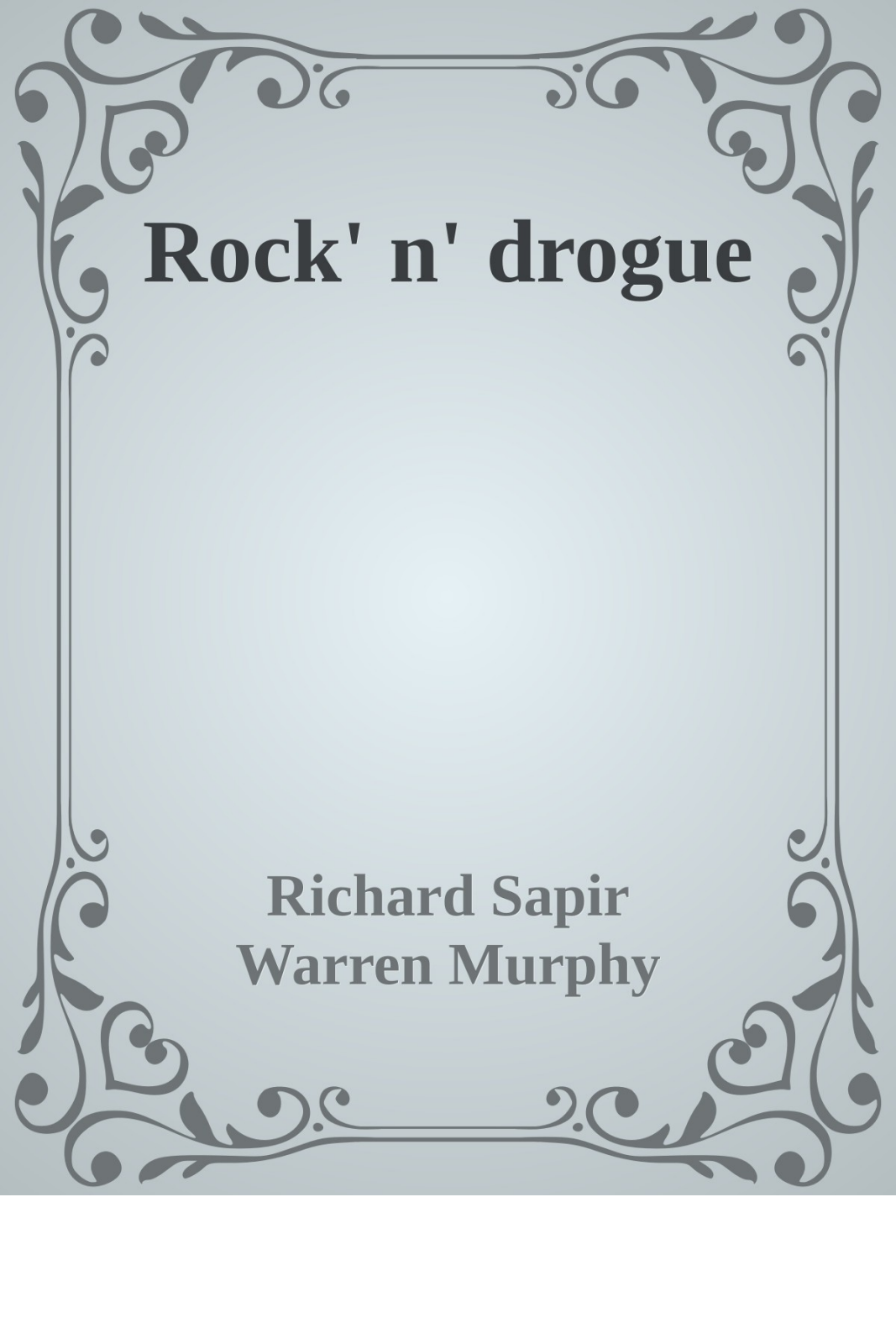


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Rock' n' drogue

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS

PRESENTE

L'IMPLACABLE

Rock'n'droque



PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE
10. LE TYPHON DU TIERS MONDE
11. MARCHE OU CRÈVE
12. SAFARI HUMAIN

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

N° 13

ROCK ' N ' DROGUE

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT**

PLON

Titre original :

ACID ROCK

Maquette de couverture : Loris

.

© 1973 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie Plon/GECEP 1979
pour la traduction française.

ISBN : 2 259 00482 2

Édition originale :

ISBN : 0 523 00373 0
PINNACLE BOOKS, INC. NEW YORK
New York. N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

La veille du jour où son corps, en chute libre, rencontra un trottoir dans la bonne ville de Denver, avec une accélération de 9,8 mètres à la seconde au moment de l'impact, William Blake, agent spécial, avait piqué une grosse colère au quartier général du FBI à Los Angeles.

Il avait été fou furieux, non pas parce qu'il devait partir pour une mission qui l'éloignait des siens pendant des semaines, ou parce qu'il était obligé d'annuler, pour la deuxième année consécutive, ses vacances familiales, mais tout simplement parce que son supérieur, le directeur régional Watkins, avait un air... disons... tellement supérieur.

— Que diable ! Pourquoi est-ce que Washington se fait du mouron à ce point ? s'exclama Blake en faisant allusion à l'endroit d'où toute directive émane obligatoirement. Je me suis déjà occupé de ce genre d'affaires au moins sept fois. Avec succès. Dans ce domaine, je suis probablement le plus qualifié de nous tous !

— C'est bien pour cela que vous en êtes chargé, répliqua le directeur régional Watkins.

— Oui, c'est peut-être moi qui suis responsable mais vous vous mêlez de tous les détails : où nous allons la garder, qui sera de permanence la nuit, ce qu'elle va bouffer et qui lui fera la popote !

— Nous ne faisons que revoir les détails de l'opération ensemble. Deux têtes valent mieux qu'une.

— Pas quand l'une d'elles est la vôtre !

— Je vous promets d'oublier ce que vous venez de dire, Blake.

— Surtout pas ! Mettez tout dans votre rapport. Je tiens à ce que vous précisiez dans votre compte rendu que vous vous permettez de donner des conseils à l'homme à qui Washington confie toutes les affaires de protection rapprochée des détenus en danger de mort. J'y tiens énormément. C'est clair ?

Blake desserra sa cravate. Une vague de chaleur lui montait au visage. Peut-être n'était-ce dû qu'à une crise de rhume des foins, ce que justement devaient guérir les quinze jours de camping en famille prévus de longue date ? Peut-être... Mais pourquoi Washington faisait-il une telle histoire autour d'une simple garde-à-vue de protection ? Il s'agissait d'une gamine de dix-neuf ans, la fille d'un gros négociant en

grains. Elle détestait son père et était prête à témoigner contre lui sur une importante transaction de blé avec les Russes. Et alors ? Le plus grand problème était qu'elle change d'avis et non pas qu'on l'assassine !

— Bill, il faut que je vous dise que la tête de la fille bénéficie de la plus grosse mise à prix de l'Histoire, chuchota Watkins sur un ton de confiance.

— Quoi ? demanda Blake ouvrant tout grand ses yeux bleu clair.

— Nous croyons savoir qu'elle fait l'objet du plus gros contrat ouvert jamais lancé.

— C'est bien ce qu'il m'a semblé vous entendre dire. Vous avez dit « contrat ouvert » ?

— Le plus important.

— Ça va, j'ai compris, interrompit Blake dont le visage lisse se plissa dans un éclat de rire. Un contrat ouvert !

Il secoua sa tête et rit de plus belle :

— Depuis le départ de J. Edgar {1} plus rien ne marche ! Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous tombez dans le panneau !

— Ce n'est pas une plaisanterie, Bill.

— Pas une plaisanterie ? C'est la meilleure, oui ! Un contrat ouvert ! Mais, nom d'un chien, il suffit de donner à la gamine un billet d'avion, une fausse identité et la date de sa convocation. Comme ça je pourrai partir en vacances, tranquille.

— Nous avons quelques raisons de penser que ce contrat ouvert serait d'un million de dollars.

— Pourquoi pas dix millions, pourquoi pas cent, pendant que vous y êtes ?

— N'essayez pas d'être drôle, Blake.

— Je ne le suis pas du tout. Un contrat ouvert est à peu près aussi dangereux qu'un rhume de cerveau. C'est un mythe inventé par la presse. Avez-vous jamais vu un contrat ouvert rempli ? Qui va s'en charger ?

— Cette fois-ci ce n'est pas un jeu. L'argent existe vraiment, et il y aurait déjà des types dessus.

— Monsieur le directeur régional Watkins, nous savons tous ce qu'est un contrat ouvert, n'est-ce pas ? Ça implique que n'importe quel bonhomme peut trucider la victime désignée et empocher la prime ensuite. Seulement, il y a un hic. Il faut être très naïf pour commettre un meurtre pour le compte de quelqu'un de totalement inconnu et

ensuite espérer toucher l'argent une fois le boulot fait. Un tueur n'assassine personne avant d'avoir au moins été présenté au gars qui passe la commande. Que voulez-vous qu'il fasse, si on refuse de le payer ? Ressusciter sa victime ? En résumé, monsieur le directeur régional Watkins et, comme je l'espère, pour en finir avec la question, *le contrat ouvert est une fiction.*

— Willie Moretti de New Jersey fut abattu sur un contrat ouvert, à ce que je sache !

— Non, monsieur. Rappelez-vous, il fut descendu sur un ordre des cinq familles de la Mafia de la région de New York. En revanche Joe Valachi était un cas de contrat ouvert. Il survécut à Genovese qui était censé avoir lancé l'offre de cent mille dollars. Même si Genovese avait proposé un million, cela n'aurait rien changé.

Le directeur régional Watkins regarda l'agent Blake, puis le dossier devant lui. Ce dossier renfermait un ordre. Que Watkins soit du même avis que son subordonné n'avait pas la moindre importance. Blake était chargé de cette affaire et devait recevoir un maximum d'appui logistique. Il fallait absolument que Vickie Camer, dix-neuf ans, de sexe féminin, de race blanche, soit présente dans deux semaines, devant la commission d'enquête du Sénat chargé d'une affaire d'énormes tractations frauduleuses sur le grain. Elle devait se présenter vivante.

— Préférez-vous, Blake, que je vous dise qu'il s'agit d'un contrat fermé ?

— Oui, comme ça je saurais que mon adversaire est bien réel.

— Alors, faites comme si...

— Que je fasse semblant ?

— Si cela vous permet de mieux faire votre boulot...

— Une chose pareille ne se serait jamais produite au temps de J. Edgar, soupira Blake. Maintenant il faut protéger des gens qui sont censés mourir à crédit !

Le directeur régional Watkins ignora la remarque. Tout comme il balaya la demande de Blake de disposer d'un cinquième homme. En plus de ceux postés devant la chambre, sur le toit, dans l'escalier et dans le hall de l'hôtel, il voulait un garde supplémentaire à l'aéroport.

— Pourquoi à l'aéroport ? demanda Watkins.

— Pour protéger la gamine contre une éventuelle attaque de méchantes fées effectuant des vols nocturnes à basse altitude, expliqua très aimablement Blake.

— Vous aurez quatre hommes, fit Watkins entre ses dents.

— Très bien, monsieur.

Blake avait un autre souci :

— La gamine ne doit boire aucune limonade de régime.

— Et pourquoi ça ? interrogea Watkins, soupçonneux maintenant.

— À cause de la saccharine, monsieur. Il a été prouvé que si on absorbe six cent quarante-sept litres de boisson contenant de la saccharine en une heure, il y a risque grave de cancer.

— Vous n'avez qu'à changer de restaurant comme dans les procédures habituelles.

— Très bien, monsieur.

— M^{lle} Camer est actuellement dans nos bureaux, voulez-vous la rencontrer ?

— Je préférerais d'abord annoncer à ma femme et à mes enfants que nous n'irons pas faire du camping au *Washington State Park*. Ensuite je prends cette affaire en main. Ça vous va ?

Watkins fut d'accord.

Après avoir annoncé qu'il serait de retour dans deux heures, Blake chassa cette nouvelle mission de son esprit.

Il rentra à la maison au volant de sa voiture. La bicyclette de son fils barrait le chemin d'accès au garage. Il ne lui fit aucune remarque à ce sujet lorsqu'il l'appela dans le salon.

— J'aimerais m'expliquer sur la bicyclette, papa. J'étais sur la pelouse avec Jimmy Tolliver lorsque le marchand de glaces...

— C'est sans importance, dit Blake à son fils.

— Quelque chose ne va pas, papa ?

— Oui, en quelque sorte. Tu sais, nos vacances... eh bien, il faut les repousser.

Blake fut étonné de voir son fils hausser les épaules.

— Je suis désolé.

— T'en fais pas, papa. Toutes ces petites bêtes, la nuit, dans les camps, ça m'attirait pas des masses. Peut-être pourrions-nous aller à *Disneyland* à la place ?

— Mais nous allons toujours à *Disneyland* ! On y est déjà allé deux fois cette année.

— Moi, ça me plaît.

— Je croyais que tu étais décidé pour *Washington State Park* ?

— Toi, oui, mais moi, j'en n'ai jamais vraiment eu envie.

Pas plus que sa fille, comme le découvrit Blake quelques instants plus tard. Cela le réconforta un peu avant d'aller affronter sa femme.

— Quelle est la raison, cette fois-ci ? demanda-t-elle tout en mettant le couvert, évitant de croiser le regard de son mari.

— Je ne peux pas te le dire. Je serai absent quelque temps. Peut-être deux semaines.

— Je vois, fit-elle glaciale.

— Je suis désolé, absolument navré.

— Tu l'étais déjà l'année dernière et le seras sûrement l'année prochaine. Je suppose que ça fait partie de ton boulot d'être désolé... On a de la courge à dîner ce soir. C'est ton plat favori.

— Tu sais que si j'avais le choix je ne te décevrais pas à nouveau.

— Est-ce vraiment important ? Va te laver les mains, on passe à table dans une minute.

— Je ne peux pas rester.

M^{me} Blake ramassa au passage un couvert et disparut en courant dans la cuisine. Blake suivit sa femme. Elle pleurait.

— Allez va-t'en, pars ! renifla-t-elle. Je sais que tu dois partir, alors vas-y !

— Je t'aime, fit-il.

— Quelle importance ? Va-t'en, s'il te plaît.

Il voulut l'embrasser mais elle détourna la tête. Elle se souviendrait toute sa vie de lui avoir refusé ce dernier baiser.

Lorsque Blake revint au quartier général, deux agents discutaient dans le bureau juste à côté de celui de la jeune fille.

— Elle est là, dit l'un des deux, lançant un regard sombre en direction de la porte au fond de la pièce. Cette fois, on a décroché le gros lot.

— Ça fait combien de temps qu'elle est là ? A-t-elle dîné ?

— Elle dit qu'elle n'a pas besoin de manger, que d'ailleurs manger est égoïste.

— Avez-vous vérifié que tout va bien ?

— Il y a une heure. Elle ne comprend pas pourquoi on la garde prisonnière vu qu'elle n'a rien fait de mal. Si vous voulez mon avis, j'aimerais que le fossé entre les générations soit encore plus grand.

— Vous devriez être avec elle, remarqua Blake, et il entra dans la

pièce.

Il y faisait noir, il alluma.

— Merde ! s'exclama-t-il.

Une chevelure rousse cascada sur l'accoudoir d'un fauteuil, deux jeunes jambes blanches dépassaient artistiquement le dossier. La poitrine ne se soulevait pas, aucun signe de respiration. Le teeshirt bariolé et trop large ne frémissait pas.

Blake se précipita sur la forme inerte et plaqua son oreille sur le cœur. Battait-il ? Oui. Fort, il battait très fort.

— Si on baisait ? fit la voix faible.

Blake sentit les vibrations de la voix contre sa joue. Il se redressa. Les yeux d'un bleu cristal avaient des pupilles de la taille d'une tête d'épingle. Les lèvres légèrement rosées formèrent un faible et stupide sourire.

— Si on baisait ? fit-elle à nouveau.

— Qu'avez-vous pris, mademoiselle Camer ?

— Un voyage à la montagne. Je suis en haut de la montagne, sur le sommet. Ouahou quel pied !

Blake appela les deux agents :

— Avait-elle un sac à main ou quelque chose ?

— Oui, une espèce de pochette.

— Fouillez-la et donnez-moi la drogue.

Blake observa la fille qui s'efforçait de centrer son regard.

— Rien là-dedans, fit l'un des agents.

— Je vais la fouiller. Venez ici, ordonna Blake à l'autre agent, car il voulait que quelqu'un puisse témoigner au cas où, plus tard, elle l'accuserait d'avances malpropres.

Son blue-jean était délavé et très serré. En palpant ses poches, Blake sentit une petite bosse. Alors qu'il essayait de voir ce que c'était, la jeune fille dit :

— Ah, des préliminaires ! C'est bien, j'adore ça.

Les pilules ressemblaient à des comprimés d'aspirine jaunes.

— De la mescaline ? interrogea Blake.

— Non merci, je suis déjà partie, répondit Vickie Camer.

— Je vous avais dit que c'était pas un cadeau, fit l'un des agents.

— Nous verrons, dit Blake. Je veux deux hommes avec elle en

permanence. Sans interruption. Vous m'avez compris ?

Blake vérifia l'heure à sa montre. L'avion de ce soir pour Washington c'était loupé. Il n'avait aucune intention d'embarquer Vickie Camer dans cet état.

Blake et les deux agents passèrent donc la nuit à la surveiller. Juste avant l'aube elle pleura un instant avant de fermer les yeux et de s'endormir. Quand elle se réveilla, elle était affamée et demanda trois hamburgers super-géants, deux portions de frites, un Coca Cola et un milkshake.

Les agents l'escortèrent dans une cafétéria. Après, elle insista pour qu'on s'arrête devant un drugstore. Elle avait une envie impérieuse d'une tablette de chocolat et il n'était pas question qu'elle s'en passe. Blake trouva qu'elle s'attardait trop longtemps dans le magasin et descendit de la voiture pour la chercher. Quand il arriva devant la porte, elle ressortait.

— J'avais juste une petite course à faire, expliqua-t-elle, en refusant de préciser laquelle.

Blake constata qu'elle n'avait pas la moindre tablette de chocolat.

Quand ils approchèrent de l'aéroport elle alluma la radio et tourna le bouton jusqu'à ce que les haut-parleurs déversent ce qui semblait être des perturbations atmosphériques rythmées. Les paroles qui accompagnaient cet étrange bruitage témoignaient d'une profonde déception existentielle et d'un besoin de compagnie que Blake interpréta comme étant sexuelle.

La tête de Vickie Camer se balançait en mesure. Les informations l'arrachèrent brutalement à ses rêveries. Elle ferma résolument les yeux.

La nouvelle la plus importante concernait la catastrophe aérienne de la nuit précédente. Le vol de Los Angeles-Washington avait explosé en vol au-dessus de la chaîne des Rocky Mountains. Des témoins avaient vu comme une explosion dans la queue de l'appareil. Il y avait cent morts.

Blake fit aussitôt un appel de phares à la voiture qui le précédait pour qu'elle s'arrête, celle qui le suivait se rangea aussi sur le bas-côté.

Dix hommes en costume, cravate et chaussures bien cirées se regroupèrent sur le bord de la route. Tous portaient des chapeaux à bord mou.

— Bon, fit Blake. Toi, toi, toi, et toi, habillez-vous en décontracté. Je ne veux pas voir deux hommes dans la même tenue. Toi, toi et toi, ne vous rasez plus pendant quelque temps. Toi et toi, supprimez-moi

cette raie dans vos cheveux. Quant à toi avec tes cheveux en brosse, garde ton chapeau, puisqu'on ne peut pas y faire grand-chose.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Bill ?

— L'avion qu'on devait prendre pour Washington hier soir a été plastiqué en plein vol. Je ne sais pas si cela a quelque chose à voir avec nous, mais comme on était censés être à bord... La vie de M^{lle} Camer, d'après ce qu'on nous a dit, est en danger. Il faut donc agir en conséquence. Écoutez-moi bien. Plus question de prendre l'avion pour Washington. Dès maintenant nous partons de l'hypothèse que des vrais tueurs, des professionnels, menacent la vie de M^{lle} Camer. Ce qui signifie que l'attaque peut venir de n'importe où. Alors, pas d'imprudences. Nous irons en voiture jusqu'à Denver mais pas dans ces voitures officielles trop faciles à repérer. Toi et toi, vous allez louer une tire aussi dingue que possible. Toi et toi, vous prenez un camion. Vous deux, allez trouver une belle limousine, quelque chose de sérieux, genre Cadillac ou Lincoln.

— De location ?

— À moins que vous en possédiez une !

— Location.

— D'acc. Appelle Watkins et dis-lui qu'on va se rendre à Denver par la route. Nous louerons des chambres à l'hôtel qui fait face aux Rockies. Comme ça il n'y a pas de risque qu'on nous tire dessus d'un toit voisin. Dis aussi à Watkins que je le contacterai une fois sur place.

— Si nous prenons des voitures de location, nous n'aurons plus de contact radio, fit remarquer un des agents.

— Je prends ce risque pour ne pas être remarqué, commenta Blake.

— Dis, est-ce que tu penses vraiment qu'il y ait un contrat ouvert lancé contre la vie de M^{lle} Clamer, je veux dire un qui soit relevé ?

— Je crois qu'on a eu une sacrée veine de ne pas prendre l'avion d'hier soir, voilà ce que je pense. J'espère que notre chance va continuer. Il y a une cafétéria avec un parking, juste en dehors de Watts, ça s'appelle *Brubaw*'s. Tout le monde sait-il où elle se trouve ?

Il y eut quelques oui et quelques non. Blake mit par paire ceux qui savaient avec ceux qui ne savaient pas et retourna à sa voiture de service.

— Ça gaze, lança Blake en souriant à la gamine.

— Qu'est-ce que ça veut dire ça gaze ? demanda-t-elle.

— Ça signifie que tout va bien, mademoiselle.

— Formidable ! fit Vickie Camer.

Arrivés à l'hôtel de Denver, Blake disposa ses hommes en formation de diamant. La méthode lui avait été enseignée par un vieux fermier dont le père la tenait d'un *ranger* du Texas. Il avait appris beaucoup plus tard que cette disposition défensive était également utilisée par les Viêt-Congs pour protéger leur campement.

Un homme prit place dans une rue au nord de l'hôtel, un autre au sud. Plus près, dans les rues à l'est et à l'ouest, longeant l'hôtel, il y avait d'autres hommes. Ce dispositif formait le périmètre extérieur. La chambre au-dessus et celles voisines de la suite de M^{lle} Camer étaient également occupées par des agents de Blake. Pour finir, un homme se baladait à l'intérieur du diamant vérifiant discrètement les alentours.

Blake et deux agents partageaient la suite de M^{lle} Camer que la télévision ennuyait et qui réclamait des disques de *L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe*.

— Un de ces jours je vais me le sauter, cet Asticot, expliqua Vickie désignant du doigt une pochette de disque.

Blake croyait distinguer un jeune homme, épave humaine, avec d'énormes cercles bleus sous les yeux et trois côtelettes d'agneau accrochées à la poitrine de sa salopette de satin blanc.

— Il est super-crade, commenta Vickie.

— Ça veut dire que c'est mauvais ? demanda Blake.

— Au contraire, c'est bon.

— Voulez-vous voir quelque chose de vraiment super-crade ? proposa Blake.

Vickie sourit en entendant son propre langage dans la bouche d'un flic.

— Bien sûr, répondit-elle.

Blake ne prit pas la peine de mettre son harnais pour son arme. Il aurait fallu qu'il enfile également son veston pour éviter d'attirer l'attention sur lui. Il fit glisser la grande baie vitrée. Loin dans l'ouest le soleil s'apprêtait à plonger derrière les montagnes.

— Génial ! cria Vickie. La vache !

— Ce sont les Rockies. Les plus belles montagnes du monde mais parfois aussi les plus traîtres.

— C'est comme la vie, fit Vickie. Y a des fois où elle est vachement bien, d'autres fois, elle est franchement dégueulasse, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, répondit Blake. L'air est meilleur là-bas aussi. Pas de pollution.

— Attendez quelques années, mon vieux. Vous ne pourrez plus

respirer là-bas non plus.

Blake sourit.

— Vous êtes plutôt pessimiste, non ?

— Je vois les choses telles qu'elles sont.

— C'est pour ça que vous témoignez ?

— Pour ça et pour d'autres raisons. Les sales cochons arrangent toujours les choses à leur manière. Je n'admets pas ça. Mon père a assez de fric. Ce n'est pas bien d'enlever le blé du pays pour faire monter le prix du pain des pauvres gens.

— Suis-je un sale cochon ? demanda Blake.

Vickie rit comme une gamine.

— Non, vous êtes génial, rétro, mais génial. Comme un bonbon.

— Vous n'êtes pas dégueue non plus, répondit Blake.

Il la vit pouffer de rire dans sa main comme le faisaient les jeunes filles de Kansas City à l'époque où il allait au lycée. Les plus courageux prenaient, alors, de bonnes cuites et les filles refusaient de suivre l'exemple des garçons à moins d'être déjà mariées. La mode change, une contre-culture en remplace une autre. Peut-on vraiment dire que l'époque est mauvaise si une fille comme Vickie se sent obligée de témoigner contre son père parce qu'il la révolte ? C'est bien ce qu'on nous avait appris, n'est-ce pas ?

— N'arrêtent-ils donc jamais de travailler ? interrogea Vickie montrant du doigt le toit sur leur droite.

Blake leva les yeux. Un échafaudage de peintre descendait vers eux. Blake pouvait distinguer des chaussures et des jambes entre les planches espacées. La plate-forme s'approchait silencieusement, et c'était cela, plutôt que l'heure tardive qui fit comprendre à Blake qu'ils étaient sous attaque. Les échafaudages grincent toujours, même lorsqu'ils sont neufs. Ces poulies avaient dû être copieusement graissées pour tourner sans bruit. Or, aucun peintre ne risque sa vie sur une tache d'huile en échange du silence. Seul un tueur le ferait.

— Vickie, dites à l'un de mes agents à l'intérieur de m'apporter mon arme, s'il vous plaît, dit Blake sur le ton d'une conversation.

— Vous allez vous entraîner au tir du douzième étage ?

— Non. Faites ce que je vous demande, ma petite, d'acc ?

— Ça gaze, fit Vickie, se servant de son nouveau mot.

La plate-forme s'abaissait juste sur la droite du balcon. Si Blake avait pu disposer de sa radio, il aurait donné l'ordre à ceux de dessus

d'attaquer les premiers, mais tout l'équipement et les voitures de service étaient restés à Los Angeles. C'était là la faille de la défense diamant. Les points névralgiques n'étaient pas reliés entre eux.

Blake entendit un bruit derrière lui. On frappait à la porte de la chambre.

— C'est le service du restaurant.

— N'ouvrez pas ! hurla Blake.

La voix de Blake fut comme un détonateur. L'échafaudage accéléra sa descente, la porte de la chambre s'ouvrit, et Vickie poussa un cri. L'un des agents reçut une volée dans le ventre, le second répliqua avec son arme. Dans la chambre, les portes de chaque côté s'ouvrirent et il y eut d'autres coups de feu. De l'échafaudage, juste au-dessus de sa tête, Blake vit un fusil pointé sur lui. Il l'attrapa et tira tout ce qu'il pouvait ; un jeune homme blond vint avec. D'un coup de coude dans la mâchoire, il l'envoya contre la balustrade. Le fusil disparut par-dessus le garde-fou. Trois autres hommes s'apprêtaient à sauter de l'échafaudage. Blake n'avait pas d'arme. Il s'empara d'une corde et, prenant appui avec ses pieds contre la plateforme, poussa de toutes ses forces. L'un des agresseurs tomba dans le vide et les deux autres étaient incapables de tirer.

Blake poussa à nouveau avec tout son corps, comme un maniaque s'excitant sur une balançoire dans un jardin public. La plate-forme se balança, s'éloignant de l'hôtel. Il sentit alors un coup dans le dos. Mais il propulsa de nouveau l'échafaudage le plus loin possible du mur de l'hôtel. Une extrémité de la grosse poulie bien huilée échappa à ses gonds, et la plate-forme plongea, retournée, seulement d'un côté. Il aurait pu rester longtemps accroché à sa corde s'il n'avait reçu en pleine poitrine deux hommes qui dérapèrent. Ses mains lâchèrent prise, il n'y avait rien à faire.

Blake heurta le trottoir de Denver, comme tout objet en chute libre avec une accélération de 9,8 mètres à la seconde au moment de l'impact. Le trottoir resta immobile, la rencontre fut inévitable. Blake eut la sensation d'une cassure, puis plus rien. Il n'aurait plus jamais de sensations.

Le dernier homme à tomber de l'échafaudage atterrit sur son compagnon ce qui amortit suffisamment sa chute pour qu'il survive un jour. Avant de succomber à ses nombreuses blessures, il parla aux agents du FBI d'un contrat ouvert. Toute la troupe était une bande de traînards qui avaient pensé qu'à huit ils avaient une chance de réussir le coup. C'était un peu rêvé mais si le coup avait réussi ils auraient vécu à l'aise le restant de leurs jours.

Cela avait été un vrai massacre, douze morts, quatre agents et huit assaillants. C'était la première fois depuis le début du siècle qu'il y avait eu autant de cadavres après une action des fédéraux.

Or, tout laissait croire que ce n'était qu'un avant-goût. Une immense couronne fut envoyée à chaque jeune défunt pour ses funérailles. On y avait attaché une grande enveloppe dorée avec le nom inscrit aux lettres d'argent, le tout orné d'un pompon en forme de gland.

En tirant sur le pompon, chaque enveloppe libéra douze mille cinq cents dollars en coupures de vingt dollars et une note rédigée à l'aide de lettres découpées dans un magazine et collées sur une feuille, comme une demande de rançon. La note disait : « Pour service presque rendu. »

Quelqu'un était donc prêt à payer cent mille dollars pour une tentative malheureuse. L'existence du contrat ouvert ne faisait plus de doute.

Les couronnes furent confisquées comme pièces à conviction. Lorsque les familles de deux des victimes demandèrent pourquoi, on leur expliqua que cet indice permettrait peut-être de remonter aux instigateurs du massacre. Les directeurs des entreprises de pompes funèbres furent avertis du danger qu'il y aurait à dévoiler à quiconque le contenu des enveloppes. La presse reçut par des voies détournées une information affirmant que la fusillade était la conséquence malheureuse d'une livraison de drogue. Mais l'accent fut surtout mis sur l'absolue nécessité de taire la présence de l'argent. La situation était déjà suffisamment difficile sans qu'on ait besoin de faire de la publicité gratuite à ce contrat ouvert.

Au cours de la fusillade à l'hôtel de Denver, Vickie Camer avait disparu. Théoriquement, elle pouvait être encore vivante, cachée quelque part. Le directeur régional du FBI, Watkins, confia à un agent spécial que la situation était désespérée, qu'à son avis on pouvait considérer la fille comme perdue. Plus tard, lorsqu'il voulut rappeler le même agent pour lui faire part d'un autre détail, il lui fut répondu qu'il n'y avait pas de tel agent.

— Mais vous me l'avez envoyé ! se plaignit Watkins.

— Certainement pas, répliqua l'adjoint du directeur du quartier général.

À Washington DC, l'homme, qui s'était fait passer pour un membre du FBI, terminait son rapport qu'il croyait destiné à la National Security Agency, pour qui il avait déjà enquêté lors des deux assassinats Kennedy, le meurtre de Luther King, et sur bien d'autres

morts, discrètes, celles-là, et qui n'avaient pas fait la Une des journaux. Il était l'expert officiel, celui qui savait astucieusement dégager les caractéristiques particulières qui permettaient d'identifier l'origine d'un assassinat.

Un assassinat est comme une empreinte. Il peut vous indiquer quelle nation ou quel groupe en est responsable. Chaque pays dispose d'un homme comme celui-ci.

Son rapport conclut que la tentative d'assassinat sur Vickie Camer avait de toute évidence été organisée par un individu d'une grande intelligence, mais de très peu d'expérience – ce qui excluait toute puissance étrangère. Il pensait donc pouvoir affirmer que ceux qui avaient exécuté la tentative en étaient également les organisateurs. En tout cas, rien dans leur plan d'attaque ne laissait croire qu'il avait été conçu par autre chose que des ringards.

D'après son rapport, le seul point d'intérêt dans cette affaire était bien l'existence d'un contrat ouvert, procédure dont il avait déjà entendu parler mais que, comme chaque homme un peu versé dans ce domaine, il n'avait jamais pris au sérieux. Or, ce contrat ouvert était réel et monnayable, l'argent trouvé sur les couronnes à l'enterrement le prouvait suffisamment.

Il était par conséquent certain que des professionnels se lanceraient dans la course si Vickie Camer était encore vivante – ce qui, par ailleurs, était peu probable.

Le directeur régional du FBI, Watkins, avait d'ailleurs fort bien résumé la situation comme étant « désespérée ». Mais aucune puissance étrangère n'étant mêlée à l'histoire ce n'était plus du ressort de la NSA.

Ce fut ainsi que se termina son rapport, et le directeur de la NSA ne se donna même pas la peine de le lire jusqu'au bout. « Pas de puissance étrangère » classait l'affaire hors de sa juridiction. D'ailleurs ce n'était même pas lui qui avait exigé ce compte rendu. La demande provenait d'un officiel de deuxième échelon qui en expédia une photocopie à son supérieur qu'il croyait engagé dans une espèce d'agence de sauvegarde nationale.

Douze heures s'écoulèrent entre le moment où le directeur Watkins prononça le mot « désespérée » et l'instant où la photocopie du rapport atterrit sur un bureau du sanatorium de Folcroft, à Rye, dans l'État de New York.

À Folcroft le rapport fut soigneusement épluché. C'était de là que la demande était partie en premier lieu.

Un individu au teint jaunâtre se concentrait sur chaque mot,

écrivait par moments quelques notes lisibles pour lui seul sur une feuille posée devant lui, puis il glissa la photocopie dans un tube cylindrique qui la broya immédiatement.

Il s'adossa ensuite confortablement dans son fauteuil pour contempler à travers les vitres espion de ses fenêtres les eaux sombres du détroit du Long Island, qui semblaient attendre le lever du soleil.

« Désespérée » ? Peut-être pas. Une équation intéressante s'établissait d'elle-même dans cette affaire. Si M^{lle} Camer était encore en vie, des criminels d'envergure se mettraient à ses trousses. S'ils échouaient, d'autres tueurs, encore plus compétents, suivraient et on assisterait à un véritable défilé de cette profession remarquable, jusqu'à l'apparition du meilleur d'entre tous.

Le docteur Harold Smith regardait la nuit, songeant que lui savait où était le meilleur. Il allait lui envoyer un télégramme. Vickie Camer n'avait pas de souci à se faire. Ce qu'il y avait de mieux au monde serait de son côté. Il ne lui restait qu'à craindre l'assassin numéro deux.

Smith appela lui-même le service des P.T.T., sa secrétaire étant rentrée chez elle depuis longtemps. Il donna le nom de la personne à qui il adressait le télégramme, puis le texte :

Tante Mildred arrivera demain. Elle veut la chambre verte.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et se souciait fort peu de savoir quand arriverait tante Mildred, ou quelle chambre elle voulait. Nom d'un chien ! Les services postaux ne sont jamais en grève au bon moment !

Au lieu de reposer normalement le combiné, il prit délicatement le fil du téléphone entre le pouce et l'index et tira d'un coup sec, arrachant la prise. Il était quatre heures du matin.

Sa suite à l'hôtel *Hyatt Regency* d'Atlanta avait l'air conditionné, ce qui donnait une température très fraîche légèrement plus supportable toutefois que la chaleur oppressante qui s'annonçait pour la journée.

Un goût de sel tenace lui emplissait la bouche. Mais Chiun l'avait prévenu qu'il en serait ainsi. Il partit dans la salle de bains, ouvrit le robinet d'eau froide qu'il laissa longtemps couler avant d'y coller ses lèvres. Il prit une gorgée faisant circuler l'eau dans sa bouche et retourna dans le salon plongé dans l'obscurité. À même le sol reposait une frêle silhouette sur une natte, enveloppée des pieds au menton dans un kimono noir : c'était Chiun, le dernier Maître de Sinanju.

On ne réveillait pas le Maître de Sinanju, surtout si on était son élève. Remo ne savait d'ailleurs jamais très bien si Chiun dormait ou s'il était dans l'un de ses cinquante-neuf stades de relaxation, le sommeil étant le cinquante-deuxième. Chiun lui avait dit qu'un jour il pourrait également connaître tous ces différents niveaux bien qu'il soit Blanc et qu'il ait entrepris son entraînement sur le tard.

Et pourquoi Remo aurait-il la chance d'atteindre tous ces paliers, avait-il demandé ? Mais parce que le Maître de Sinanju pouvait réussir des merveilles même avec rien. Le rien étant bien évidemment Remo.

— Votre confiance me touche, petit père, avait ironisé Remo, et Chiun lui avait parlé de l'arrivée de la nuit du sel.

Cette nuit-là, avait-il expliqué, Remo douterait de lui-même et de ses possibilités et se lancerait dans une entreprise folle pour se prouver que ses talents et son entraînement lui avaient permis d'atteindre un niveau de compétence réel.

— Mais dans ton cas, il y aura un problème, avait ajouté Chiun.

— Lequel, petit père ?

— Comment pourras-tu comprendre que tu fais quelque chose d'insensé alors que cela constitue ton comportement habituel ? avait

répliqué le Maître de Sinanju.

Il avait trouvé sa remarque si spirituelle qu'il la répéta pendant plusieurs jours, attribuant le fait que Remo n'appréciait pas son humour à son appartenance à la race blanche.

Sinanju est un village de Corée du Nord où la population, adultes et enfants, vit grâce aux honoraires du Maître, assassin professionnel. Chiun, malgré ses quatre-vingts ans, était le Maître régnant. Il avait lui-même connu la nuit du sel à l'âge de douze ans, pratiquement comme un rite de puberté.

— C'est un des signes de la transformation du corps, avait-il expliqué.

— Quels sont les autres ? avait demandé Remo.

Mais Chiun n'avait pas répondu à son élève car un homme qui n'a pas le sens de l'humour ne peut pas avoir de sagesse.

— Mais quand on vous prend pour un Chinois ou un Japonais vous ne trouvez pas ça drôle du tout ! lui fit remarquer Remo.

— Celui qui ne peut faire la différence entre un trait d'esprit et une insulte ne peut certainement pas concevoir la profonde sagesse de Sinanju.

— Pourquoi est-ce de l'humour quand vous m'insultez, mais de l'insolence quand quelqu'un vous fait une petite remarque ?

— Peut-être ne connaîtras-tu jamais la nuit du sel, conclut Chiun.

Mais Remo y était arrivé. Il était même en plein dedans, et malgré l'eau dont il se gargarisait, le goût du sel persistait comme si on lui avait versé une salière entière dans la bouche. Remo retourna dans la salle de bains et recracha. Il avait dépassé la trentaine, et depuis dix ans il avait modifié d'abord son esprit puis son système nerveux. Il était ainsi devenu peu à peu ce que Chiun lui avait prédit : un véritable assassin. Ce n'était pas une profession mais un état.

Chiun l'avait averti que ses mauvaises habitudes d'avant remonteraient de temps en temps à la surface tout comme les poisons dans le sang sortent sous forme de furoncle. Mais, à chaque bouton, son corps se débarrasserait d'une mauvaise habitude.

— Ouais, je me débarrasse de choses telles que la décence, n'est-ce pas ?

Mais pourquoi se tourmenter ? Remo était un homme mort dont les empreintes avaient été retirées, la nuit même de son exécution sur une chaise électrique légèrement trafiquée et qui bien sûr ne marcha pas. Condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis, Remo s'était retrouvé engagé de force comme bras exécuteur d'une organisation

gouvernementale ultra-secrète créée par le président des États-Unis pour qu'il puisse lutter illégalement contre le crime. Au départ, cette agence ne devait fonctionner que quelques années, le temps d'enrayer la vague de crimes qui submergeait le pays. Mais dix ans après, Remo était toujours un homme seul, sans famille ni foyer, sans rien d'autre que son prénom avec en plus, depuis ce soir un insupportable goût de sel dans la bouche.

Il était le premier Blanc à éprouver cette sensation. Il reprit une gorgée d'eau froide à même le robinet et se gargarisa à nouveau. La barbe ! se dit-il finalement, et il décida de sortir.

Il recracha au passage sa gorgée d'eau sur le bouton d'électricité de la salle de bains espérant provoquer un court-circuit pour voir s'il pouvait vraiment créer le genre de tension dont parlait Chiun. Tout ce qu'il obtint fut un interrupteur dégoulinant d'eau. Il laissa la porte d'entrée ouverte derrière lui, estimant que si une bande de rôdeurs surprenait ce vieillard de quatre-vingts ans dans son sommeil ce serait leur faute, et qu'ils mériteraient ce qui leur arriverait.

Le centre de la ville rénové, le nouvel Atlanta, ressemblait étrangement à l'ancien. Il y avait le même sentiment de malaise général avec la même chaleur oppressante.

Remo se rendit à la gare d'autocars. Partout, aux États-Unis, ces gares restent ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On peut se demander pourquoi les gens ont toujours l'air désespéré dans ces endroits aux petites heures du matin.

Remo s'acheta un journal. Les Atlanta Eagles(2) venaient de reprendre leur entraînement et présentaient leurs nouvelles recrues. Cette année, d'après l'entraîneur, la moisson de débutants était encore meilleure que d'habitude. L'équipe avait une bonne chance de remporter le championnat malgré le fait que les matchs prévus s'annonçaient plus durs que ceux des autres années et que les vedettes du club aient du mal à retrouver la forme.

Un article attira l'attention de Remo. Le journaliste qualifiait de farce publicitaire la manifestation annuelle « portes ouvertes aux amateurs », prévue pour aujourd'hui.

« Les Eagles attireront les caméras et les journalistes, la fanfare et les fans, mais ils ne découvriront aucun talent. Ils misent sur le rêve secret de beaucoup d'Américains de marquer un but devant des milliers de supporters fanatiques, pour attirer de nombreux candidats. En réalité, tout le monde le sait bien, les joueurs de football professionnel sont sélectionnés depuis le lycée. On les prend en main pour en faire des monstres aux dimensions et exploits décuplés. Par conséquent les essais ouverts au public ne sont qu'une farce cruelle et,

moi, journaliste, ne les couvrirai pas.

« Si la télévision et les autres médias tels que mon journal en faisaient de même, nous mettrions fin à cette mystification lamentable. Les Eagles ne parviennent qu'à une chose : prouver notre crédulité. Là, c'est une réussite. »

Remo parcourut du regard le terminal pratiquement vide. Ça puait le désinfectant, comme toutes les gares d'autocars au petit matin. Il fourra le journal dans une poubelle. Il serait insensé de sa part de se rendre au camp d'entraînement des Eagles à Pella Collège, juste en dehors de la ville. Tout d'abord parce qu'il était supposé faire très attention pour éviter toute publicité, et puis à quoi cela servirait-il ? Il était dans une profession tout à fait différente. Sans parler de Smith qui allait appeler ce matin pour lui fixer un rendez-vous dans Atlanta. C'était le but du télégramme de tout à l'heure. En outre, Chiun était contre toute démonstration gratuite. C'était là quatre excellentes raisons pour ne pas aller jeter un coup d'œil à Pella Collège. D'ailleurs il s'était débarrassé de ses rêves de football au lycée. Il n'avait jamais eu la carrure.

Remo se tourna vers une fontaine et remplit à nouveau sa bouche. Il avait décidément quatre excellentes raisons de ne pas y aller.

Le compteur du taxi affichait sept dollars trente-cinq lorsqu'il arriva à Pella Collège. Remo tendit au chauffeur un billet de dix dollars et lui dit de garder la monnaie. Il était six heures trente, et une queue se formait déjà devant le stade.

Avec son mètre quatre-vingt, Remo était un des plus petits. Il était également un des plus légers. Il se retrouva à côté d'un garagiste jouant aux semi-pros, qui expliquait qu'il n'avait pas la moindre chance mais voulait tout simplement essayer au moins une fois contre de vrais pros, car il avait joué une fois au lycée contre le troisième arrière et avait réussi à passer mais bien sûr il avait reçu de tels coups aux quatre autres essais qu'il avait fini dans le cirage. De l'autre côté de Remo il y avait un étudiant, qui venait de laisser tomber ses études, mesurait deux mètres et pesait cent quarante kilos, il n'avait jamais touché un ballon, mais pensait que, vu son gabarit, il avait peut-être une chance.

D'autres arrivèrent, et la queue s'allongea. Tous nourrissaient le rêve secret de devenir une superstar du football américain. Rêve que la plupart des hommes abandonnent dans leur jeunesse, sauf par exemple celui dont la bouche a un goût salé et qui est en train de vivre une transformation physique et mentale, vieille de milliers d'années, une mutation jamais vécue au préalable par quiconque en dehors du village de Sinanju.

Les adjoints de l'entraîneur évitaient de regarder les volontaires en face alors qu'ils les triaient en divers groupes. La seule chose qui semblait vraiment les préoccuper était la signature des papiers de décharge. Il y avait sept exemplaires à faire signer pour chaque candidat, ce qui dégageait entièrement les Eagles de toute responsabilité pour les blessures qu'ils risquaient d'occasionner sur leurs adversaires d'un jour.

Les pleins d'espoir furent alignés sur la touche avec l'ordre d'attendre. Les Eagles terminèrent leur entraînement matinal. Ils n'échangèrent pas un mot avec les amateurs. Lorsqu'arriva une équipe de télévision, cinq candidats furent appelés. Remo n'en faisait pas partie. Il était beaucoup trop petit d'après l'un des entraîneurs.

— Ils vont les faire jouer avec l'équipe régulière, expliqua un type à côté de Remo. Je suis déjà venu l'année dernière.

— Pourquoi ne leur donne-t-on pas plutôt une chance contre les nouvelles recrues ? demanda Remo.

— Parce qu'ils les tueraient. Un débutant, ça frappe sur tout ce qui bouge, juste pour démontrer que ça sait frapper. Ils sont dangereux, tandis que les anciens iront mollo.

Pour chaque équipe de télévision on remplaçait le groupe d'amateurs. Remo attendit son tour toute la matinée. En vain.

Au déjeuner, tout le monde mangeait dans le même réfectoire, mais à des tables séparées. De temps en temps un candidat était appelé pour s'asseoir à côté d'un Eagle. Un photographe demandait alors à l'Eagle de le faire manger, ce dernier lui présentait une fourchette pleine en souriant à la caméra. Une fois que la photo était prise, le joueur laissait tout tomber sur les genoux du pauvre type qui essayait de trouver ça drôle.

L'un des journalistes voulait une photo avec Lerone Marion Bette (surnommé « l'Animal ») tenant la tête d'un candidat dans sa main. Bette refusa disant qu'il ne se servait pas de ses mains comme ça sans papier-toilette.

Remo nota au passage qu'un homme tel que Bette ne savait pas se servir de ses mains et par conséquent n'en avait pas besoin.

Le demi-défensif des Eagles, qui avait la réputation d'être un des plus durs dans la profession (au cours d'une interview il avait déclaré que quiconque « n'aime pas frapper et être frappé ne devrait pas jouer chez les pros »), s'approcha de la table des postulants et leur demanda si le déjeuner leur plaisait. Il leur dit que le football professionnel était vraiment dur et que parfois il aimerait pouvoir gagner sa vie en faisant autre chose. Cela rompit la glace, et d'autres joueurs vinrent

faire un brin de causette, mais l'entraîneur mit rapidement fin à cette fraternisation inopinée sous prétexte que les joueurs étaient là pour travailler et non pas pour faire des mondanités.

Lerone Marion Bette, véritable animal d'un mètre quatre-vingt-dix et de cent trente-cinq kilos, remarqua tout haut que les Eagles ne doivent jamais parler avec des blancs-becs qui, à son avis, doivent être parqués dans les tribunes avec interdiction de mettre un pied sur le terrain. Ils devraient même manger à part.

Vers le milieu de l'après-midi, lorsque tous les journalistes furent partis, Remo et un autre type n'avaient toujours pas joué. Un assistant de l'entraîneur leur suggéra de revenir l'année prochaine. En attendant on leur remettrait un porte-clés du club en souvenir.

— Je suis venu pour jouer, et je vais jouer, fit Remo.

— La journée d'essais réservée au public est terminée.

— Pas pour moi, dit Remo. Je ne partirai pas avant d'avoir eu ma chance.

— C'est terminé.

— Pas pour moi, répéta Remo.

L'assistant trottina jusqu'à l'entraîneur qui, haussant les épaules, marmonna quelque chose et le renvoya vers Remo.

— O.K. ! allez-y, vous jouez arrière. Nous allons travailler une attaque, vous n'avez qu'à rester sur le terrain. Évitez de vous trouver dans le chemin du trois-quarts, si jamais il passe, il vous arrivera des bricoles.

— Je joue demi, dit Remo.

— Écoutez, jusqu'à présent tout s'est bien passé, personne n'a été sérieusement touché. Ne gêchez pas nos statistiques.

— Je jouerai demi, insista Remo en trottinant vers la ligne médiane.

Pour la première fois dans l'histoire du football américain, un vrai tueur était sur le terrain. Si l'entraîneur avait connu l'identité de l'homme qu'il venait d'admettre parmi ses joueurs, il aurait enfermé sa précieuse équipe à Fort Knox pour la protéger. Mais il ne vit qu'un freluquet et par conséquent il fit comprendre à son avant-centre et à son ailier-droit de boxer gentiment l'intrus afin que tout le monde puisse retourner au travail.

Remo se mit dans la position qu'il avait apprise au collège, genoux pliés, mains au sol, mais elle ne lui parut pas naturelle pour son corps. Elle comportait un mauvais placement du centre de gravité. Il se

redressa. Ses épaules dépassaient à peine celles de ses voisins, eux en position classique.

Les chaussures à crampons lui parurent superflues et gênantes sur la pelouse dure. Remo les enleva. Il sentait l'odeur âcre de la transpiration des corps, et même leur haleine de mangeurs de viande. Le quart-arrière qui paraissait si petit à la télévision avait bien une dizaine de centimètres de plus que lui. L'avant-centre prit le ballon, le quart-arrière l'enfonça dans l'estomac de Bobby Joe Hoocher dont la masse pivota pour éviter une attaque sur sa droite. L'avant-centre et l'ailier s'avancèrent pour boxer légèrement le petit homme en chaussettes, et lui éviter d'être pris en tenaille entre le trois-quarts et le libero Bette, ce qui le mènerait droit à l'hôpital. Ou à la morgue.

Mais lorsqu'ils arrivèrent sur lui, le petit homme n'était plus là. Ils sentirent quelque chose les frôler. Hoocher sentit le ballon contre son estomac lorsque le quart-arrière le lui transmit, suivi, comme il le décrit plus tard, d'un coup de marteau dans le ventre. Puis, on ne sait comment, l'intrus trottinait tout seul vers la ligne de but, le ballon coincé sous le bras faisant semblant de repousser d'imaginaires agresseurs. C'était Remo Williams, qui n'avait jamais réussi à jouer dans l'équipe de son lycée.

— Il m'a assommé, haleta Hoocher agenouillé.

— Bon. Vous là-bas avec le ballon ! hurla l'entraîneur. Rendez le ballon et rhabillez-vous.

— Tout le monde a le droit de faire des essais, répondit Remo retournant se placer sur la ligne médiane. Je ne partirai pas avant que vous me prouviez que je n'ai pas ma place dans l'équipe. Prouvez-le, si vous pouvez.

— D'accord, fit l'entraîneur, un grand gaillard dont la bedaine remplissait avantageusement son large sweat-shirt. On recommence. Même jeu. Hoocher, nom d'un chien, lève-toi !

— Je peux pas bouger.

— Dans ce cas débarrasse le terrain ! cria l'entraîneur.

Le soigneur vint avec une civière.

— Toi, Bette, qu'est-ce que tu fous en demi ? Tu joues libero, imbécile !

Avec un grognement et un sourire malicieux, Lerone Marion Bette se déplaça sur sa gauche gardant ses yeux sur la frêle créature en chaussettes.

— Fous-lui la paix, souffla le demi-défensif dans l'oreille de son copain Bette.

Lorsque la balle entra de nouveau dans le jeu, il bloqua lui-même Bette, son coéquipier de la défense, pour lui éviter de pulvériser le petit gars en chaussettes.

La précaution n'était pas nécessaire.

Le blanc-bec s'en allait de nouveau serpentant tout seul sur le terrain, évitant d'imaginaires joueurs qui voulaient l'arrêter, le second arrière, Bull Throck, était face contre terre à trois mètres derrière la ligne médiane. Le demi se tenait l'épaule, grimaçant de douleur, et le centre cherchait toujours celui qu'il devait bloquer.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive ? hurla l'entraîneur.

Cette fois-ci, il ordonna un changement d'aile sur la droite et Lerone Marion Bette était impatient de voir le petit homme sans chaussures sur son chemin. Mais il ne vit qu'un éclair de chaussettes blanches. À la quatrième tentative, il y avait cinq blessés et le petit bonhomme en chaussettes avait réussi quatre attaques d'affilée dont deux en dérobant le ballon.

L'entraîneur, réputé pour sa sagacité en matière de découverte de nouveaux talents, commença alors à se demander si il n'avait pas là peut-être quelqu'un de doué. Il engueula immédiatement un de ses adjoints pour ne pas l'avoir remarqué plus tôt.

— Vous ! hurla-t-il à l'adresse de Remo. Quel est votre nom ?

— C'est sans importance, répliqua Remo dont la bouche était maintenant délivrée de cette épouvantable saveur salée. Je vais prendre mon porte-clés et je m'en vais.

Remo quitta le terrain, et l'entraîneur hurla :

— Arrêtez-le !

Lerone Marion Bette n'attendait que ça. Avec une vitesse anormale pour sa masse impressionnante il chargea, traversant le terrain, prêt à terrasser l'homme en chaussettes par derrière. Mais ce que Bette ne savait pas, c'est que tout homme, et particulièrement un de sa corpulence, provoque un certain déplacement d'air en avançant et que si la plupart des gens, surtout ceux équipés d'yeux, sont insensibles aux micro-changements de pression atmosphérique, le frêle petit type en chaussettes, lui, l'était jusqu'au bout des ongles. Bette effectua un magnifique plongeon pour le plaquer au sol. Il y resta, tandis que le blanc-bec s'éloignait toujours. L'avant-bras de Bette, une arme des plus meurtrières du football américain, ne répondait plus. Il lui faudrait dix-huit mois pour en obtenir le moindre mouvement. Dans une semaine il arriverait à bouger la tête, dans un mois il pourrait remarcher avec des cannes.

— Bette ! cria l'entraîneur. Attrape-le, nom d'un chien !

Il se tourna vers un de ses assistants :

— De toute façon ce petit bonhomme a signé avec nous, n'est-ce pas ?

— Tout ce que nous avons, ce sont des formulaires de décharge. Vous aviez dit que ça ne valait pas la peine de gaspiller les autres formulaires d'inscription pour des amateurs.

— Vous êtes renvoyé ! Vous m'entendez, vidé ! vociféra l'entraîneur qui partit en courant à la poursuite de Remo pour lui dire qu'il avait un certain talent et que comme lui, l'entraîneur, l'aimait bien, qu'il semblait avoir un véritable esprit d'équipe, et que cette année les Eagles avaient vraiment une chance d'aller jusqu'à la finale du championnat, il offrait à Remo de lui mettre le pied à l'étrier, ce qui lui ouvrirait de merveilleuses perspectives et une large progression financière.

Remo secoua la tête et continua à enfiler ses vêtements.

— On peut toujours vous recruter d'office, et là vous serez coincé.

— Allez-y ! fit Remo. Vous ne connaissez même pas mon nom.

— Si, nous le connaissons, répliqua l'entraîneur parcourant des yeux la feuille de décharge. Nous avons même votre signature, Abraham. Vous êtes des nôtres. C'est signé, vous nous appartenez. Soyez raisonnable, monsieur Lincoln. Vous avez mangé notre nourriture, foulé notre terrain, vous nous devez bien quelque chose !

*

* *

À son retour à l'hôtel, Remo trouva un Dr Smith fou de rage. Il ne dit pas un mot quand il vit Remo. Chiun, quant à lui, regardait ses feuilletons télévisés. Remo et Smith passèrent dans la chambre à coucher pour ne pas déranger le Maître.

— Chiun a l'air de penser que votre disparition est une sorte de progrès, dit Smith. Pour ma part, je considère cela comme une preuve définitive de votre totale absence de sens des responsabilités.

— Tenez, je vous ai rapporté un cadeau. C'est un porte-clés des Eagles.

— J'espère que vous vous êtes bien défoulé, mon cher, parce que maintenant vous allez être garde du corps d'une personne dont on n'est même pas sûr qu'elle soit encore en vie. Nous ne savons pas d'ailleurs non plus où elle se trouve. En tout cas elle doit être protégée contre des assassins qui nous sont parfaitement inconnus.

— Votre extraordinaire service de renseignements s’est surpassé, Smitty, fit Remo. Comme toujours à la hauteur de la situation !

— Nous avons quand même une piste, dit Smith. Du moins une possibilité. Connaissez-vous l’acidrock{3} ?

— C’est bruyant, répondit Remo.

CHAPITRE III

— Je n'aime pas cette musique, commenta Willie « la Bombe » Bombella.

Morris Edelstein vérifia que l'interphone qui le reliait à sa secrétaire était bien débranché : Pour plus de sécurité, il s'empara d'un petit détecteur métallique qu'il promena le long des murs de son bureau. Ensuite il cacha son téléphone dans le premier tiroir de sa table de travail. L'appareil était de surcroît plombé car, comme chacun sait, même un appareil débranché peut permettre une écoute clandestine.

— Qu'est-ce que tu fous ? demanda Willie « la Bombe ».

— La ferme ! répliqua Morris Edelstein.

— Tu te crois toujours entouré d'oreilles indiscretes. Tu serais capable de croire qu'il y en a même dans ta salle de bains pour t'enregistrer quand tu pisses !

— Comme par hasard j'en ai trouvé un dans la chasse d'eau l'année dernière, rétorqua Edelstein.

— C'était les fédéraux ?

— Non, mon ex-femme. Mais cela aurait pu être quelqu'un d'autre.

— Qu'est-ce que tu te fais comme bile, Morris, fit Willie en plaquant ses deux mains sur son énorme ventre qui tendait sa chemise en soie grise à en faire craquer les boutons.

Un petit chapeau, mou et gris, surmontait son visage taillé à la serpe qu'une cicatrice en travers du nez, souvenir d'une dispute syndicale, rendait encore plus âpre. Contre le visage de Willie « la Bombe » la crosse du syndicaliste n'avait pas eu le dessus. Elle s'était cassée, tout comme le bras et le dos de celui qui la maniait. Quand l'agitateur à la crosse sortit finalement de l'hôpital, il trouva une petite surprise amusante dans la serrure de sa porte d'entrée en y glissant sa clé. Elle sauta, emportant toute la façade de la maison dans son élan. La police attribua ce désastre à une explosion et interrogea longuement Willie « la Bombe » Bombella. Mais Willie, sur les conseils de son avocat, Morris Edelstein, ne dit rien, et, de nouveau, ce dernier triompha des procédés inqualifiables de la police qui harcelait son pauvre client. Il renforça les nobles règles constitutionnelles des grands Américains, tels Jefferson, Franklin et Hamilton, de sorte qu'au

moins trois citoyens de St Louis peuvent, chaque année, avoir une petite surprise, soit lorsqu'ils font démarrer leur voiture, soit quand ils ouvrent la porte de leur domicile ou encore en recevant des paquets inattendus.

« Je veux voir mon avocat, Mo Edelstein », était tout ce que Willie « la Bombe » savait dire. Les choses allaient toujours bien pour lui, sauf quand Edelstein lui présentait sa note d'honoraires, comme ce matin.

Edelstein rangea son petit détecteur dans un tiroir, tira les rideaux, faisant disparaître ce que l'on pourrait charitablement appeler le « St Louis skyline{4} » mais qui plus historiquement parlant n'était que les restes d'une ville ayant passé du stade de poste-frontière à celui de taudis avec une très brève pause à celui de la civilisation.

— Tout d'abord, Willie, je ne te branche pas sur ce sujet parce que je pense que tu n'aimes pas l'acid-rock...

— Ça me plaît pas du tout, confirma Willie, mais j'ai une participation dans les disques Vampire.

— Ce qui évidemment ne te rapporte pas grand-chose, n'est-ce pas ?

— J'en ai qu'une toute petite partie, Mo.

— Je vois, fit Edelstein. Willie tu es un de mes bons clients.

— Merci, Mo.

— Il manque vraiment peu de chose pour que tu sois un excellent client. Je t'en prie, ne prends pas mal ce que je vais te dire, mais on peut pas dire que tu payes en temps voulu.

— Non. Mais je paye souvent, fit remarquer Willie tout en se penchant en avant.

— Ça, c'est vrai, très vrai. Tu payes souvent. Tu es même un de mes plus fréquents clients, mais les autres me règlent à chaque fois.

— Personne n'est parfait.

— En effet, fit Mo Edelstein. Même pas ceux qui t'emploient. Ne pense pas que je veuille calomnier tes employeurs, mais...

— Qu'est-ce que c'est calomnier ?

— Pas une très gentille chose, Willie. Tu devrais être un homme riche.

— Je suis loyal avec les gens pour qui je travaille, répliqua Willie, plissant ses yeux sombres.

— Je ne te parle pas de trahir ceux qui t'emploient, dit Edelstein,

souriant le plus naturellement possible tout en essuyant la sueur qui perlait à son front. Je ne fais que te suggérer un moyen de gagner beaucoup d'argent. Des masses et des masses. Plus de fric que tu n'en as jamais même imaginé.

— Ah, bon ! Parce que je ne trahirai jamais les gens pour qui je travaille.

— Je sais, Willie. C'est bien pour ça que je te donne cette grande chance. Ça te plairait de gagner presque un million de dollars ? Sais-tu ce que représente une telle somme ?

Les sourcils de Willie « la Bombe » Bombella se soulevèrent d'intérêt. Il pensa très fort et voici ce qui lui traversa l'esprit : cet homme est en train d'essayer de m'avoir. Cet homme ment.

— C'est énorme, admit Willie.

— Je ne te raconte pas d'histoires, Willie. Il y a presque un million de dollars qui t'attendent là, dehors, avec bien sûr un petit peu pour moi. Juste ce que tu me dois, cent douze mille dollars.

Les yeux de Willie s'écaraillèrent. S'il y avait cent douze mille dollars pour Edelstein dans le coup, peut-être qu'après tout il ne lui racontait pas de bobards. Dès qu'il y avait autant d'argent pour Edelstein, c'était du sérieux.

— C'est vrai que mes employeurs m'ont fait des injustices, fit Willie.

— Non, non. Cela n'a rien à voir avec eux. Je vais te raconter : vois-tu, j'ai un second cousin qui habite la côte Ouest...

— Y a rien de pire que d'être trahi par son propre sang, interrompit Willie.

— Non, non, c'est pas ça. Écoute-moi bien, veux-tu ? Il est directeur d'une entreprise de pommes funèbres. Récemment, il a enterré quelqu'un, et il est arrivé une drôle de chose. Il y avait de l'argent dans une couronne mortuaire. Ce n'était pas son argent, alors il ne l'a pas gardé.

Les yeux de Willie se plissèrent à nouveau : cet homme me mène en bateau, pensa-t-il.

— Il ne l'a pas gardé parce qu'il avait peur.

Willie approuva de la tête : peut-être qu'après tout Edelstein disait la vérité.

— Mais une drôle de chose s'est produite : un soir, une voix au téléphone lui demanda si l'argent avait bien été remis à la famille du défunt.

Willie lui fit comprendre qu'il suivait, et Edelstein poursuivit :

— Mon cousin est très futé. Il a réussi à savoir pourquoi il y avait de l'argent. Figure-toi qu'il s'agit d'un contrat ouvert !

Les yeux de Willie se rétrécirent.

— As-tu déjà entendu parler d'un contrat ouvert sur la vie de quelqu'un ?

Edelstein s'arrêta pour éclater d'un rire nerveux.

— Bien sûr que tu connais. C'est le genre de contrat que n'importe qui peut remplir pour ensuite récolter l'argent promis. Tu me suis ?

Ou ce type est en train de me mentir, ou il me prend pour un con, ou le con c'est lui. Non, rectifia Willie, Edelstein n'est pas un con.

— Tu veux dire qu'on est payé après ?

— C'est ça.

— Et si personne ne veut casquer ?

— Je ne pense pas que cela risque d'arriver. Déjà plus de cent mille dollars ont été répartis pour tentatives infructueuses. Mon second cousin n'a pas été le seul à recevoir des couronnes pleines de fric. D'autres directeurs de pompes funèbres ont eu le même genre de gerbe. Mais les autres ne sont pas aussi futés que mon cousin. Lui a obtenu un numéro de téléphone.

Willie observa Edelstein qui retira un bout de papier de son sous-main.

— Tu auras tous les renseignements financiers en appelant ce numéro.

— L'as-tu appelé, Mo ?

— Ce n'est pas ma branche, Willie. Moi je dois rester ici pour te protéger au cas où il arriverait quelque chose. Je ne devrais même pas te dire que la fille s'appelle Vickie Camer, qu'elle a dix-neuf ans et qu'elle sera à un concert d'acid-rock dans le Massachusetts d'ici deux jours. Si elle est toujours en vie.

Willie fronça les sourcils.

— Laisse-moi réfléchir. Je suis censé faire un coup sur quelqu'un qui n'est peut-être déjà plus en vie, pour quelqu'un que je n'ai jamais vu et pour de l'argent que je ne toucherai qu'une fois l'affaire résolue ? Est-ce bien ce que tu es en train de me dire ?

— Mais un million de dollars, Willie ! Tu piges ? Un million de dollars !

Willie essaya d'imaginer un million de dollars, en voitures, en

liquide, en actions de sociétés, mais il n'y arriva pas. Ça faisait trop à la fois. Une autre pensée sournoise s'empara de son esprit : peut-être qu'Edelstein était tout simplement dingue ?

— Je ne suis pas fou, Willie, dit Edelstein. Si c'était pas une affaire si étrange pourquoi offrirait-on tant d'argent ? Un million de dollars, non mais, tu te rends compte ?

Willie regarda le morceau de papier dans la main d'Edelstein.

— Comment se fait-il qu'il y ait dix chiffres ?

— À cause de l'indicatif.

— Je ne connais pas cet indicatif.

— C'est celui de Chicago.

— Comment se fait-il que tu connaisses le nom de la fille ?

— Par mon cousin.

— Passe-moi le téléphone, dit Willie prenant le papier des mains d'Edelstein.

— Non pas d'ici. Nous ne voulons pas que ton avocat soit mouillé dans cette affaire car il a besoin de rester en liberté au cas où... Il faut que tu puisses dire : « Je veux mon avocat, Mo Edelstein. » N'est-ce pas Willie ?

— Je veux que tu viennes avec moi, répondit Willie.

— Non, ce n'est pas du tout raisonnable ! s'écria Edelstein.

— Mais c'est ce que je veux.

Avant qu'ils ne quittent son bureau pour une cabine téléphonique dans la rue, Mo Edelstein avala deux Maalox et un Valium. Après la communication, il ingurgita un Nembutal. Comme il était encore nerveux, il prit en plus un Librium.

— Tu sais, Mo, s'ils mettaient de l'alcool dans les pilules tu serais un alcoolique.

Edelstein se décrispa légèrement en regardant Willie « la Bombe » charger sa Lincoln Continental. Willie l'intriguait franchement. Voilà un type dont le quotient intellectuel n'arrivait probablement pas au niveau des retardés mentaux, mais qui, lorsqu'il s'agissait de fabriquer une bombe, de l'amorcer, de prévoir les dégâts qu'elle provoquerait, était un Michel-Ange du pataboum.

Bombella était conscient de ce respect et quoiqu'il n'ait jamais expliqué ce qu'il faisait, il le fit pour Edelstein. Il savait que Mo ne se servirait jamais de ses secrets d'artisan. Edelstein, Willie le savait bien, pouvait faire beaucoup plus avec un attaché-case qu'Al Capone avec

un missile thermonucléaire.

Ils quittèrent St Louis en roulant d'abord vers l'est puis vers le nord. Chemin faisant, Willie lui expliqua donc que rien de ce qui se trouvait dans la voiture n'était en soi illégal.

— Pratiquement n'importe quel matériel qui brûle peut être transformé en explosif, expliqua Willie. Une bombe n'est qu'un feu rapide qui n'a pas assez de place pour aller suffisamment vite.

— C'est la plus brillante explication d'une bombe que j'ai jamais entendue, exulta Edelstein. Elle est sublime de simplicité.

— Il y a deux façons d'utiliser une bombe. La première est de s'en servir pour envoyer quelque chose dans la cible et la seconde est de faire brûler la cible avec ce feu rapide. Prends par exemple une voiture. La plupart des types placeront l'explosif dans le moteur. Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— Tout ce qu'ils savent, c'est tripoter l'allumage... et puis, ils ne veulent pas qu'on voie les fils. C'est pour ça qu'ils le mettent dans le moteur. Des fois ça marche, des fois ça foire. Et pourquoi que ça foire ? Parce qu'il y a un foutu mur de fer entre le conducteur et le moteur. Alors, des fois, le pauvre mec a simplement les deux jambes coupées.

— De l'incompétence, acquiesça Edelstein.

— C'est comme tu dis, fit Bombella qui avait compris à l'intonation de Mo que « incompétence » était une vilaine chose. Moi, je vais te dire où il faut l'installer, la bombe. Sous le siège. Tu n'as qu'à l'équiper d'un mécanisme qui travaille à la pression, par exemple quarante kilos, pas plus.

— Mais personne ne pèse aussi peu !

— Y a des mecs malins, qui se glissent derrière le volant et n'appuient que le haut du corps.

— Mais il y a des torsos qui doivent peser moins que ça, surtout chez les femmes.

— Le frein arrange tout. Ça pousse le corps contre le siège. Au premier feu rouge, tu l'as, ton explosion. Garantie.

— Fantastique ! reconnut Edelstein. Mais alors pourquoi t'es-tu servi de l'allumage en mai dernier ?

— C'est pas moi qui ai fait le boulot en mai dernier, précisa Bombella.

— C'est drôle, c'est ce que tu me disais déjà à l'époque.

— Pour une voiture, moi j'aime pas me servir de trucs comme des tessons métalliques, des clous ou des grenades. Ce que j'aime moi, c'est du boulot propre. Surtout en été quand les vitres sont fermées, à cause de l'air conditionné. C'est pas nécessaire. Toute la bagnole est comme une caisse.

— Fantastique !

— On peut obtenir une pression de l'air que c'est incroyable. Je peux faire sauter quelqu'un, sans l'esquinter, rien qu'avec la secousse.

— Génial !

— Je peux faire une bombe avec un paquet de cartes, fit Bombella. Tu vois l'arbre, là-bas ? Je pourrais te l'arracher sans problème et te le faire atterrir où tu veux. J'ai qu'à mettre un but n'importe où à proximité et j'y expédie l'arbre.

— Pourrais-tu y arriver en angle ? demanda Edelstein, faisant une courbe de son bras.

— Je crois pas... (Puis ayant réfléchi un instant il reprit :) Un jour de pluie, avec un air lourd, un bon vent de neuf à douze kilomètres/heure, avec un jeune arbre régulier comme par exemple un érable, et si tu me laisses mettre le but où je veux, peut-être bien que je pourrais marquer sur line courbe.

— T'es merveilleux, Willie ! Superbe !

Ils cheminaient décontractés, et, un jour et demi plus tard, ils approchèrent de Pittsfield dans le Massachusetts où avait lieu le festival d'acid-rock auquel Vickie Camer devait assister.

— Es-tu sûr que tu n'aurais pas dû plutôt tourner à gauche ? demanda Edelstein.

— Non. C'est un petit détour qu'on m'a parlé quand j'ai téléphoné, expliqua Bombella.

Sortis de Pittsfield, Willie arrêta sa voiture à côté d'un grand panneau indiquant : Whitewood Cottages. Il se dirigea vers une boîte aux lettres et en ressortit un paquet semblable à un magazine roulé. L'étiquette dactylographiée à l'ordinateur portait le nom « Edelstein ».

— Je ne suis pas censé être mêlé à cette affaire, dit Edelstein lorsque Willie retourna à la voiture. Qu'y a-t-il dans le paquet ?

— Doit y avoir de l'argent et une note.

— Je vais te la lire.

— Je sais lire, répliqua Willie.

Et c'était vrai. Edelstein le regarda bouger les lèvres tout en lisant attentivement la note. Edelstein aurait payé cher pour voir de quoi il

s'agissait. Il tenta à plusieurs reprises de jeter un coup d'œil sur la feuille, mais Willie ne le laissait pas faire.

— Compte l'argent, dit finalement Willie envoyant la liasse sur les genoux d'Edelstein et glissant la note dans sa poche.

— Cinquante mille, annonça Edelstein.

— Ça fait beaucoup d'argent, commenta Willie. Rends-le-moi.

— C'est la moitié de ce que tu me dois.

— Je te rembourserai tout au festival pop. Il doit y avoir encore plus d'argent là-bas.

— Du coup je pourrais peut-être repartir, une fois que tu m'auras remboursé. Qu'est-ce que t'en penses ? Au fond tu n'as pas besoin de moi, et je risquerais plutôt de te gêner.

— D'accord, fit Willie d'un air maussade. Tu veux en voir une de vraiment chouette, de bombe ?

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Edelstein soupçonneux.

Lorsqu'ils passèrent devant une épicerie de campagne, Willie suggéra à Edelstein d'acheter un bocal de cornichons sous vide et, comme il l'avait prévu, Edelstein n'arriva pas à dévisser le couvercle. Ils traversèrent Pittsfield, Willie refusait de s'arrêter pour déjeuner et Edelstein jetait des regards d'envie aux cornichons enfermés, posés entre eux.

— Moi, je peux faire sauter le couvercle du bocal, se vanta Willie alors qu'il fonçait sur la nationale 8 vers North Adams.

— Vraiment ?

— Je te parie tout ce que tu veux que j'y arrive proprement, sans même fêler le verre.

— Fais-le maintenant, Willie, je crève de faim.

Willie se rangea sur le bas-côté, faisant gicler des gravillons. Il retira une bombe faite avec des cartes à jouer qu'il avait cachée sous un magazine sur le siège arrière. Dans un côté il enfonça un dispositif semblable à un stylo et, là où il ressortait, l'entoura très soigneusement d'un trombone transformé en bobine.

— Sors de la voiture, dit Willie.

Lorsqu'Edelstein se fut éloigné sur le bas-côté,

Willie lui tendit le bocal de cornichons.

— Tiens-le dans la main gauche.

Edelstein le prit à deux mains.

— Dans la main gauche, corrigea Willie.

Edelstein s'exécuta. Willie réfléchit un moment puis reprit :

— Non, va poser les cornichons sur le rocher là-bas.

Lorsqu'Edelstein l'eut fait et qu'il fut revenu à la voiture, Willie lui tendit la bombe.

— Maintenant, fais bien attention de pas te gourer. Tu vas poser la partie où il y a le trombone sur le dessus du bocal. Puis tu reviens. N'attends pas. Ça sautera quand je ferai démarrer la voiture.

— Génial ! Comment ça marche ?

— Fais ce que je te dis.

Edelstein se précipita avec sa bombe vers le bocal, trébuchant sur les graviers. Il la déposa délicatement sur le couvercle et revint en courant à la voiture tout en criant :

— Vas-y mon vieux, dépêche-toi, j'ai faim.

— T'as pas mis le trombone contre le couvercle, répondit Willie.

— Comment peux-tu le voir ?

— Je sais. Regarde je vais faire démarrer la voiture, et rien ne se produira.

Sur ce, Willie tourna la clé de contact, le moteur ronfla mais rien ne se produisit.

— Ça alors ! T'es vraiment sensas !

Edelstein retourna au bocal de cornichons, s'empara de la bombe et, bien qu'il eût des difficultés parce que cela ne restait pas en équilibre dans ce sens, il appuya le trombone contre le couvercle métallique.

En un instant son estomac fut plein de morceaux de cornichons mélangés à des débris de verre et de métal. Tout comme ce qui restait de son visage.

Des éclats de verre heurtèrent le côté de la voiture et entamèrent même par endroits la vitre. Ce qui n'aurait pas dû se produire.

— Ça ne m'étonne pas, murmura Willie « la Bombe » Bombella. Cette marque-là est mauvaise. Ils recommencent à sous-traiter la fabrication de leurs bocaux à des petits minables.

Il repartit sur la route vers le festival rock où il espérait bien pouvoir exécuter le contrat ouvert d'un million de dollars. Les cinquante mille qu'il avait dans la poche étant pour le petit boulot supplémentaire qu'indiquait la note : « Tuer Edelstein. Il parle trop. »

CHAPITRE IV

Vickie Camer était en vie et faisait du stop sur le bord de la nationale 8, juste à la sortie de Pittsfield, lorsqu'elle entendit une explosion un peu plus bas sur la route.

— C'est la révolution, plaisanta un des garçons, un grand blond maigre qui portait sur ses cheveux longs un bandeau à l'indienne, décoré, on ne sait pourquoi, de symboles Mohawk et Arapaho mélangés. Une composition décorative qui se souciait peu de la vérité historique et beaucoup des comptes du fabricant.

— Pas encore. L'Asticot est à North Adams, répondit Vickie. Moi, je vais me taper L'Asticot.

— L'Asticot est super, fit une autre jeune fille, un sac de couchage roulé entre les jambes.

Ça faisait des heures qu'ils attendaient, voyant défiler des bicyclettes, des bus Volkswagen peinturlurés et des voitures qui passaient sans s'arrêter. Quelques filles pensaient que personne ne les prenait parce que les garçons avaient écrit le nom de leur destination sur la pancarte avec un mauvais karma. Les garçons répliquèrent que c'était la faute des filles, qui n'aguichaient pas le passant.

— En faisant quoi ? demanda Vickie.

— Je sais pas moi, montrez un sein ou quelque chose... suggéra un des garçons.

— T'as qu'à montrer un sein, toi, rétorqua une des filles sur la défensive.

— J'en ai pas.

— T'as qu'à montrer ce que t'as, alors.

— On me foutrait en taule, mec.

— Ben moi, je vais pas m'exhiber comme un morceau de viande.

En début d'après-midi ils étaient toujours là, attendant un moyen de transport pour couvrir la quinzaine de kilomètres qui les séparait de leur destination finale : le festival de rock connu sous le nom de « The North Adams Expérience ».

La ville pouvait toujours essayer de s'appropriier l'idée et les promoteurs les bénéfiques, l'expérience n'appartiendrait qu'à ceux qui y participeraient. On n'assistait pas à ce genre de spectacle comme à un

film, avachi dans un fauteuil et laissant l'écran vous imposer un tas de sensations. Ici on faisait partie de l'événement, et il faisait partie de vous. Chacun contribuait à en faire ce qu'il était en compagnie des Poux d'Outre-Tombe, des Hamilton Locomotives et des Mots Molassons.

Le concert ne devait commencer qu'à vingt heures comme l'annonçait le programme. Mais en vérité il avait déjà débuté. Car le trajet, le moyen de locomotion, que ce soit avec des roues à soi ou en stop, les pilules, les petits sacs et les enveloppes, tout cela faisait partie de l'expérience, et chacun y contribuait à sa manière. C'était un truc vachement personnel que personne ne pouvait sentir pour vous ou vous expliquer.

Vickie Camer refusa de discuter pour savoir si la détonation était le début d'une révolution, d'une guerre mondiale ou une pétarade de voiture. Elle avait ras le bol de tout ça, les mecs ! Ras la théière et même au-delà ! C'était la merde. Depuis ses problèmes avec son paternel jusqu'à aujourd'hui, rien ne s'était arrangé. Denver avait été le bouquet.

Pourtant il ne s'agissait au début que d'une simple revendication raisonnable et non négociable. Elle ne demandait que L'Asticot. Elle avait déjà eu Nells Borson du groupe Bittamaman, les sept du groupe Hindenburg Seven et maintenant elle avait vraiment besoin de L'Asticot.

Mais quand elle en avait parlé à son père, il l'avait enfermée dans la maison de Palm Beach, ce cercueil entouré de pelouses, la lourde gardée par des valets. Alors elle s'était tirée, et on l'avait ramenée. Elle s'était retaillée et refait piquer.

Puisque le paternel voulait négocier, eh bien, elle négocierait. Elle s'empara de papiers et de bandes de conversations téléphoniques que son père enregistrait et lui dit :

— Tu veux qu'on se mette d'accord ? Rien de plus simple. Qu'est-ce que tu me donnes contre les papiers et les enregistrements sur l'affaire du grain russe ? Je t'écoute. J'ai, j'ai, j'ai. Qui prend ? Qui prend ? Combien ? J'ai, j'ai...

— Va dans ta chambre, Victoria ! fut l'offre paternelle.

Par conséquent Vickie Camer fit semblant de monter dans sa chambre et fit le mur avec les papiers et les bandes qu'elle déposa sur le bureau du procureur général de Miami, déclenchant un sacré bordel. Tous les amis de papa, tous, s'entourèrent d'avocats, firent des dépressions nerveuses ou de subits voyages autour du monde, répétant sans cesse : « Mais comment a-t-elle pu faire ça, mais comment a-t-elle

pu faire ça ? »

Ça au moins c'était un vrai voyage, quel pied ! Puis les flics bornés commencèrent à l'emmerder. Ce type, Blake, il était pas trop mal, mais c'était un perdant.

Quel bordel, à Denver, sur le balcon et dans la chambre, que de mauvaises vibrations ! Alors elle s'était à nouveau tirée, et maintenant elle était sur le bord de la nationale 8 attendant qu'on la transporte sur les quelques kilomètres qui la séparaient du North Adams Expérience. Et voilà qu'un peu plus loin, peut-être bien, c'était à nouveau les emmerdes qui recommençaient.

— C'est la révolution, répéta le garçon avec le bandeau indien.

Mais il avait déjà dit la même chose la veille au soir lorsque la bouteille de limonade avait pété, puis quand un escadron de jets était passé au-dessus de leurs têtes. Il s'était mis à hurler que les cochons de fascistes allaient bombarder Free Bedford Stuyvesant.

— Occupe-toi de bien tenir la pancarte, répliqua Vickie, et elle posa sa tête sur son sac de couchage, souhaitant que son père ne se fasse pas trop de soucis pour elle. Au moins, pensa-t-elle, maintenant, quand je l'appelle, il a l'air plus calme.

Une Lincoln Continental grise avec un vrai type normal au volant, fonça devant eux sur la route, provoquant un appel d'air. Vickie ferma les yeux. Soudain les pneus grincèrent. Il y eut un bref silence puis la voiture fit marche arrière.

Vickie ouvrit les yeux. C'était un moche, vraiment très laid avec une grosse cicatrice en travers du pif. Il regardait quelque chose sur ses genoux puis Vickie, il recommença trois fois la manœuvre puis glissa le quelque chose dans sa poche.

— Voulez-vous que je vous emmène ? gueula-t-il par sa vitre entrouverte.

Drôle de bagnole avec des petites encoches tout le long de la carrosserie sur le côté droit, comme si quelqu'un s'y était attaqué avec cinquante ongles pointus.

— On arrive, répondit le garçon au bandeau indien, et ils s'empilèrent dans la voiture luxueuse, Vickie en dernier.

— Vous êtes de la Mafia, hein ? fit le garçon au bandeau.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? répondit le conducteur gardant ses yeux sur Vickie dans le rétroviseur. C'est pas gentil.

— Je suis tout à fait pour la Mafia. Elle symbolise la lutte contre l'administration. C'est le résultat de centaines d'années de luttes contre les gouvernements oppressifs.

— Je suis pas de la Mafia. D’abord, ça n’existe pas, répondit Willie « la Bombe » en surveillant toujours Vickie dans son rétroviseur, sa cervelle finalement convaincue qu’il avait bien trouvé celle qu’il cherchait.

— Où est-ce que vous comptez dormir ?

— On va pas pioncer. On va au North Adams Expérience.

— Vous dormirez en plein air ?

— Sous les étoiles si le gouvernement ne les a pas encore foutues en l’air.

— Vous me plaisez, les gosses. Vous savez le meilleur endroit où dormir ?

— Dans une botte de foin ?

— Non, fit Willie « la Bombe » Bombella. Sous un érable. Un beau spécimen bien droit. Il absorbe les mauvaises choses de l’air. C’est vrai, vous verrez. Dormez sous un érable et vous ne l’oublierez jamais. Je vous le jure. C’est extra !

CHAPITRE V

— Est-ce que c'est *quelqu'un* ? demanda une gamine très excitée au visage dévoré par l'acné et dont la poitrine tressautait, causant des ravages sous son tee-shirt.

— C'est personne, répondit Remo tendant la main pour prendre sa clé de motel.

Chiun était assis sur une banquette, séparé de Remo par ses quatorze malles laquées. Son kimono doré du matin ondulait légèrement sous les vents d'ouest qui aéraient gentiment le North Adams Expérience, ou plutôt ce qui furent les larges champs du fermier Tyrus avant que ce dernier ne découvre subitement qu'il pouvait s'en servir d'une manière autrement plus rentable que la culture du maïs.

— Pourtant, on dirait que c'est *quelqu'un*, insista la gamine.

— C'est personne, continua Remo.

— Est-ce que je peux avoir un morceau de cette chemise extra qu'il porte ?

— Si j'étais vous j'y toucherais pas, conseilla Remo.

— Je suis sûre que ça lui serait égal que je lui prenne juste un petit morceau de son dashiki. Oh c'est *quelqu'un*, c'est *quelqu'un*, je le sens ! Hé vous autres ! Venez voir. Y a *quelqu'un* qui vient d'arriver !

Ils accoururent tous : jaillissant de leurs voitures ou de leurs minicars, apparaissant de derrière des rochers et des arbres. Au début, ils étaient peu nombreux, mais lorsque d'autres virent des groupes se diriger dans une direction, tous suivirent et cela devint un mouvement de masse à travers les champs de Tyrus. Y avait *quelqu'un* ! *Quelqu'un* était là ! C'était le point culminant de chaque concert pop : voir *quelqu'un* de près.

Remo alla dans sa chambre de motel. Cette soudaine ruée vers eux pouvait se terminer de diverses manières, l'une d'entre elles laissant présager le nettoyage de quelques cadavres.

Mais pourquoi pas ? Pourquoi les choses s'arrangeraient-elles soudain ? Elles avaient mal commencé dès sa réunion avec Smith. D'abord il lui avait parlé de la fille, Vickie Camer, exhibant des photos d'elle au bal des débutantes, à ses premiers mois, à poil, sur une couverture, dans une foule et sur un gros plan, en plein voyage

psychédélique, les yeux vitreux.

La mission de Remo était enfantine, il devait la protéger d'éventuels meurtriers inconnus, à condition qu'elle soit toujours en vie et qu'il arrive à la retrouver. Elle pouvait tout aussi bien être au fond d'un lac, qu'enterrée dans une cave sous une quelconque maison, ou décomposée dans de l'acide.

Si par chance elle respirait toujours, encore fallait-il lui mettre la main dessus. Où était-elle ? Personne ne le savait au juste, et son père pas plus que les autres. Mais il était probable qu'elle se rende à un festival de rock quelque part. Elle était du genre groupie(5).

Quel festival de pop musique ? Avec un peu de chance elle ne raterait pas le North Adams Expérience. Après tout « L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe » s'y produisaient.

— Combien de spectateurs y aura-t-il ? avait alors demandé Remo à Smith.

— De quatre cents à cent mille.

— Merci beaucoup !

Puisque le contrat ouvert était probablement lancé par quelqu'un mêlé au trafic de grains, peut-être même par le père de Vickie, pourquoi ne pas laisser Remo procéder comme d'habitude ? Il parcourrait la liste des suspects, trouverait celui qui promettait l'argent et le raisonnerait.

« Ça n'ira pas », avait répondu Smith. « Ça prendrait bien trop de temps et c'était trop hasardeux. Supposons que Remo s'en prenne au mauvais bonhomme, qu'il se trompe ? Le bon aurait le temps de faire descendre Vickie Camer. Non. La protéger restait la seule solution. »

Voilà pourquoi il avait abouti ici.

Une vraie pagaille régnait maintenant devant la chambre du motel. Soudain la porte s'ouvrit, et les malles de Chiun entrèrent, poussées et tirées par des paumés de l'acide, grognant, transpirant et haletant. Remo entendit hurler. Il alla à la fenêtre. Un très jeune garçon obèse, dont le ventre débordait généreusement la ceinture de son pantalon, vêtu d'un tee-shirt orné d'un symbole de paix, s'en prenait violemment à une fille dont le tee-shirt arborait le slogan « faites l'amour, pas la guerre ». Elle était accrochée à ses testicules.

— C'est moi qui vais porter cette malle ! Il a dit que je pouvais ! C'est moi ! gueulait la fille.

— Non. Il a dit que moi je pouvais !

— Non, moi !

— Non, c'est moi !

— Non, moi, sale gros !

La même scène se reproduisait entre divers couples avec peu de variantes. Remo se dit que Chiun finirait par craindre pour le contenu de ses bagages. D'ailleurs le Maître se mit debout sur l'une des malles, leva les bras, ses longs ongles effilés pointant vers le ciel, et parla à ce que Remo considérait comme des enfants. Il leur expliqua que leurs cœurs devaient être en accord avec les forces de l'univers et qu'ils devaient n'être qu'un avec ce qui est un, tous devant être entièrement avec ce qui est tout. Ils devaient n'être qu'une seule main, qu'un seul dos et qu'un seul corps. Les malles devaient s'élever comme des cygnes sur une mer calme, la verte en premier.

Et ce fut ainsi qu'en ce matin-là, les malles de Chiun arrivèrent une à une dans la chambre du Maître de Sinanju, la verte en premier.

Lorsque tous ses bagages furent dûment empilés dans sa chambre, à part la verte posée devant la fenêtre, le Maître de Sinanju leur dit au revoir.

Quand ils refusèrent de quitter ce grand personnage, insistant pour qu'il leur dise qui il était, Chiun se renferma dans le silence. Mais une chose étrange se produisit. Les plis dorés du kimono s'agitèrent, puis un, et un second, suivi d'un troisième de ses admirateurs se retrouvèrent éjectés jusqu'au dernier qui, lui, eut droit en plus à une horrible marque sur la joue.

— C'est sûrement quelqu'un ! cria une fille tout excitée. Seulement *quelqu'un* peut faire des choses pareilles. Il faut que je me le fasse. Il faut que je me le fasse. Oh oui.

Chiun ouvrit la malle verte. Dedans, Remo le savait, se trouvait son téléviseur spécial qui non seulement lui permettait de capter toutes les chaînes, mais avec lequel il pouvait également enregistrer ce qui passait sur les autres tout en suivant la diffusion de ses émissions favorites. Chiun avait ainsi résolu l'absurdité qu'il dénonçait souvent : la programmation simultanée sur toutes les chaînes de la seule expression artistique valable de l'Amérique : les feuilletons.

Ce qui différençait également ce poste de télévision de tous ses semblables, c'était l'épaisse couche de peinture qui cachait la marque du constructeur « Sony », remplacée par « Made in Korea ».

Chiun refusait d'utiliser un objet de fabrication japonaise depuis l'acte de haute trahison commis par ces derniers envers la Maison de Sinanju. En parcourant une liste des Empereurs nippons, Remo en avait déduit que l'incident récent, auquel Chiun faisait allusion, remontait à l'an mille deux cent quatre-vingt-deux avant notre ère.

Cet empereur japonais, ayant entendu parler de la sagesse et des merveilles de Sinanju, avait expédié un messenger au Maître de l'époque, lui demandant ses conseils sur un problème ardu. Le Maître ne comprit pas tout de suite à quelle trahison et à quelle perfidie il avait affaire. Mais après avoir fourni son aide il réalisa que quelque chose lui avait été dérobé. Les agents de l'empereur, l'ayant espionné au cours de ses activités, copièrent ses méthodes, emportant ainsi avec eux l'art Ninji de l'attaque silencieuse nocturne.

— Et alors ? Ils ont payé un service et, au passage, ont copié quelques techniques. Tout à fait courant comme méthode, avait remarqué Remo.

— Ils ont volé ce qui dure plus longtemps que des rubis, répliqua Chiun. Ils dérobèrent la sagesse que j'essaie de t'inculquer et que tu méprises.

— Pourquoi dites-vous ça de moi, petit père ?

— Puisque tu refuses de voir la perfidie des Japonais. Heureusement qu'ils n'ont pas vu cet appareil sinon ils le copieraient également. On ne peut pas leur faire confiance.

— Oui, il faut éviter qu'ils s'approprient tout le grand savoir de l'industrie électronique coréenne ! Que les Coréens prennent garde !

Dès que débuta le feuilleton « Lorsque tournent les planètes », Remo sortit à la recherche d'une rousse de dix-neuf ans qui pouvait, ou non, être vivante.

Traversant la foule qui se pressait devant leur chambre il capta quelques commentaires : « Ça, c'est personne, il travaille pour *quelqu'un*... eh arrête de pousser... lâchez-moi... c'est personne... il est personne... le *quelqu'un* est toujours à l'intérieur... »

Il sillonna le grand champ du fermier Tyrus au milieu d'une odeur de marijuana et de haschisch, enjambant quelques couples dans leurs sacs de couchage. Au bout du champ il évita soigneusement de se prendre les pieds dans une série de câbles et s'avança vers une estrade surélevée là où avant fleurissaient les courges. Deux grandes tours en métal flanquaient la scène de chaque côté. Une véritable armée d'électriciens se démenaient énergiquement, vérifiant et installant un équipement impressionnant. Seuls leurs barbes et leurs vêtements leur donnaient un côté décontracté.

Près de l'estrade Remo remarqua une tignasse flamboyante dépassant d'un sac de couchage. Une tête brune était appuyée tout contre. Les deux corps bougeaient sous une couverture.

Il passa devant deux filles en train d'aider une troisième qui sortait d'un mauvais voyage de LSD. S'approcha de la couverture animée et

attendit. Il ne pouvait pas voir les traits de la tignasse rousse, donc il patienta. Lorsqu'il en eut assez, il se pencha rapidement et expédia ses deux index vibrants à la base de la colonne vertébrale du partenaire aux cheveux bruns. Il le fit si rapidement qu'on aurait cru qu'il ramassait une feuille tombée sur la couverture.

— Ooooooooooh ! gémit le corps du dessus en pleine extase, comme s'y attendait Remo.

Mais le mouvement sous la couverture ne cessa pas pour autant. Ça commençait à bien faire. Il repoussa de côté la tête brune pour voir le visage qui appartenait à la crinière flamboyante. Ce n'était pas Vickie Camer. Ce n'était d'ailleurs pas une Vickie quelconque. Ce qu'il avait cru être « une » était en réalité « un ». La véritable « une » étant la tignasse courte brune.

— Recommence comme tout à l'heure, dit-elle.

Remo les quitta à la recherche de Vickie Camer.

Si elle était encore de ce monde.

Il parcourut le champ, puis vérifia les autocars peinturlurés qui bordaient la route. De temps en temps il posait la question :

— Je cherche ma femelle. Dix-neuf ans. Rousse. Taches de son. S'appelle Vickie.

Mais il n'obtint aucune réponse. C'est alors qu'une Lincoln Continental le dépassa. Un homme balafré conduisait. Dormant sur la banquette arrière il aperçut une jeune fille rousse pleine de taches de rousseur. Ça pouvait être elle. Remo observa la Continental qui se garait cinq cents mètres plus loin. Quatre jeunes accompagnés du balafré en sortirent et se dirigèrent vers lui. Le costaud à la gueule esquintée paraissait très amical, faisant de grands gestes vers la tour sur la gauche de l'estrade. Il dégagea même un endroit pour son petit groupe, poussant sans ménagement d'autres jeunes qui s'y trouvaient. Remo s'approcha.

— Il paraît qu'il y a *quelqu'un* dans le motel, disait la rouquine tout excitée.

C'était bien Vickie Camer.

Ça alors ! Comment les nouvelles font-elles pour se propager aussi rapidement ? se demanda Remo. Il avait entendu dire que dans le monde de la culture acide, les rumeurs voyageaient vite, légères et avec, de plus, une étonnante précision.

— C'est *quelqu'un* mais on ne sait pas qui, précisa le jeune blond portant un bandeau d'indien sur le front.

Remo nota immédiatement à son comportement, ce que personne

d'autre ne pouvait voir. Le jeune blond était armé, son corps le trahissait, et il surveillait Vickie Camer.

Le costaud, plus vieux, fixait d'un air très intéressé la tour de métal. Il ne portait pas d'arme, mais Remo percevait quelque chose de bizarre à sa façon d'étudier la tour. Comme s'il l'examinait en vue d'une utilisation destructrice.

Remo s'assit à côté de Vickie sans même lui adresser la parole. Il attendait. Le champ de ce brave Tyrus se remplissait. Des saluts fusaient de temps en temps et des embrassades suivaient. Une guitare lâcha quelques accords.

Une voix d'amateur se mit à chanter, flottant sur le champ et Remo, tout en regardant Vickie Camer s'endormir, essaya d'en comprendre les paroles.

*Œil dans le vague, pétard de nuage dans la bouche,
On tourne, on plane, la route est longue ;
Larmes de joie, larmes de bière
Y a pas de trip demain, pas plus qu'hier
Éclate-toi maintenant.*

Remo demanda finalement au jeune blond ce que signifiaient les paroles.

— Tu sais, vieux, c'est ce que c'est. Ça s'explique pas, tu piges ?

— Évidemment, fit Remo.

— C'est une protestation.

— Contre quoi ?

— Contre tout, vieux. Tu piges ? Contre l'environnement bousillé, l'hypocrisie, l'oppression.

— Tu aimes la guitare électrique ?

— Salement bath.

— Sais-tu d'où provient l'électricité ?

— D'un bon karma.

— De générateurs, rectifia Remo. De générateurs qui polluent l'air.

— J'avais jamais entendu ça.

— Quoi ?

— Les paroles sont extra. Sacrés générateurs pollueurs d'air ! Super mec !

Remo, incapable de discuter dans cette langue, abandonna. Il observa le lourdaud à la balafre rôder près de la tour, tripoter quelque chose avec l'air de ne pas y toucher.

Les Poux d'Outre-Tombe étaient prévus pour dix-neuf heures. À dix-huit heures trente des haut-parleurs, à rendre sourd, annoncèrent un retard de quarante-cinq minutes. À dix-neuf heures, un retard d'une heure, à vingt heures trente que le spectacle commencerait incessamment sous peu. À vingt et une heure les spots s'allumèrent, les projecteurs éclairèrent la scène et une voix annonça :

— Les voici.

Des cris fusèrent de partout, mais ils n'apparurent pas avant vingt-deux heures, lorsque descendit sur la scène un corps attaché à une potence et qui se tortillait comme si la pendaison provoquait des mouvements pelviens semblables à ceux du coït.

Puis la corde sembla se rompre et le corps fit une chute, rebondissant sur ses pieds. L'homme était vêtu d'une combinaison extrêmement collante, ouverte en un large V jusqu'aux poils pubiens. Des morceaux de viande étaient accrochés au costume en satin blanc dont le tissu brillant était déjà imbibé de sang. Un micro jaillit du sol, s'élevant à la hauteur de l'homme. L'Asticot s'en empara.

— Salut bande d'animaux. Vous êtes de la merde et la merde, ça attend dans les champs ! hurla-t-il.

Des acclamations lui répondirent. Remo remarqua alors que le jeune blond au bandeau allait tenter son coup. Le pic à glace qu'il dissimulait s'avança vers Vickie qui se réveillait. Remo saisit la lame, brisa le poignet de la main gauche qui la maniait et envoya voltiger le gamin. Le jeune garçon écarquilla les yeux, étonné par son poignet mou qui ne répondait plus, puis tout surpris de ce qui arrivait à son cœur. Il ne battait plus, il était en compote. Il s'effondra faisant une hémorragie interne, pendant que la foule acclamait son héros.

Les Poux d'Outre-Tombe rampèrent et culbutèrent sur scène. Le batteur se transformait en joueur de gong. D'un endroit clos sur la droite s'élevèrent un piano, un orgue, un clavecin et un autre Poux d'Outre-Tombe installé au milieu. Un individu avec un nid à poux sur le crâne muni de deux instruments à vent se hissa sur scène. La foule applaudit l'entrée des trois Poux. L'Asticot agita les bras, et ils se mirent tous à chanter.

— Super génial ! hurla Vickie Camer dans les oreilles de Remo.

À ce moment, la tour sur leur gauche trembla. Une explosion déchira l'air, suivie d'une autre. Des êtres étaient précipités dans le vide avec la tour qui tombait juste à l'endroit où Vickie Camer trépassait d'excitation, hurlant avec tous les spectateurs.

La foule l'empêchait de se déplacer librement. Remo s'empara donc de la fille comme d'une baguette de pain et se fraya un chemin vers ce

qui lui semblait être l'endroit le plus sûr. La tour heurta le sol de ses huit tonnes, écrasant sur plus de dix mètres tous ceux qui, quelques dixièmes de seconde avant, applaudissaient leurs idoles.

Remo et Vickie furent épargnés. Ils s'étaient réfugiés à la base de la tour, à l'endroit même où elle avait sauté de ses fondations, juste là où se baladait tout à l'heure le lourdaud à la cicatrice.

Les Poux d'Outre-Tombe, eux, s'égosillaient toujours.

— Ils continuent ! hurla quelqu'un. Ils continuent !

— Les Poux, continuez, continuez ! Pour toujours les Poux d'Outre-Tombe !

— Les Poux continuent et continueront toujours, rien ne les arrêtera ! Ils régneront à tout jamais ! gueula L'Asticot dans son micro.

Et des hurlements de joie et d'hystérie couvrirent les cris de douleur qui jaillissaient des décombres.

— À vous pour toujours, pour toujours ! s'époumonait Vickie Camer.

Remo la saisit par le cou et la poussa vers la périphérie du champ où ils sortirent de l'enclos par une porte où plus personne ne récoltait les entrées.

— Lâchez-moi, sale porc ! protesta Vickie Camer, mais Remo avançait toujours.

— Lâchez-moi, sale mec ! hurla Vickie.

Elle ne s'arrêta de crier que lorsqu'elle comprit où il l'emmenait. Elle allait au motel où il y avait *quelqu'un*.

— Il me veut, n'est-ce pas ? Il m'a envoyée chercher ? Qui est-ce ? Vous ne pouvez pas me le dire c'est ça, hein ? Oh ! Vous avez la clé, la clé de *sa* chambre ? Vous avez la clé de *sa* chambre !

Remo n'avait plus besoin de la tenir par le cou, Vickie Camer sautait de joie.

— J'ai cru que vous alliez me sauter, expliqua-t-elle. Je ne savais pas. J'ai eu Nells Borson. Vous le connaissez ? Je me le suis fait, eh bien ! J'ai eu aussi les Hindenburgs à l'aéroport. Ils attendaient leur avion. Je me les suis tous tapés.

Remo ouvrit la porte, et lorsque Vickie Camer découvrit le frêle Oriental, au maintien impérial, dans son kimono bleu nuit, assis sur sa natte en pleine méditation, elle lâcha un grognement d'excitation.

— Ouauh ! Génial, génial ! Réglez sur tout, réglez pour toujours ! dit-elle s'agenouillant devant Chiun.

Chiun condescendit à remarquer sa présence. Subjuguée par le geste lent et arrogant du Maître, Vickie Camer pressa son front contre terre.

— Tu as beaucoup à apprendre des jeunes de ton pays, remarqua Chiun s'adressant à Remo.

— Attendez de découvrir ce qu'elle veut.

— Vous êtes super, soupira Vickie.

— Cette petite fille en sait déjà plus que toi, Remo.

— Réglez sur tout.

— Et de plus, elle perçoit ma véritable place.

— Qui êtes-vous ?

— Le Maître de Sinanju.

— Quel pied, Sinanju !

— Tu vois, Remo ?

— Elle ne sait pas de quoi vous parlez, petit père. Elle ne connaît pas Sinanju. Il y a au maximum une demi-douzaine de gens vivants qui ont entendu parler de Sinanju, et ils se taisent.

— La valeur des diamants n'est pas accrue parce que tout le monde en a.

— Bonne nuit, fit Remo.

Et il se rendit dans la salle de bains pour voir s'il pouvait y trouver du coton pour ses oreilles, tout en sachant que cela ne servirait à rien car les vibrations de L'Asticot et ses Poux d'Outre-Tombe traversaient les murs et le sol du motel.

Dehors, Willie « la Bombe » Bombella était assis dans sa voiture en artiste frustré, en artisan qui voit le hasard pernicieux détruire son œuvre. La tour s'était parfaitement comportée. Mais il n'empêche qu'au bord de la foule il avait aperçu la petite rouquine à la grande bouche en compagnie du type bizarre un peu pédé sur les bords et aux poignets épais. Elle était vivante. Cela lui coûtait un million de dollars. C'était comme si elle les lui avait volés. Tout ça à cause de ce type. Willie devait se venger. Mais maintenant qu'ils étaient dans le motel ce ne serait pas facile. Il n'avait rien de vraiment valable contre quoi travailler. Rien de comparable à la brique ou au bois. Le bois c'est fantastique, ça vous fournit des échardes comme une grenade si vous vous y prenez bien. Mais ce motel, c'était une construction de pacotille sans vrais murs de soutien, et qui tenait debout uniquement grâce au plâtre. Autant faire exploser un champ vide. Tiens !... Cela donna au génie créatif de Willie « la Bombe » toute l'inspiration dont

il avait besoin.

Supposons un instant qu'il traite le motel comme un champ vide, et qu'il considère chaque chambre comme un trou géant de spermophile{6} occupé par des spermophiles, peut-être qu'avec une combinaison d'effets vibratoires et de missiles propulsés il pourrait toucher la fille et récupérer ainsi son million.

Willie alla au coffre de sa voiture et se mit à raccorder des fils et à mélanger des produits chimiques, fixant l'amorce dans le petit engin qu'il commençait à construire. Il sifflota un air qu'il avait entendu dans un film de Walt Disney, celui des sept nains.

Du coin de l'œil, il vit s'ouvrir la porte de la chambre du voleur qui inonda le parking d'une lumière blanchâtre. Il vit son voleur, ce type aux poignets très épais qui avait sauvé la rouquine, en sortir. Le type avait en plus le culot de venir vers lui.

Willie se redressa. Il avait bien dix centimètres de plus que le petit mec et devait faire au moins cinquante kilos de plus.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Willie sur un ton qui en général déclenchait chez les autres un relâchement involontaire des intestins ou de la vessie.

— Te casser, répondit gentiment Remo.

— Quoi ?

— Te casser en petits morceaux jusqu'à ce que tu m'implores de te tuer. Qu'est-ce que tu fais ?

Comme Willie n'avait aucune intention de laisser ce minable borné de petit merdeux s'en aller, il le lui expliqua :

— Je vais faire sauter la petite gonzesse, le Chinetoque et toi, dans les ordures de la semaine prochaine.

— Vraiment ? fit Remo sincèrement intéressé. Et comment vas-tu procéder ?

Willie lui expliqua alors ses difficultés dues aux matériaux de construction des motels en général, son idée d'un champ ouvert et comment il comptait créer un effet vibratoire pour tout libérer, suivi d'une triple explosion dans le but de récupérer les débris du motel dans le processus d'éclatement et d'enfouissement. Ainsi le motel participerait à sa propre désintégration.

— C'est très ingénieux, reconnut Remo. J'espère que vous avez sensibilisé le détonateur au moindre petit choc.

— C'est justement ça. Y en a pas. Aucun ne tiendrait le coup. Les explosions seront déclenchées par l'ébranlement des autres explosions,

un genre de réaction en chaîne.

— Pas mal du tout, reconnu Remo.

— Dommage, mais tu ne sentiras rien, sale voleur ! dit Willie, et il assomma (ou crut assommer) Remo sur le crâne, d'un coup de manchette de la main droite. Mais sa main lui sembla toute molle.

C'était comme si elle était en plomb fondu. Il se retrouva allongé sur l'asphalte du parking avec le tuyau d'échappement de la Continentale au-dessus du crâne.

Il sentait les vibrations des Poux d'Outre-Tombe contre sa poitrine, et des taches d'huile au sol lui emplissaient les narines. Ce qui lui sembla être du plomb brûlant lui coula dans le bras droit. La douleur le fit hurler, et il entendit le voleur lui dire que cela s'arrêterait s'il parlait. Willie fut d'accord.

— Avec qui travaillais-tu ?

— Personne.

Quelque chose sembla lui briser l'extrémité du coude en mille petits morceaux. Willie hurla de nouveau, quoique rien ne fût vraiment arrivé à son coude. Mais, bien manipulées, les terminaisons nerveuses ne font pas la différence entre des doigts habiles, des os fracturés ou du plomb fondu.

— Je le jure, personne !

— Et le jeune garçon blond ?

— On m'a seulement dit de me débarrasser de la rouquine.

— Il ne travaillait donc pas avec toi ?

— Non. Ça devait être un free-lance.

— Qui t'a donné le boulot ?

— Une voix par téléphone. Un numéro à Chicago. Ouille ! Arrêtez ça. Lâchez mon coude ! Je parle. Qu'est-ce que vous êtes ? Un fanatique de la torture ou quoi ? Je parle. Cette voix m'a dit d'aller à une boîte aux lettres.

— Est-ce tout ?

— Non. Il m'a indiqué où trouver Vickie Camer et assuré que le million de dollars c'était pas du cinéma.

— Et la boîte aux lettres ?

— C'était pour me prouver que c'était pas des bobards. J'ai trouvé cinquante mille dollars et un autre boulot dedans. Le type qui m'accompagnait, ils m'ont payé pour le liquider. Cinquante mille dollars. Arrêtez ! Mon coude !

Willie « la Bombe » Bombella sentit la douleur lui envahir l'épaule puis la poitrine. Pour faire cesser son supplice il expliqua à ce salopard comment déclencher une simple explosion avec ce qu'il avait dans son coffre et il le lui dit honnêtement car il était prêt à tout pour faire cesser la souffrance, même à mourir. Ce serait tellement mieux.

Il se sentit soulever et balancer dans le coffre, puis ce fut la nuit. Remo avait lancé la voiture qui rebondissait dans tous les sens. Les bombes dansaient autour de la tête du pauvre Willie, le cognant douloureusement. Il en avait une juste au bout du pied. Celle-là partirait avec une faible pression du pied, ce qui ferait sauter ce salopard de voleur, cet infâme tortionnaire.

Willie appliqua délicatement le bout de son orteil.

CHAPITRE VI

*Ceil dans le vague, nuage dans la bouche
On tourne, on plane, la route est longue,
Je m'éclate maintenant.*

Booum !

Les Poux d'Outre-Tombe règnent sur tout ! Quel spectacle ! D'abord la tour, puis cette explosion dingue un peu plus loin ! Les Poux règnent sur tout !...

Certaines explosions déchirent les corps en les écrasant contre la résistance de l'air, mais si le corps sait traverser cette résistance il se transforme en missile et n'est pas plus en danger d'être détruit qu'une balle (si, bien évidemment, il ne heurte rien).

Lorsque la voiture explosa, Remo fit bien attention de ne rien toucher. Il frôla un petit bois de bouleaux en gardant ses ongles de mains et de pieds rentrés comme un gouvernail, sachant que s'il heurtait quelque chose de pas plus large que sa paume de sa main, il serait éparpillé sur la nationale 8, comme du fromage râpé sur des nouilles. Il ne toucha rien et tout se passa bien.

Mais ce fut au cours de ce tourbillon incroyablement rapide que Remo saisit pendant quelques instants la signification des paroles « pétard de nuage dans la bouche ». Il l'oublia dès que le sang revint à son cerveau.

*

* *

Le lendemain matin deux messages tombèrent sur le bureau du docteur Smith. L'un venait de Remo l'avisant que Vickie Camer était étiquetée, en attente d'être livrée pour le débat du Sénat. L'autre provenait d'un clerc de Lucerne, en Suisse, qui augmentait ses revenus en lui envoyant des renseignements.

Le Suisse l'informait qu'un compte spécial d'un million de dollars venait d'être augmenté d'un demi-million. Que des appels téléphoniques du monde entier leur parvenaient au sujet de ce compte qui restait entouré d'un grand mystère. Mais sa propre analyse lui faisait croire que l'argent y était en dépôt pour quelqu'un pouvant accomplir une tâche tout à fait particulière. Il avait même surpris le dernier coup de fil en provenance d'Afrique, d'un certain Lars Nilsson.

Il espérait que l'information serait d'un intérêt quelconque.

Nilsson, Nilsson... Smith avait déjà entendu ce nom, mais où ? Il posa la question au gigantesque complexe d'ordinateurs de Folcroft où des milliers d'individus engouffraient des données sans arrêt, ne sachant pas vraiment dans quel but, mais dont un seul disposait d'un terminal de sortie dissimulé dans son bureau : le docteur Harold Smith.

Rien. L'ordinateur n'avait strictement rien sur un Nilsson quelconque. Smith restait persuadé de connaître ce nom. Il avait d'ailleurs deux prénoms associés à ce patronyme dans sa mémoire : Lars et Gunnar. Sans aucun doute ces deux noms tiraient une sonnette de danger dans sa mémoire. Mais pourquoi ? Pourquoi lui saurait-il cela, alors que l'ordinateur n'avait rien ?

Smith observa un ketch virer de bord sur le détroit du Long Island. Admirant ce vieux moyen de transport, il se rappela soudain où il avait entendu parler des Nilsson. Il appela immédiatement sa secrétaire sur l'interphone.

M^{lle} Stéphanie Hazlitt connaissait bien le docteur Smith et ses lubies. Pour elle, tous les scientifiques avaient leurs bizarreries et on ne pouvait guère s'attendre à autre chose dans un institut de recherches sociales. Mais là ! Vraiment c'était exagéré ! S'entendre dire de bon matin que le docteur Smith désire un exemplaire d'une revue d'aventures qui n'est plus sur le marché, mais dont une obscure librairie de Manhattan risque encore d'avoir quelques exemplaires dont il a besoin aujourd'hui, c'était un peu brutal. Il ajouta même que si elle craignait de ne pas pouvoir localiser la librairie par téléphone, elle n'avait qu'à demander à une des secrétaires de l'environnement urbain. Eh bien, franchement c'était trop ! Même venant du grand patron.

Lorsqu'elle réussit finalement à localiser par téléphone une boutique qui possédait l'exemplaire précis que recherchait le docteur Smith, ce dernier eut le culot de lui ordonner immédiatement de sauter dans un taxi.

— Pour New York City aller et retour ?

— Oui.

— Mais ça va coûter soixante, soixante-dix et même peut-être quatre-vingts dollars !

— Probablement, admit Smith.

Arrivée dans la librairie on lui demanda cent dollars pour un magazine qui se vendait à l'époque deux *cents*. Bien sûr, cela remontait à mille neuf cent trente-deux, et la vie avait augmenté

depuis... Mais cinq mille fois, c'était un peu beaucoup...

Le retour dans le taxi fut le couronnement de cette journée accablante. Totalement bloquée dans les embouteillages elle décida de se changer les idées en parcourant ce fameux magazine, cette véritable pièce de collection ! Elle lut ce qui coûtait à Folcroft deux cents dollars, sans compter son salaire d'une journée. C'était horrible, épouvantable, dégoûtant et terrifiant.

Le premier article ne parlait que de garrots, expliquant que les plus efficaces étaient ceux fabriqués à base de matériaux extensibles et que, contrairement à l'opinion la plus répandue, les plus experts en la matière n'étaient pas les Indiens Thuggees, mais les Roumains.

Il y avait ensuite un papier sur Houdini dénonçant ses tours comme n'étant pas vraiment des nouveautés, mais une adaptation des méthodes japonaises des Ninji, qui eux-mêmes avaient copié les plus étranges assassins de l'histoire ancienne, les Maîtres de Sinanju.

Elle ne voyait vraiment pas qui pouvait être intéressé par ça ? Elle s'attaqua ensuite à un reportage sur une famille suédoise qui, espérait-elle, serait plus intéressant. Mais il n'y avait rien sur le sexe ou la cuisine. On y parlait que du comte et du colonel Nilsson. Les histoires rapportées à leur sujet suffisaient à faire vomir. On disait d'eux que c'étaient les plus grands chasseurs d'hommes vivants. Leur famille remontait au quatorzième siècle, à l'époque où la Suède était une puissance militaire. Cette famille avait à plusieurs reprises collaboré des deux côtés au cours d'une guerre, vendant ses services à la puissance la plus offrante.

Ils avaient éliminé un prince polonais en remplaçant son matelas par un champ d'épées, et trouvaient tout à fait normal pour un bon prix de clarifier une succession au trône en éliminant la compétition.

Un duc de Bourgogne les avait engagés une fois pour tuer un nouveau-né qui risquait vingt ans plus tard de réclamer la Bourgogne. Mais le père de l'enfant les avait aussi embauchés pour augmenter les chances de son fils. L'enfant fut noyé dans son bain, et lorsque le duc apprit que sa tête à lui avait également été mise à prix, il tenta d'acheter la famille Nilsson. Le père de l'enfant était tellement enragé qu'il ne cessa de monter les enchères jusqu'à ce que le duc ne puisse plus suivre. Connaissant la cruauté des Nilsson le malheureux duc préféra se pendre.

Bien sûr, l'article précisait que tout cela se passait il y a très longtemps et que de nos jours, ni la Suède ni les Nilsson n'avaient d'ambitions guerrières. Ce qui d'ailleurs était tout à fait crédible rien qu'en regardant la jolie photo des deux jeunes frères Nilsson, cheveux blonds et shorts blancs qui souriaient du haut de leurs poneys. Lars

neuf ans, et Gunnar, quinze ans. Lars voulait être chanteur et Gunnar se lancer dans la recherche médicale.

La photo de ces deux chérubins étaient la seule belle chose dans tout le magazine.

— Voilà votre torchon ! fit M^{lle} Hazlitt en tendant au docteur Smith son magazine.

— Savez-vous, mademoiselle Hazlitt, que les ordinateurs sont d'étranges choses. On les accuse toujours de faire brûler le torchon entre, par exemple, les utilisateurs et les services officiels. Mais personne n'y met jamais le feu.

— Peut-être, mais ce magazine-là est un vrai torchon. Je vous le garantis.

— En effet, mademoiselle, vous avez tout à fait raison. Merci beaucoup.

CHAPITRE VII

Le buffle sauvage est un animal dangereux non pas parce qu'il est plus fort qu'un bouvillon, ni parce qu'il attaque sans y être acculé, mais parce qu'il aime tuer. Dans ce sens, il est comme les hommes.

Les marais africains imprégnaient ses vêtements, mais cela laissait Lars Nilsson indifférent. Ses deux porteurs installés en haut d'un arbre parmi les branches tenaient les deux seuls fusils emportés dans cette expédition, cela aussi lui était bien égal. Un début de goutte lui démangeait le pied gauche mais Lars Nilsson s'en moquait. Il venait de repérer son buffle paissant dans l'abondante flore africaine. Ses énormes épaules noires et ses cornes s'alliaient à un crâne épais, lui donnaient un physique qui était un vrai défi aux meilleures armes à feu, car le coup devait être parfait, ne serait-ce que pour blesser une telle créature.

Nilsson ramena la flèche contre sa joue. L'animal était à quarante mètres, le vent soufflant vers Lars, car s'il avait donné l'avantage de l'odorat à son gibier il serait déjà un homme mort.

Le buffle leva la tête, tendant l'oreille. Nilsson lâcha la flèche qui partit en sifflant et se planta dans le flanc de l'animal. Ce dernier émit un grognement de colère, mais semblait indemne.

Une simple piqûre. Le buffle beugla. À la stupeur des porteurs blottis dans l'arbre, l'homme blanc aux cheveux jaunes abaissa son arc et cria :

— Hé buffle ! Oh, oh, oh ! Je suis ici !

L'énorme masse noire trottina dans les marais, écrasant plantes et joncs, manifestant comme une joie arrogante. Puis les sabots s'enfoncèrent plus lourdement dans le sol, et le buffle chargea, faisant trembler l'arbre qui abritait les deux porteurs morts de peur. Les cornes s'abaissèrent, et sa tête pivota, mais Lars Nilsson, debout, riait, les mains sur les hanches. Il tourna la tête vers les deux porteurs et leur fit un signe. L'un des deux hommes ferma les yeux et hurla.

L'animal n'était plus qu'à quinze foulées lorsqu'une écume grise apparut au bord de ses babines. Il beugla quand ses pattes avant se raidirent. Son corps continua d'avancer. Puis les pattes arrière s'élevèrent en l'air, et la bête s'effondra dans le marais. Elle ne bougea plus.

Lars Nilsson s'approcha du buffle mourant, lui prit la tête entre les

maines et, tout en lui caressant son cou puissant, l'embrassa.

— Superbe ! Tu es un superbe animal ! Je me retrouve en toi... sauf que moi je sais qu'il ne faut pas charger lorsqu'on vient d'être blessé par une flèche empoisonnée. Je suis désolé de ne jamais avoir eu l'occasion de t'apprendre cela. Bonne nuit, bel animal, jusqu'à ce que nous nous rencontrions tous dans les feux du renouveau.

Lars Nilsson frappa dans ses mains appelant ses porteurs. Mais ils ne voulurent pas descendre de leur arbre. Ne savait-il donc pas, ce Blanc, que le buffle sauvage pouvait se redresser dans ses derniers soubresauts de vie et les tuer tous ?

Nilsson recommença, mais ils refusèrent toujours de descendre. Il s'avança alors vers l'arbre, tendit son arc et visa un bout de pagne déjà mouillé par la peur.

— Savez-vous que je peux faire mouche sur une cible aussi petite qu'une couille ? dit-il, et les porteurs, serrant fort leurs armes, descendirent rapidement.

Nilsson donna son arc au premier à toucher terre, et lui prit son fusil.

— Allons au village où il y a un problème de panthère.

Le village était à une journée de marche. Sous la chaleur torride de l'été il était réduit à une collection de petites huttes dans un bol de poussière. Ils avaient trop d'eau lorsqu'ils n'en avaient pas besoin et pas assez quand elle était indispensable. Seules les contrées civilisées transformaient leur environnement pour répondre aux besoins de l'homme. Lars trouvait drôle que certains voyageurs viennent dans de pareils endroits à la recherche de sagesse. Ici la sagesse se limitait à supporter les conséquences de ses propres paresse, ignorance et superstition.

Lars Nilsson accueillit cérémonieusement le chef de village.

— Et comment va votre frère bien-aimé, mon ami ? lui demanda ce dernier qui lui arrivait à la poitrine.

— Comme d'habitude, répondit Nilsson d'un ton maussade, puis il ajouta : Il fait ses bonnes œuvres.

— C'est un homme très généreux. Un homme béni.

— Où est la panthère ?

— Ça, nous ne le savons pas. Mais elle est géante parmi ses semblables. Aussi grosse qu'un tigre. Où elle est, nous ne le savons point. Elle a dévoré une chèvre au nord du village, et s'est attaquée à un homme au sud. On a retrouvé ses empreintes à l'ouest, mais c'est à l'est qu'elle a tué une jeune femme et qu'on l'a revue à plusieurs

reprises.

— Je vois, fit Nilsson. Vous ne sauriez pas où et quand on l'a vue je présume ?

Il restait là, debout les bras croisés dans ce petit village poussiéreux pendant que des hommes et des femmes essayaient de se souvenir en bavardant de quel jour la panthère avait fait quoi et où.

Nilsson savait qu'il n'obtiendrait aucune réponse logique. En ce qui le concernait, la seule créature digne du moindre intérêt dans cette vallée était la panthère elle-même. Mais Gunnar l'avait envoyé ici, et c'était lui le chef de famille, même s'il n'en avait pas le comportement. Et Lars respectait les traditions. Sans compter qu'avec ce coup de téléphone en Suisse, il avait une chance de convaincre Gunnar qu'il était un Nilsson. Un héritier de ces Vikings qui prenaient les Irlandais comme esclaves et pillaient ces idiots d'Anglo-Saxons à volonté.

Lars avait cinquante ans, n'en paraissait que trente, et se sentait aussi vigoureux qu'un garçon de vingt. Il écoutait, plein de dédain, le petit homme noir, dissimulant ses vrais sentiments, de crainte que ne vienne aux oreilles de Gunnar qu'il avait insulté un de ses précieux petits singes.

— Merci beaucoup, dit Lars qui n'avait reçu que très peu d'informations utiles. Vous m'avez été d'une grande aide.

Le chef du village lui offrit des rabatteurs, mais Lars refusa, car il voulait véritablement chasser ce léopard⁽⁷⁾ ; or, la présence de rabatteurs transformait ces fiers animaux en gros chats effrayés, et il en avait marre de tuer des chats effrayés. Il voulait cette panthère en vrai chasseur. Sans compter que ses porteurs risquaient de raconter l'épisode du buffle à Gunnar ce qui serait une source d'ennuis. Il devait s'assurer de leur silence. Il ne voulait pas de témoins gênants.

Il repartit donc pour une nouvelle chasse. Il commença par contourner le village, agrandissant le cercle à chaque tour, cherchant, comme le lui avait appris sa famille, non pas en examinant une brindille ou une branche ici et là, mais en englobant toute la vallée, repérant les bons points d'eau, les endroits surélevés où un léopard pouvait espérer trouver une bonne proie. Il remarqua que ses porteurs étaient plutôt nerveux et les fit donc marcher devant lui. Il arriva au village où la jeune femme avait été tuée. Son mari pleura en racontant comment il était parti à sa recherche et où il avait trouvé ses restes.

— Il y a combien de temps ? demanda Lars.

Mais le pauvre homme ne savait plus. Il renifla et gémit que, depuis, le soleil s'était retiré de sa vie.

— C'est dommage, compatit Lars qui luttait contre l'envie de vomir

que lui causait cette pathétique créature.

Le second jour, Lars trouva des empreintes fraîches. Ses imbéciles de porteurs suggérèrent que c'était un bon endroit pour attendre le retour de la panthère.

— Bande d'idiots, c'est là où elle vient de passer et non où elle va ! remarqua Lars.

— Mais les panthères retournent souvent sur leurs pas, répliqua un des porteurs.

— Elle ne reviendra pas ici. Moi je sais où elle va. Nous commençons à l'énerver, et je sais ce qu'elle va faire. Dans trois minutes nous trouverons une trace encore plus fraîche.

Ils reprirent la marche et, pratiquement trois minutes plus tard, un porteur stupéfait cria, désignant une empreinte tellement récente que l'eau filtrait encore dans le dessin de la patte.

Les porteurs refusèrent d'avancer plus loin.

— Vous souhaitez donc rester ici ? leur demanda Lars.

Tous deux approuvèrent de la tête.

— Dans ce cas, je continuerai seul.

Mais ils le suivirent comme il l'avait prévu, et étaient eux-mêmes suivis (ce que Lars savait également à cause de cette espèce de silence presque total qui régnait derrière eux). Lorsqu'arrive le prédateur, les oiseaux chantent différemment et les animaux au sol disparaissent.

— Voulez-vous grimper dans un arbre maintenant ? demanda Nilsson.

Les porteurs se bousculèrent et se ruèrent sur un arbre sans se donner le temps de répondre. Lars leur suggéra de lui remettre les fusils et les longs couteaux de brousse pour être plus libres de leurs mouvements et pouvoir grimper plus rapidement.

Le premier s'agrippa au tronc et se mit à monter quelques mètres, suivi de près par le second. Nilsson agrippa un des fusils par le canon et, le faisant tourner comme une hache, expédia un coup dans le genou du premier. Puis rapidement et adroitement, il attrapa le second alors que le premier tombait, hurlant de douleur. Vlan ! Nilsson venait de frapper un autre genou, un autre homme.

Le premier essaya de s'éloigner en rampant, mais le Suédois lui fractura le poignet gauche. Le second, face contre terre, était incapable de bouger et haletait. D'un coup de pied sauvage, Lars lui démolit l'épaule droite.

Évidemment, si les hommes étaient retrouvés, on remarquerait tout

de suite les traces de coups, mais Lars Nilsson savait qu'il avait une complice. L'homme au poignet cassé pleura, implorant le Suédois de mettre fin à ses jours.

— Pas question, répliqua Nilsson. La vie de deux petits singes puants ne m'intéresse pas.

Sur ce, il alluma une cigarette, une marque locale dégageant une forte odeur, et s'enfonça dans la jungle sur à peu près une trentaine de mètres.

La panthère émit son feulement caractéristique suivi de grognements, et Lars entendit à nouveau les porteurs hurler, l'implorant de les achever.

Il avait dit qu'il ne les tuerait pas et n'avait aucune intention de revenir sur sa parole. Il entendit encore les cris de terreur et des grognements puis ce ne fut que le bruit de broyage d'os. Il se demanda au passage comment il se faisait que les os de poulet soient dangereux pour les chats domestiques alors que ceux des humains ne l'étaient pas pour les gros chats. Lars Nilsson termina sa cigarette. Il ne tenait pas à déranger la panthère avant qu'elle ait terminé son repas. Ce ne serait pas correct. Il vérifia à nouveau son fusil, retirant silencieusement le cran de sûreté. Une beauté gainée de cuivre occupait le chargeur.

Silencieusement, pas à pas, il retourna vers l'arbre. Avec un rugissement soudain, la bouche encore dégoulinante de sang, la panthère s'élança dans un bond vers l'homme. Dans le quart de seconde avant qu'il tire, Nilsson s'émerveilla devant la taille et la puissance de l'animal. C'était sans aucun doute la plus grosse panthère qu'il ait jamais vue. Puis, boum ! La beauté gainée de cuivre traversa le palais du léopard pour aller se loger dans son cerveau. Son corps emporté par l'élan bouscula Lars qui trébucha dans des racines enchevêtrées mais réussit à parer l'attaque des griffes avec la crosse de sa carabine.

Il était très décontracté, ce qui était bien le seul moyen de se sortir vivant de ce genre de situation. Il se dégagea de dessous l'animal dont l'haleine sentait l'égout. Il ressentit une douleur mordante à l'épaule. Ça alors ! Le bougre avait réussi à le blesser, à le marquer. Ses doigts vérifièrent la blessure. Pas très grave et ça fera plus sérieux pour Gunnar, surtout étant donné la mort des porteurs.

Au bas de l'arbre, Lars vérifia les restes des deux hommes. Parfait. Aucune trace de coups ne pouvait subsister après un tel déchiquetage. La bête avait eu très faim. C'était une bonne chose, car parfois les panthères refusent d'attaquer, contrairement au superbe buffle.

Lorsque Lars Nilsson arriva à l'hôpital, dans ce que les cartes

signalaient comme étant une ville, l'histoire de la chasse à la panthère l'y avait déjà précédé. Il confirma que les choses s'étaient passées exactement comme il l'avait déjà raconté au village, et comme les villageois qui avaient découvert les restes l'imaginaient.

Ces derniers l'avisèrent qu'ils lui expédieraient la peau de la panthère et deux porcs en remerciement. Mais la générosité de Lars Nilsson était telle qu'il fit don de la peau aux veuves de ses porteurs.

— Elles n'auront qu'à la vendre ! clama-t-il. Je ne peux que regretter de ne pas avoir ramené leurs maris.

Il garda les cochons, car il aimait le porc frais.

Le docteur Gunnar Nilsson s'occupait d'un enfant qui souffrait de colique, tout en faisant la morale à sa mère, lorsque Lars pénétra dans son cabinet. Gunnar n'avait que deux centimètres de plus que son frère et cinq ans de plus, mais il en paraissait soixante-dix. Des rides profondes sillonnaient son visage fin et bronzé. Ses yeux d'un bleu pâle triste reflétaient ces années de désarroi au cours desquelles il n'avait pu qu'avouer sa faiblesse à ceux qui venaient chercher un secours auprès de lui.

Son hôpital ne l'était que de nom. Il n'avait ni salle d'opérations, ni antibiotiques qui étaient réservés aux riches et aux grandes villes. Gunnar Nilsson ne pouvait dispenser que des avis et quelques vieux remèdes locaux qui, c'est bien le propre du mythe, avaient plus d'efficacité sur l'esprit que sur le système circulatoire.

— Je suis occupé. Reviens dans quelques instants, s'il te plaît, dit Gunnar.

— Je suis blessé, répondit Lars. Même si je suis ton frère il n'en reste pas moins que je suis blessé.

— Oh pardonne-moi. Je vais regarder ça tout de suite.

Gunnar demanda à la femme et à son enfant de sortir quelques instants. Il ne voulait pas les offenser, mais il avait là un homme blessé.

Le docteur Nilsson cautérisa la blessure car il n'avait pas d'antiseptique suffisamment puissant à l'hôpital pour la nettoyer à fond. Il se servit d'une lame de couteau qu'il brûla préalablement sur les flammes d'un petit feu. Lars ne broncha pas mais lorsqu'il fut certain que l'odeur de sa chair brûlée pénétrait bien les narines de son frère il dit :

— Je comprends maintenant combien il doit t'être difficile de savoir qu'avec des médicaments efficaces tu pourrais guérir les gens au lieu de les regarder mourir.

— Ce que nous faisons ici est mieux que rien.

— Il me semble injuste d'offrir moins que ce qu'on pourrait. Je trouve inadmissible que par manque d'argent certaines personnes soient condamnées à mourir.

— Qu'est-ce qui suscite en toi cette soudaine vague de charité ? demanda Gunnar, enveloppant d'une main experte l'épaule de son frère d'un maigre bandage de tissu rugueux qui laisserait respirer la plaie tout en empêchant la saleté d'y pénétrer.

— Peut-être n'est-ce pas de la charité mais tout simplement de l'orgueil. Je sais de quoi tu es capable et de voir un Nilsson échouer jour après jour par manque d'argent m'offense.

— Si tu veux suggérer que nous retournions aux occupations traditionnelles de la famille, trouve autre chose. Il y a vingt-cinq ans que nous avons définitivement tiré un trait sur le passé. Comment va ta blessure ? Souffres-tu ?

— Elle va aussi bien que ce que peut faire une médecine du seizième siècle.

— Je suis étonné que la panthère t'ait approché d'aussi près, tu n'as jamais eu de problème auparavant.

— Je vieillis.

— Tu ne devrais pas avoir de difficultés de ce genre avant les soixante-dix ans, vu ce que tu sais et ce que je t'ai enseigné.

— Tu as vu la blessure. Tu vois toutes les plaies, les infections, les tumeurs, les jambes cassées et toutes ces choses que tu ne peux soigner car il te manque tout. Je me demande quel genre d'installation te donnerait un million de dollars. Quel genre de vrai hôpital cela te permettrait de construire ?

Combien d'indigènes pourrais-tu former avec cet argent,

— Oh, avec tout cet argent on pourrait en sauver des vies. Je pourrais transformer un million de dollars en cent millions de guérisons.

Le docteur Nilsson remit sa lame dans les flammes pour la nettoyer car dans les conditions actuelles le feu restait le meilleur antiseptique disponible.

— Combien de vies pourrais-tu sauver avec cela, mon frère ?

Le docteur Gunnar Nilsson réfléchit un instant puis secoua la tête.

— Je ne veux même pas y songer, cela me rend trop triste.

— Cent ? Mille ?

— Des milliers. Des dizaines de milliers, répliqua Gunnar. Car l'argent pourrait servir à élaborer un système qui se perpétuerait.

— Je me demande si la vie d'une seule personne vaut celles de milliers d'indigènes.

— Bien sûr que non.

— Même celle d'une Blanche ?

— Tu sais très bien ce que je pense de ce genre de critère. Depuis trop longtemps la couleur de peau d'un individu a déterminé son espérance de vie.

— Mais si elle est riche et blanche ?

— Raison de plus.

Lars se leva et essaya de tirer sur son muscle cautérisé. La plaie puisait comme si elle avait son propre battement de cœur.

— Il existe une riche femme blanche aux États-Unis dont la vie pourrait t'offrir les moyens d'aider ce pays. Mais puisque nous ne sommes plus dans la profession, je ne dois même pas y songer. Pourtant nous sommes les derniers Nilsson, il y a longtemps que tu t'es assuré de cela.

— Que veux-tu dire ? demanda Gunnar.

— Le million de dollars existe, mon frère. Je ne l'ai pas inventé pour te faire rêver, je te proposais un plan d'action.

— Nous ne nous servons plus du savoir familial.

— Évidemment, fit Lars en souriant. Je suis d'accord avec toi. Et franchement je dois te confesser que pour moi une vie blanche riche vaut bien plus que tous les indigènes puants de cette jungle pourrie.

— À quoi joues-tu ?

— Je te laisse, mon cher frère, regarder mourir tes malades pour qu'une riche Américaine blanche puisse vivre. De toute façon, cela ne lui évitera pas la mort, car elle ne tardera pas à être tuée. Mais surtout savoure tes idées tout en enterrant tes petits amis noirs.

— Fous-moi le camp ! siffla Gunnar. Sors d'ici !

Mais Lars ne quitta que le cabinet. Il patienta dans la salle d'attente en compagnie d'une femme dont les gencives violettes trahissaient soit une forte consommation de bétel ou une infection. Lars ne savait pas voir la différence et, d'ailleurs, cela lui était complètement égal.

Deux minutes plus tard Gunnar sortait de son cabinet.

— Je suis là, lança Lars en riant, et ils quittèrent l'hôpital pour une très longue promenade.

Lars était-il sûr de l'argent ?

Oui. Il en avait entendu parler il y a quatre jours lorsqu'il était en haut de la rivière. Il avait vérifié lui-même en appelant de chez l'officier britannique auprès des quelques contacts qu'il avait gardés sur le continent. Il avait finalement discuté avec l'homme chargé de transférer l'argent. L'offre d'un million et demi de dollars était ferme. L'homme avait entendu parler de la famille Nilsson et serait ravi de les voir s'intéresser à l'affaire.

— Mais quand je suis revenu tu n'as même pas voulu me parler et tu m'as immédiatement expédié sur les traces de cette panthère.

— Je crains, mon frère, que tu aimes tuer pour tuer.

— Moi ?

— Oui, toi. De qui crois-tu donc qu'il s'agit ? Pourquoi as-tu pris ton arc et tes flèches, pour chasser la panthère ?

— Moi, j'ai fait ça ?

— Tu le sais très bien. Chasses-tu encore le buffle, cet animal que les villageois apprivoisent pour leur survie ?

— Le buffle aime tuer, mon frère.

— Surtout quand c'est toi qui le chasses. Je vais te dire ce que je crains. Je crains que l'argent soit pour bien peu dans cette affaire, qu'au fond tu veuilles tuer pour le plaisir.

— Tu n'as qu'à téléphoner toi-même.

— Je devrais t'apprendre certaines techniques et j'ai peur que tu t'en serves à mauvais escient par la suite.

— Tu m'as enseigné à chasser la panthère. En ai-je abusé ?

Le docteur Gunnar Nilsson s'arrêta près d'un large trou boueux sur la piste principale qui menait au village. Un jeune garçon, les jambes déformées par un manque de vitamines, sautillait comme il pouvait le long du chemin.

— Et pourquoi, mon frère, craindrais-tu de me transmettre un savoir qui est mien de droit ? Tu sais qu'il mourra avec moi. Je ne pourrais le transmettre à un fils. Et même si je devais abuser de tes révélations et reprendre la profession familiale, combien d'êtres pourrais-je blesser en comparaison de ceux que la pauvreté et l'ignorance qui règnent ici abattent chaque jour ?

Douze heures plus tard Lars Nilsson remontait le fleuve. Il décrocha le téléphone de l'agent de liaison britannique et avisa le Suisse qu'il pouvait déposer l'argent sur un ancien compte de la famille Nilsson dont il venait d'apprendre l'existence au cours d'un après-midi

d'intenses discussions avec son frère. Il informa le banquier qu'il n'y avait aucun doute sur sa réussite, qu'il devait par conséquent bien vouloir faire en sorte que les autres intéressés ne se mettent pas en travers de son chemin. Les amateurs ne faisant que compliquer les choses.

CHAPITRE VIII

Lorsqu'on lui demanda pourquoi il y avait eu onze morts et vingt-quatre blessés graves à la North Adams Expérience, le shérif du comté expliqua que c'était le résultat d'une étroite collaboration entre les divers départements de police.

— Heureusement que ce n'était pas les Beatles, dit-il, appelant à la rescousse toute sa connaissance de la musique contemporaine. Avec eux on aurait vraiment eu des difficultés quoique j'aie de bonnes raisons d'espérer que dans ce cas-là aussi, nous aurions fait du bon boulot.

Pour l'imprésario du groupe L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe la situation n'était pas aussi claire. Il se trouvait confronté à un choix : devait-il annoncer que les Poux regrettaient ce qui s'était passé ou devait-il au contraire essayer d'en tirer un maximum de publicité ?

Les journaux décidèrent à sa place. Des éditoriaux foisonnèrent dans toute la presse, attaquant « la nature violente de l'acid-rock ». Des journalistes comparaient les victimes de concerts pops à celles des guerres, et un reporter d'une chaîne nationale de télévision demanda l'organisation d'un colloque, à heure de grande écoute sur le sujet : « l'Amérique a-t-elle besoin de cette abomination ? »

Les résultats de ces divers éditoriaux ne se firent pas attendre. Le Shea Stadium de New York non seulement afficha complet pour le prochain concert des Poux d'Outre-Tombe, mais l'album du North Adams Expérience, sur lequel on pouvait entendre le bruit des bombes, se vendit à sept cent quatre-vingt mille exemplaires dans les quatre jours qui suivirent le concert, et cela sans compter les éditions pirates éditées au Mexique, Canada, et à Bayonne dans le New Jersey.

Ce qui étonna le plus Remo, ce fut la rapidité avec laquelle les disques furent mis en vente. Lorsque Vickie Camer insista pour en avoir un, il lui demanda pourquoi. Étant donné qu'elle avait eu la chance d'assister personnellement à une grande partie du spectacle.

— Pour le revivre !

— Alors que vous avez failli ne pas vivre pour l'entendre la première fois ?

— T'es flic ou quoi ?

— Non.

— Alors pourquoi tu me colles tout le temps ?

— Parce que je veux vous voir vivante.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous aime, Vickie, répliqua Remo en la fixant de tout son pouvoir d'homme équilibré et qu'il avait toujours trouvé très efficace sur les femmes.

— D'accord. Viens, on baise, répondit Vickie.

Son tee-shirt, déjà par-dessus sa tête, vola à travers la chambre du motel alors que son blue-jean défait s'enroulait autour de ses chevilles. Elle avait de jeunes seins hauts et fermes avec de parfaits mamelons symétriques couleur de rubis, des gambettes fermes et lisses avec juste une touche de douceur autour des hanches.

Elle sauta en arrière sur le lit et leva ses jambes en l'air, écartées dans un superbe V. Ses cheveux roux flamboyants s'éparpillèrent sur l'oreiller. Le *Waldorf Astoria* de New York n'avait probablement jamais connu un strip-tease aussi rapide dans toute son histoire galante, pensa Remo.

— Qu'est-ce que t'attends ?

— Ne jouez pas les mijaurées, fit Remo, ajoutant : je veux dire que vous faites la difficile.

— Allez, viens tout de suite. Je suis prête.

Remo s'approcha du lit se demandant s'il serait capable, même avec tous ses talents, de retirer son pantalon, sa chemise et ses tennis aussi rapidement que la jeune fille. Il s'assit à ses côtés et lui posa gentiment une main sur l'épaule. Il voulait lui parler. La vie n'était pas aussi simple que ça. Il devait lui faire comprendre que Chiun n'était pas le gentil gourou qu'elle croyait, que par conséquent on ne dérangeait pas le Maître de Sinanju durant ses feuilletons télévisés et que jamais, au grand jamais, on ne touchait à ses affaires ou essayait d'en emporter un petit quelque chose en souvenir. Remo lui serra affectueusement l'épaule.

— Le flirt, ça suffit ! Passons aux choses sérieuses.

— Vickie, je veux vous parler, dit Remo, et sa main se déplaça vers un sein.

— Quand tu seras prêt, préviens-moi, répliqua Vickie en se levant du lit. En attendant je vais sauter le Maître. J'ai suffisamment attendu.

— Non, pas maintenant ! Il regarde ses feuilletons. Personne ne doit déranger Chiun dans ces moments-là.

— Dorénavant ça va changer.

— Non, affirme Remo, buté.

Il la saisit au passage par un poignet, la renversa sur le lit et, de ses doigts experts, l'amena progressivement à un bien-être sublime tout en essayant de ne pas s'endormir lui-même.

— Ooooooh ! Houaou ! Qu'est-ce que c'est ? grogna Vickie.

— Le plaisir, fit Remo, en réprimant un bâillement.

— Ça n'a jamais été comme ça avec personne. Où as-tu appris ça ? Quel coup ! C'est toi le plus fort ! T'es super, quelle expérience !

Elle secoua la tête de droite à gauche, des larmes de bonheur lui coulaient sur les joues.

— Super ! Super ! Quel pied !

Remo la fit jouir encore deux fois jusqu'à ce qu'éreintée, elle reste allongée, inerte, les bras en croix, les yeux à moitié fermés, un petit sourire stupide sur les lèvres. Ça devrait suffire pour l'après-midi, se dit Remo, se demandant ce qu'elle aurait fait s'il lui avait vraiment fait l'amour.

Par on ne sait quelle sottise, certaines personnes ont tendance à croire que sous l'emprise de la drogue ils feront mieux l'amour. Ils sont comme les ivrognes qui se prennent pour d'excellents conducteurs et finissent contre un arbre. L'amour, Remo le savait, est réservé aux calmes, attentionnés, et aux compétents. Même si cela en retirait toute la rigolade.

Plus que sept jours avant qu'elle ne présente son témoignage, songea-t-il, refermant la porte derrière lui pour aller déambuler dans l'hôtel et vérifier que personne ne s'apprêtait à tuer sa protégée.

Pendant ce temps, Vickie, elle, pensait que si ce borné réussissait aussi bien, le vieux devait être génial. Aucun doute là-dessus. Elle n'avait pas entièrement tort. Et, contre l'avis du borné aux cheveux courts qui savait baiser comme personne, elle ouvrit la porte communiquant avec la chambre voisine et où celui qui était *quelqu'un* regardait la télévision. Elle entendit un des personnages craindre que M^{me} Cabot ne découvrit que sa fille était désespérément dépendante du LSD, ce qui était vraiment bête, parce que, comme le savait bien Vickie, il n'y a pas d'accoutumance au LSD. D'ailleurs, qu'avait la télévision à offrir en comparaison à un jeune corps ? Elle s'installa donc, les jambes bien écartées, entre le *quelqu'un* et le poste.

Et ce fut ainsi qu'en ce jour, alors que le Maître de Sinanju savourait son unique plaisir, son maigre répit du dur labeur de ce monde, qu'il goûtait cet art élégant qui émergeait de l'informe chaos de la civilisation américaine, qu'une apparition surgit devant lui.

Pendant que M^{me} Cabot se laissait aller à sa gracieuse peine, expression du véritable chagrin maternel, une jeune fille déshabillée s'exhibait devant le Maître de Sinanju, comme si son vagin représentait un incomparable spectacle. Chiun se débarrassa de ce qui obstruait ses images. Remo entendit un bruit sourd du bout du couloir. Il se précipita dans la chambre de Chiun et trouva Vickie recroquevillée dans un coin, ses fesses roses pointées vers le plafond, sa tête blottie contre sa poitrine, ses seins appuyés contre ses joues.

— Vous l'avez tuée ! hurla Remo. Vous l'avez tuée ! Nous étions censés la garder en vie, et vous l'avez tuée !

Il contourna rapidement Chiun, faisant bien attention de ne pas passer entre le Maître et l'écran de télévision, et s'accroupit pour « écouter » du bout des doigts les battements du cœur de Vickie. Rien. Elle était morte ou en état de choc. Il l'allongea sur le dos et lui massa la poitrine comme le lui avait appris le Maître, tout en créant de ses ongles un rapide mouvement circulatoire dans les cheveux. Le cœur repartit au bout d'un moment, et Remo s'arrêta peu à peu laissant le muscle continuer seul son activité. Il parcourut des mains le corps de la jeune fille à la recherche de quelque chose de cassé, telle une côte qui risquait d'avoir perforé un autre organe vital. Chiun lui avait souvent répété qu'une côte était comme une épée près du cœur, du foie ou de la rate d'un adversaire. De ce côté-là tout allait bien. Ses doigts parcoururent ensuite l'estomac et le dos à la manière de Sinanju. Il ne maîtrisait pas encore à fond la science des pieds où, d'après Chiun, se trouvaient toutes les terminaisons nerveuses et où, par simple manipulation des doigts de pieds, on pouvait même savoir si la vue d'un individu était défaillante. Tout ce que Remo retira de son exploration de ceux de Vickie fut la conclusion qu'elle ne les avait pas lavés.

— Super, vieux ! grogna Vickie.

Remo lui appliqua une main sur la bouche pour éviter qu'elle ne couvre de sa voix les dialogues de « Lorsque tournent les planètes ».

C'est ainsi, une fois que le Maître de Sinanju eut déplacé ce qui l'empêchait de savourer sa modeste joie, que son élève gâcha la beauté par des petites remarques futiles à propos d'incidents qui auraient pu ou n'auraient pas pu se produire. Mais le Maître de Sinanju supporta calmement ce nouvel assaut contre son ravissement, car, malgré ses multiples tentatives, son élève n'avait jamais réussi à saisir la seule beauté fleurissant sur sa culture grossière. Il n'y avait donc aucune raison qu'il en ait une subite révélation. Chiun souffrit, imperturbable, qu'on l'assaille de bruit derrière son dos.

Il endura même l'interruption de la fille qui dit :

— Super, vieux !

Il accepta, car son cœur était suffisamment doux et humble pour se résigner à presque tout.

Lorsque ses drames artistiques de la journée prirent fin, il subit les récriminations pénibles de son élève ingrat, lui reprochant sa résolution à savourer sans interruption son art bien-aimé.

— Vous auriez pu m'appeler. Je me serais occupé d'elle. Vous avez failli faire ce que nous essayons justement d'éviter. Vous en rendez-vous compte ?

Chiun ne répondit pas, car comment communiquer avec les insensibles ? Il laissa son élève donner libre cours à sa bêtise, car le cœur doux et aimant du Maître de Sinanju pouvait supporter tous les outrages. Telle était la pureté de son esprit.

— Dieu merci elle n'a rien de cassé, mais je ne comprends vraiment pas comment ! Elle a heurté le mur avec une telle violence !

— Pourquoi pas ? Elle s'était immiscée comme... comme un... comme un Blanc.

Et Chiun refusa de discuter davantage, car il y a certaines choses que l'on pardonne à son élève, mais d'autres, par contre, sont inexcusables, par exemple : l'incompétence. Et là-dessus le Maître s'exprima de la manière suivante :

— Si la charge que tu devais protéger n'était pas avec toi, alors pourquoi être en colère contre moi ? Ce n'est pas contre moi que déferle ta fureur, mais contre toi-même, car si tu accomplissais correctement tes devoirs, elle n'aurait jamais dû être ici.

— J'étais en train de clarifier les abords comme vous me l'aviez appris, petit père. Je créais la sécurité en allant vers l'extérieur au lieu de rester à l'intérieur.

— Tu n'as rien éclairci, si tu l'as laissée seule pour découvrir en revenant des ennuis ! Où est-elle maintenant ?

— Comme elle pouvait à nouveau marcher, je l'ai mise dans une autre chambre pour qu'elle ne risque pas de vous déranger une seconde fois.

— Tu n'es donc pas avec elle ?

— Évidemment pas !

— Dans ce cas, tu es de toute évidence un insensé. Cette enfant a de bonnes qualités que je n'avais pas encore vues chez les Américains. Elle comprend le respect dû à un Maître de Sinanju. Mais tu aurais dû lui apprendre ce qu'il faut savoir des trésors américains télévisés.

— J'ai une révélation à vous faire, petit père : elle ne connaît pas plus Sinanju que les assassins d'Arabie, et elle se moquerait de vous si vous tentiez de lui parler des feuilletons télévisés.

— Ces assassins-là n'étaient pas d'une grande qualité. Pourquoi dois-tu comparer la Maison de Sinanju avec des hommes qui fumaient leur courage ? Et en rire ? Pourquoi quiconque rirait-il du Maître de Sinanju ?

— Vous n'avez rien compris au mouvement de contre-culture dans ce pays.

— Comment peut-il y avoir un « contre quelque chose » qui n'existe pas ? Ceci est parfaitement énigmatique. Mais ce qui est clair comme de l'eau de roche, c'est ton incompetence. Je t'ai déjà dit ce que tu dois faire, mais tu t'y refuses. Tu préfères discuter et faillir plutôt que d'écouter et réussir. C'est le cas de beaucoup d'individus, mais cela n'a jamais été celui d'un élève de la Maison de Sinanju.

Avec un vague « oui, petit père » à peine audible, Remo passa dans la chambre voisine pour constater que Vickie Camer avait disparu. Il vérifia rapidement la salle de bains et le couloir, se précipita vers les escaliers, écouta, descendit dans l'entrée, mais il n'y trouva pas Vickie Camer. Juste un vague incident à la réception où un Suédois très bronzé, comme s'il vivait au soleil depuis au moins trente ans, discutait avec le réceptionniste, et trois Noirs coiffés de calottes.

— Mon nom est Nilsson, et j'ai une réservation pour aujourd'hui, j'en suis absolument certain. Vous devez l'avoir : Lars Nilsson.

CHAPITRE IX

Par conviction profonde Abdul Hareem Barenga, alias Tyrone Jackson, ne donna pas de pourboire au garçon d'étage, ce laquais de l'impérialisme. Sans compter qu'une autre raison renforçait sa prise de position : les types de la réception avaient exigé le règlement de la chambre à l'avance, ce qui avait épongé le peu d'argent apporté de St Louis.

— On n'a plus d'oseille ? interrogea Philander Jones, faisant le tour du mobilier de la chambre du *Waldorf Astoria* qu'il estimait pouvoir facilement recaser pour au moins mille trois cents dollars s'il arrivait à tout passer au nez et à la barbe du portier.

— On est raides, confirma Barenga. Va falloir capitaliser sur la révolution.

— On aurait dû attendre les allocations chômage avant de se lancer dans la révolution. Ça nous aurait fait deux cents dollars.

— La révolution n'a pas besoin d'allocations chômage. Elle a besoin de capitalisation, et c'est ce qu'on fait.

— Deux cents dollars c'est toujours deux cents dollars.

— Tu penses comme un pauvre nègre et à ce train-là tu seras toujours un pauvre nègre. On t'aurait écouté, on faisait le boulot pour sept, peut-être huit cents dollars. Pense : capitaliser et tu sauras ce que trafique le boss. Faut penser comme les patrons blancs pour les battre.

Philander Jones dut reconnaître que Barenga avait à nouveau raison. Quand ce Rital mafioso avait été enterré dans un cercueil fermé et que du fric était sorti de la gerbe, Sweet Harold leur avait parlé du blé qu'ils pouvaient ramasser sur un contrat ouvert. Barenga avait joué cool. Il était allé tout droit à l'entrepôt du Rital blanc, s'était assis dans le bureau comme s'il était chez lui et avait discuté ferme avec le mec.

— J'ai pas besoin qu'un mec blanc la ramène pour me dire comment je dois faire un boulot ! avait gueulé Barenga, assis les pieds sur le bureau du Rital, et le Rital, il avait dit que dalle.

— Vous devriez voir sa photo d'abord pour être sûr de ne pas vous tromper, avait-il suggéré par la suite.

— Hé, le Blanc, faut pas croire que je suis là pour ta jolie gueule, ni parce que t'es une pâle copie en viande morte de l'homme original. Je

suis là pour le capital, Max. Mon armée a besoin de capital. Tu veux traiter une affaire tu traites le capital.

— À combien le capital ? demanda le vice-président de Scatucci Trucking.

— Vingt mille, des gros.

— Ce qui fait deux mille exact ?

— T'as les oreilles pleines de merde, connard ! J'ai dit des gros. Vingt mille dollars.

— Ça fait beaucoup, fit le vice-président. T'es un sacré négociateur. Je te propose quatre cents maintenant et le reste une fois le boulot terminé.

— Hé, le Blanc, t'as pas l'air de savoir à qui t'as à faire. Je suis pas un pauvre nègre qu'on entube. File-moi une des bonnes bouteilles de scotch que tu gardes pour les affaires et n'y mets pas les lèvres.

Barenga et Philander terminèrent la bouteille de Johnny Walker Black Label dans l'entrepôt, puis se rendirent au Hilo où ils burent plusieurs whiskies au soda, au cola, à l'eau plate, mais toujours du meilleur, Black Label, Chivas Regal, Cutty Sark. Le Chivas sec c'était le meilleur. Le lendemain matin les quatre cents dollars s'étaient volatilisés et lorsqu'ils retournèrent à l'entrepôt pour en redemander, le Blanc n'était pas là mais Sweet Harold s'approcha d'eux dans sa tire, une Eldorado blanche.

Il leur dit qu'ils avaient intérêt à se magner le train et à être à New York cet après-midi sinon ça chierait. Il leur montra un portrait de la chatte blanche aux cheveux roux, leur précisant que la cible c'était elle et qu'ils feraient mieux de réussir leur coup sinon, lui, Sweet Harold se chargerait d'eux une bonne fois pour toutes.

— On a flambé le capital, essaya d'expliquer Barenga. Un bon casse, ça coûte du fric.

— Tu l'as bu au Hilo, ton pèze, répliqua Sweet Harold.

— On y a qu'un peu goûté, répliqua Barenga.

— Tu payais des tournées à tout le monde et le reste tu l'as refilé à deux poules. T'aurais pas dû faire ça, Tyrone. C'est un excellent moyen de se faire descendre ! Tu m'entends, sale nègre !

— On peut pas aller à New York sans oseille, Max !

— T'as esquiné ma réputation. Moi, j'avais dit au patron que t'étais quelqu'un de bien et voilà que tu vas te soûler avec ton avance comme un sale nègre des champs ! C'est pas bien Tyrone, c'est pas bien.

— Non, c'est pas bien.

— N'est-ce pas, Philander, que c'est pas bien ?

— Non, c'est pas bien, approuva Philander.

— Piggy, qu'est-ce que t'en penses, toi ?

— C'est pas bien, répondit Piggy.

— Heureusement pour vous que les deux poules étaient à moi. Vous avez un sacrée veine, parce que je vais vous prêter un peu de fric et trois tickets pour New York. J'ai appris que votre nana elle crèche au *Waldorf Astoria*. Si vous n'y êtes pas enregistrés à l'heure du dîner je viens pour vous faire la peau. C'est compris, Tyrone ?

— Pigé, Max.

— Dans ce cas, il te reste plus qu'à lâcher ton Armée noire de Libération.

— Cette chatte blanche est déjà de la viande morte, mon frère, répondit Barenga. Tu nous conduis à l'aéroport ?

— Que je te vois poser ton cul sur un de mes beaux sièges en cuir et je te scalpe.

Il fut décidé que Barenga irait chez sa sœur pour enfiler une tenue convenable pour New York et qu'après la Révolution ils n'essayeraient même pas de changer Sweet Harold en un homme meilleur. Ils le foutraient en l'air avec les autres Blancs.

La sœur de Barenga les reçut avec un regard soupçonneux.

— Y circule des drôles de choses sur vous trois, fit-elle. Vous ramassez un contrat que personne d'autre veut toucher ?

Barenga répliqua à sa sœur que l'Armée noire pour la Libération de l'Afrique indépendante ne divulguait pas sa stratégie.

— Y a personne qui en veut, de ce contrat ! hurla sa sœur. Tu crois, connard, que, si c'était un bon truc, Sweet Harold se le garderait pas pour lui ? Tu crois que les Ritals refilerait à Sweet Harold une affaire s'ils croyaient pouvoir la régler eux-mêmes ? Ils te donneront des clopinettes et garderont le gros de l'oseille pour eux ! Tout le monde le sait, sauf toi, Tyrone. Sweet Harold, il touche cinq mille dollars juste pour t'avoir présenté et un quart d'un million de dollars si tu réussis ton coup. Et toi qu'est-ce que t'auras ? Tout le monde se fout de votre gueule à tous les trois.

Abdul Hareem Barenga envoya sa sœur valdinguer contre la porte.

Dans l'avion il expliqua à Philander et à Piggy que rien de ce qu'avait dit sa sœur n'était vrai. C'était tout simplement la trouille de la femme noire qui voit l'homme noir assumer son rôle de roi qui

l'avait fait dérailler. Il l'avait frappée pour lui rappeler sa place.

— T'as raison. Elle sait plus ce qu'elle dit, approuva Piggy.

Quant à Philander, il était d'accord car, Barenga, il lui avait sacrément bien causé au Rital blanc du dépôt. Ils en rigolèrent tous et décidèrent qu'après la Révolution ils laisseraient vivre quelques Blancs, comme l'hôtesse de l'air au joli cul.

Lorsqu'ils arrivèrent au *Waldorf Astoria*, un mec étranger aux cheveux jaune clair essaya de leur passer devant le nez.

— Savez même pas faire la queue, l'animal !

Eh bien, Barenga remit vachement bien à sa place tout le sacré hôtel. Et on l'avait servi le premier pendant que le Blanc étranger attendait son tour en souriant.

— Voici les nouveaux quartiers d'action de l'Armée noire de Libération, annonça Barenga dès qu'ils eurent refermé la porte de leur chambre. Va falloir mettre notre tactique et stratégie au point.

— En tant que maréchal, dit Philander, je suggère de faire bouffer les troupes.

— Le général approuve, fit Piggy.

— Et le commandant en chef suprême se plie à la volonté de ses troupes, dit Abdul Hareem Barenga.

Il appela alors le restaurant et commanda trois steaks et trois bouteilles de Chivas Regal, à monter dans la chambre.

Voulait-il du cœur de filet ? Non il voulait des steaks bien gros, des vrais et dans de la bonne viande. Il ne tenait pas à nourrir son armée de cartilages.

Peu après avoir raccroché on frappa à la porte.

— Quand l'homme blanc voit l'Armée noire, il se magne drôlement, remarqua Philander.

Barenga ricana, et Peggy ouvrit la porte. L'étranger blanc aux cheveux jaune clair se tenait, souriant, dans l'encadrement. Il était en chaussons, vêtu d'une veste d'intérieur violette et d'un pantalon gris clair.

— J'espère que je ne vous dérange pas, fit-il de sa drôle de voix.

— J'en ai rien à branler de ce que t'espères ! Fous-nous la paix ! répliqua Barenga.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation avec le clerc de la réception.

— Dans ce cas, t'as qu'à te les couper, si tu peux pas te les boucher,

tes oreilles ! répliqua Barenga.

Piggy et Philander éclatèrent de rire.

— Lorsque vous avez demandé dans quelle chambre se trouvait Vickie Camer j'ai trouvé ça un peu gros. D'ailleurs, il me paraît incroyable que quelqu'un soit suffisamment stupide pour demander publiquement où joindre sa victime. Incroyablement stupide.

— Hé, le Blanc, tu veux te faire descendre ? menaça Barenga.

— Je ne sais pas si votre petit cerveau de singe peut comprendre, mais lorsque vous clamez publiquement que vous êtes en chasse, c'est vous qui devenez le gibier.

— T'as fini ? Non mais ! T'as fini ? Tire-toi !

Lars Nilsson soupira. Il vérifia le couloir sur sa gauche, puis sur sa droite, et certain que personne ne le verrait, il sortit un petit automatique de la poche de sa veste d'intérieur, et plaça une balle à bout cuivré, calibre 25, juste entre les deux yeux d'un Noir dont le surnom (ce qui l'intéressait nullement), était Piggy. Le coup fit un petit bruit à peine audible, comme celui d'une assiette se cassant sur un canapé. La tête de Piggy partit en arrière et Piggy tomba.

Nilsson pénétra alors dans la chambre et referma la porte d'un coup de pied.

— Mettez-le sous le lit ! ordonna-t-il.

Philander et Barenga n'arrivaient pas à réaliser ce qui venait de se passer. Ils fixaient stupidement Piggy qui donnait l'impression de dormir par terre avec une petite fontaine de sang au-dessus de son nez.

— Faites-le rouler sous le lit ! répéta Nilsson.

Barenga et Philander comprirent enfin. Ils firent rouler Piggy sous le lit en évitant de se regarder.

— Il y a une tache de sang, là, fit Nilsson indiquant l'endroit de la tête. Nettoyez-la.

Philander se redressa pour aller chercher une serviette, mais Nilsson fit signe au commandant en chef suprême de l'Armée noire pour la Libération de l'Afrique indépendante de s'en occuper.

— Non. Toi. Quel est ton nom ?

— Abdul Hareem Barenga.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom ?

— Afro arabe, expliqua Barenga.

— Ce n'est ni africain ni arabe. Va mettre de l'eau sur une

serviette.

Lorsque Barenga eut terminé de frotter la tache de sang laissée par Piggy, Nilsson reprit :

— Voilà ce que vous allez faire. Pendant que j'attendais dans le couloir je vous ai entendu commander de la nourriture. Lorsque le garçon viendra tu lui donneras un bon pourboire, un billet de dix dollars, puis tout en tenant un billet de cent à la main, tu lui diras que tu cherches une jeune fille blanche. Tu ne dis pas son nom, Vickie Camer, mais tu la décris, cheveux roux, taches de son, et tu lui racontes qu'elle te plaît et que c'est à cause d'elle que t'es venu à New York. Tu ne laisses pas le garçon entrer dans la chambre, mais toi... quel est ton nom ?

— Philander.

— Toi, Philander, tu prends le plateau et tiens la porte. Tu prends le plateau dans la main gauche et tiens la porte de la main droite. Tu laisseras le garçon entrer un petit peu mais pas au-delà du battant. Moi je serai derrière avec ce petit joujou qui est largement suffisant pour vous deux et le garçon, si cela est nécessaire. M'avez-vous bien compris ?

— Et si le garçon, il sait pas où elle est ?

— Les garçons, cuisiniers, livreurs, valets, jardiniers, femmes de chambre, portiers, savent ces choses-là. Ils sont traditionnellement la faille dans les fortifications des châteaux. On le sait depuis longtemps dans ma famille. Je vois que vous ne me suivez pas. Eh bien, il y a très longtemps les gens se défendaient en habitant dans des maisons de pierre qui étaient des forteresses. Un fort étant un endroit conçu pour être sûr contre les attaques.

— Comme les banques ou ces nouveaux magasins de spiritueux ? fit Philander.

— C'est ça, fit Nilsson. Et nous avons découvert, il y a longtemps, que les serviteurs étaient une brèche dans le mur, signifiant une ouverture. Comme si quelqu'un laissait la porte du magasin de spiritueux ouverte la nuit.

— T'as compris, bébé, fit Barenga. Ça c'est de la stratégie, comme le grand noir Hannibal.

— Le quoi Hannibal ?

— Hannibal le Noir. C'était un Africain. Le plus grand général de tous les temps.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi je me donne la peine, soupira Nilsson. Mais nous avons, semble-t-il, un peu de temps devant nous.

D'accord, Hannibal était un grand général, mais pas le plus grand puisqu'il a perdu contre Scipion l'Africain.

— Un autre Africain, constata Barenga souriant.

— Non. Il a eu le surnom d'Africanus après avoir battu Hannibal à la bataille de Zama en Afrique du Nord. Scipion était romain.

— Ce sont les Ritals qui l'ont eu ? demanda Barenga stupéfait.

— Oui, en quelque sorte.

— Ils ont eu le noir Hannibal ?

— Il n'était pas noir, dit Nilsson. Il était Carthaginois. Ce qui est maintenant en Afrique du Nord, la Tunisie. Mais les Carthaginois étaient des Phéniciens. Ils venaient de Phénicie... ce qui est de nos jours, le Liban. Il était donc blanc. Sémite.

— Alors les Sémites sont pas noirs ?

— Non, ils ne l'ont jamais été, et ne le sont toujours pas, sauf ceux qui sont issus de mariages mixtes.

— Mais Hannibal, il était noir, très noir. Je l'ai vu à la télé. Dans la publicité pour Afro-Sheen, produit pour cheveux. Hannibal était même coiffé à l'Afro. Y a pas un Blanc qui a des cheveux crépus.

— C'est pas parce que c'est la télévision que c'est vrai.

— Je l'ai vu, je l'ai vu de mes propres yeux. Il avait un casque doré avec des plumes et des cheveux crépus.

— J'abandonne, fit Nilsson. Avez-vous de l'argent pour le garçon ?

— Je donne pas de pourboire à... – Barenga vit le méchant petit canon se lever sur lui. – J'ai pas de fric, rectifia-t-il immédiatement.

De sa main gauche, Nilsson, fouilla sa poche de veste, sans pour autant relâcher son attention. Il envoya quelques billets américains tout neufs sur le lit.

— Souviens-toi. Dix dollars de pourboire et tu le gardes juste de l'autre côté du battant. Une rousse avec taches de son te plaît, tu lui montres les cent dollars, et enlève-moi cette calotte ridicule. Personne ne va croire que t'es prêt à foutre cent dollars par la fenêtre pour trouver une bonne femme, avec ce truc grotesque sur la tête.

— Ce sont mes couleurs Afro, fit Barenga.

— Barre ça, j'te dis !

Trois coups frappés à la porte les interrompirent.

— C'est le garçon du restaurant, annonça une voix.

La calotte disparut sur le lit, derrière Barenga.

— Entrez, fit ce dernier souriant nerveusement au petit automatique.

Philander ouvrit la porte de la main droite et de la gauche tira dans la chambre une table roulante en acier, à deux étages, recouverte de nappes blanches. Barenga s'avança.

Le garçon était un petit homme tout rond et tout mou, avec un visage rose de chérubin. Il opta pour le libéralisme et l'égalité raciale dès l'instant où il vit le billet de dix dollars dans la main de Barenga. En l'empochant il dit :

— Merci, Monsieur.

Alors que trois minutes plus tôt il avait crié à son supérieur qu'il allait probablement leur balancer la bouffe en pleine gueule, à ces sales nègres.

Barenga poussa la table roulante dans la chambre, derrière lui, tout en restant dans l'encadrement de la porte. Avant que le garçon n'eût le temps de se retourner pour s'en aller, il lui fit voir le billet de cent dollars dans sa main droite, l'agitant doucement comme s'il excitait un chat domestique avec un vieux chausson.

Le garçon vit le billet et s'arrêta net. Il distingua clairement les impressions de couleur vert pâle et vert foncé sur le fond crème du papier. Puis, il y avait aussi les deux zéros dans le coin du billet... Il décida que le libéralisme était, tout bien réfléchi, une position trop molle pour le dernier tiers du vingtième siècle. Il deviendrait dorénavant un défenseur farouche du pouvoir radical.

— Oui, Monsieur ? fit-il ses yeux bleus embués rencontrant ceux de Barenga. Y aurait-il autre chose pour votre service ? ajouta-t-il, regardant le billet dans la main de Barenga.

Barenga, lui, se demandait comment lui et Philander pourraient faire pour se garder les cent dollars. Ce serait un bon départ pour le capital révolutionnaire. Mais il comprit au mouvement du bras de Nilsson derrière la porte que la révolution devait encore attendre.

— Ouais, vieux, dit Barenga. Vous connaissez les gusses dans cet hôtel ?

— Oui, Monsieur, je crois bien.

— Eh bien, je cherche quelque chose en particulier. Une petite rouquine pleine de taches de son.

— Une fille, Monsieur ? s'assura le garçon tout en se disant que vraiment le dégoût et la répulsion qui le submergeaient, juste parce qu'un homme noir s'enquêrait d'une femme blanche, n'étaient pas les émotions dignes d'un radical.

— Dis donc, mon salaud ! s'écria Barenga. J'ai une gueule de pédé ?

Il agita le billet de cent dollars sous le nez du garçon.

— Il y a une jeune femme répondant à votre description, Monsieur.

— Ouais ?

Le garçon ne dit plus rien, alors Barenga reprit :

— Où crèche-t-elle ?

Le garçon regarda le billet de cent dollars à nouveau et sans le quitter des yeux dit :

— La suite 1821. Au dix-huitième étage. Elle est accompagnée d'un vieux monsieur oriental et d'un jeune homme.

— Un Jaunet ?

— Un Jaunet ? interrogea le garçon.

— Ouais, un Chinetoque, un Jap ?

— Non, Monsieur, un Américain.

Barenga avait de la suite dans les idées. Cent dollars c'était trop payé pour de tels renseignements merdiques. Il froissa le billet dans sa main et l'enfonça dans la poche de son dashiki.

— Merci, vieux, fit-il en reculant rapidement et il claqua la porte sur le garçon éberlué.

Puis, se tournant vers Nilsson avec un sourire béat :

— Je m'en suis bien sorti, hein ?

— Très bien jusqu'à ce que t'aies volé les cent dollars du garçon, répondit Lars.

Dans le couloir, le garçon en fixant la porte arrivait aux mêmes conclusions.

Cent dollars, c'était une sacrée somme. Avec ça il pouvait acheter cinquante draps, probablement assez de bois pour fabriquer dix croix à brûler{8} ou alors trois kilomètres de corde bien solide spécial-lynchage.

Barenga recula, inquiet, regardant Lars s'avancer dans la chambre.

— Rends-moi les cent dollars, ordonna Nilsson le revolver pointé sur Barenga, le trou sombre du canon semblant le fixer plein d'une haine noire.

Au même moment la porte s'ouvrit à toute volée derrière eux sur le garçon qui hurla :

— Écoutez, espèce de salopard, vous me devez...

L'envolée du battant frappa Lars Nilsson au milieu du dos et le projeta en avant vers le lit sur lequel Philander était assis. Ayant retrouvé son équilibre, il pivota vers le garçon qui s'était arrêté net, médusé, la bouche ouverte, dans l'encadrement de la porte. Lars appuya sur la détente de son petit calibre 25 et un trou apparut dans la gorge de l'intrus semblable à une fleur rouge s'ouvrant aux rayons du soleil. Les yeux du garçon s'agrandirent. Sa bouche articula quelques paroles inaudibles, puis il s'effondra sur la moquette. Nilsson réagit très vite, claquant la porte.

— Mettez-le sous le lit, grogna-t-il.

Barenga s'empara du bonhomme grassouillet.

— Philander, donne un coup de main, dit-il d'une petite voix.

Philander sauta du lit et saisit les pieds du cadavre.

— Max, t'avais pas besoin de faire ça, se plaignit Philander à Lars Nilsson.

— Ferme-la ! répliqua Nilsson. Il faut se dépêcher. L'absence du garçon va se remarquer très vite. Enlevez-lui sa veste avant de le glisser sous le lit.

Barenga commença à en défaire les boutons.

— Tu portes un pantalon sous ce chiffon ridicule dans lequel tu te balades ?

Barenga lui fit non de la tête.

— Ôte-lui aussi son pantalon, alors.

Barenga et Philander déshabillèrent le garçon et finalement Barenga se redressa avec le pantalon et la veste sur le bras. Philander fit rouler le cadavre sous le lit et arrangea le couvre-lit.

— Qui de vous deux veut jouer au larbin ? demanda Nilsson.

Barenga regarda Philander. Philander regarda Barenga. Ni l'un ni l'autre ne bronchèrent. Se déguiser en garçon était aussi désagréable que de faire des claquettes sur une peau de pastèque.

— L'un de vous deux doit véhiculer cette table pleine de nourriture à la chambre 1821. Alors, qui ?

Barenga et Philander s'observèrent en silence.

Pendant qu'il regardait Philander, Barenga entendit un clic métallique qui le gela sur place, suivi du sifflement d'une balle, puis un jet de sang apparut sur la tempe gauche de Philander avant qu'il ne s'effondre au sol.

— Je crois qu'il était trop stupide pour faire un larbin crédible, expliqua Nilsson lorsque Barenga se tourna vers lui. Maintenant enfile l'uniforme et vite. On n'a pas tellement de temps.

Barenga décida qu'il ne prendrait pas une seconde de plus que ce qui lui était absolument nécessaire, prouvant ainsi à Nilsson sa loyauté inconditionnelle. En vingt-deux secondes il avait ôté son dashiki et enfilé l'uniforme. Nilsson, lui, finissait de faire rouler Philander sous le lit et se retourna pour inspecter Barenga.

— Il me semble que la plupart des larbins portent des chemises, dit-il. J'en n'ai jamais vu un portant sa veste blanche à même la peau.

— J'ai pas de chemise, fit Barenga, mais si vous voulez je vais en trouver une.

Nilsson secoua la tête.

— Ça fait rien. La vue de la veste devrait suffire. Allons-y.

Ils empruntèrent un monte-charge vide jusqu'au dix-huitième étage. Une fois arrivé, Nilsson sortit le premier, inspecta les environs puis fit signe à Barenga de le suivre.

Barenga avançait doucement sur l'épais tapis du couloir poussant sa table roulante à une distance respectueuse de Lars Nilsson. C'était un type froid, ce mec blondasse. Barenga allait le surveiller. Il se comportait pas bien, trop nerveux sur la détente, avec le même drôle de regard que ces volontaires sociaux qui veulent toujours tout faire et tout arranger parce qu'ils ont tout cet amour dans leur cœur. Ils sont tellement sûrs d'eux, Max, ils se disent aussi dévoués que les prêtres, et puis si un jour tu leur demandes un peu de fric avec un couteau, ils réalisent soudain qu'ils ne sont peut-être pas aussi dévoués qu'ils le croyaient. Du moins les plus futés le comprennent, les plus cons, qui sont aussi les plus nombreux, n'apprennent jamais rien. Mais ce mec-là, devant moi, il est plutôt marrant parce qu'il sait plein de trucs, mais il a quand même ce drôle de regard.

Barenga laissa la table et s'avança vers Nilsson qui l'avait appelé de la main.

— Maintenant tu vas frapper à la porte et quand on te répondra, tu diras « restaurant ». Quand la porte s'ouvre je m'occupe de tout. Tu as compris ?

Barenga fit oui de la tête.

CHAPITRE X

À quelques mètres d'eux, un autre homme hochait également la tête. Séparé de Nilsson et Barenga par le mur de la suite, Chiun appuyait sur un bouton, éteignant sa télévision après son dernier feuilletton de l'après-midi. Il s'installa confortablement en position du lotus et laissa ses yeux se fermer.

Remo, il le savait, était parti à la recherche de la souillon importune. Il la retrouverait certainement. Qu'elle puisse disparaître serait vraiment trop demander, et trop simple, or, la vie américaine n'est jamais simple.

C'est vraiment un pays étrange, médita Chiun. Il avait travaillé pour trop d'empereurs pour croire en la supériorité de la masse. Mais dans ce pays bizarre, la masse avait raison. Tout le monde pourrait vivre heureux si seulement les gens voulaient bien respecter le droit à la paix de chacun. Tout ce que la masse américaine exigeait, c'était qu'on la laisse tranquille. Mais c'est bien la seule chose qu'elle n'obtenait jamais, réfléchit Chiun. On les abrutissait de problèmes sociaux, il s'ensuivait des troubles et tensions inévitables.

Comme tout était bien différent dans le petit village de Sinanju dont Chiun était originaire, mais qu'il n'avait pas revu depuis de bien nombreuses années. Bien sûr, c'est un village pauvre, d'après les critères américains, mais combien riche par d'autres aspects ! Chacun y coule sa propre vie sans essayer de vivre celle des autres. Les pauvres, les faibles et les vieux sont pris en charge sans besoin de programmes sociaux, de promesses politiques, et de longs discours. Tout simplement grâce aux gains du Maître.

Depuis plus de mille ans, le village louait à autrui les services de son Maître et, depuis quelque temps, le Maître c'était Chiun. Assis, les yeux fermés, son esprit au bord du sommeil, il songea que sa vie avait été juste, belle, riche et honnête. Le Maître de Sinanju avait toujours mené à bien ses missions, et les empereurs qu'il avait servis l'avaient toujours payé. Son empereur actuel s'appelait Harold K. Smith. Il était à la tête de CURE et employait aussi Remo. Le docteur Smith était également un bon payeur.

Pourquoi l'Amérique ne pouvait-elle résoudre ses difficultés de la même manière efficace dont elle résolvait ses besoins d'assassins ? Mais cela serait trop simple, et la simplicité n'était pas le style de l'homme blanc. Ce n'était pas vraiment de leur faute, ils étaient tout

simplement nés défectueux.

Chiun entendit qu'on frappait, mais décida de ne pas répondre. Si c'était Remo, il entrerait tout seul. Si c'était quelqu'un d'autre, il venait à la recherche soit de Remo, soit de la fille, or comme ni l'un ni l'autre n'étaient là il n'y avait pas besoin d'ouvrir pour l'expliquer. Une porte fermée et qui le reste fait très bien passer le message.

Tap tap tap. Le bruit se fit plus insistant. Chiun ne l'ignora que davantage.

— C'est le service du restaurant, brailla une voix dans le couloir.

Tap tap tap.

Si l'individu persistait suffisamment longtemps, il se fatiguerait tellement que, pour se soutenir, il mangerait la nourriture qu'il apportait. Ce serait là une punition suffisante, estima Chiun qui déjà sommeillait.

Dans le couloir, Lars Nilsson saisit la poignée de la porte et tourna. Le battant s'ouvrit sans bruit.

— Il n'y a personne, fit-il. Fais entrer la table, nous attendrons ici.

— Pourquoi faire entrer la table ?

— Parce que cela nous fournit une raison d'être à l'intérieur. Amène la table.

Chiun avait entendu la porte s'ouvrir, puis les voix. Alors que Nilsson et Barenga pénétraient dans l'appartement, il se leva pour leur faire face.

Nilsson ne vit que la fin du lever fluide de Chiun et la façon dont il se tourna vers eux. Quelque chose qu'il reconnut dans ce mouvement lui fit rapprocher sa veste où il dissimulait l'automatique.

— Vieillard, grogna Barenga, pourquoi tu réponds pas quand on frappe ?

— Silence ! ordonna Nilsson à Barenga ; puis s'adressant à Chiun il ajouta : Où est-elle ?

— Elle est partie, répondit Chiun. Peut-être bien pour se faire engager dans un cirque ?

Il croisa ses mains devant son kimono vert clair. Nilsson suivit des yeux les mains de Chiun qui bougeaient lentement sans agressivité apparente.

— Vérifie les chambres, ordonna-t-il à Barenga. Regarde sous les lits.

Barenga se dirigea vers la première chambre alors que Nilsson

reportait ses yeux sur Chiun.

— Évidemment nous nous connaissons, reprit Nilsson.

Chiun approuva d'un signe de tête.

— J'ai entendu parler de vous, répondit-il. Je ne crois pas que vous me connaissiez.

— Mais nous sommes bien du même commerce ?

— Profession, rectifia Chiun. Je ne suis pas un marchand de soupe.

— D'accord, profession, accepta Nilsson avec un petit sourire. Etes-vous également ici pour tuer la fille ?

— Je suis ici pour la sauver.

— Dommage, reconnut Nilsson. Vous perdez.

— Il y a un temps pour chaque chose, dit Chiun.

Barenga ressortit de la chambre.

— Rien là-dedans, annonça-t-il se dirigeant vers une autre.

— Il est bon pour vous d'avoir une aide efficace et intelligente, reconnut Chiun. Une jeune maison comme la vôtre a besoin d'assistance.

— Une jeune maison ? reprit Nilsson. La famille Nilsson a plus de six cents ans.

— Comme avait celle de Charlemagne et autres mauvais.

— Et qui êtes-vous pour le prendre de si haut ?

— Il est vraiment très dommage que vous soyez de toute évidence le plus jeune de votre famille. Vos aînés n'auraient pas eu à demander l'identité du Maître de Sinanju.

— Sinanju ? Vous ?

Chiun le lui confirma d'un hochement de tête, et Nilsson éclata de rire.

— Je ne comprends vraiment pas votre arrogance après ce que ma famille a fait à votre maison à Islamabad.

— Oui, vous êtes bien le plus jeune, constata à nouveau Chiun. Car vous n'avez appris aucune leçon de l'Histoire.

— J'en connais suffisamment pour savoir que l'armée que nous soutenions a battu celle que vous défendiez, répliqua Nilsson. Et vous le savez très bien.

— Les Maîtres de Sinanju ne sont pas des fantassins, dit Chiun. Nous n'étions pas là pour remporter une guerre. Dites-moi plutôt ce

qu'il advint du prétendant que vous aviez instauré sur le trône ?

— Assassiné, répondit lentement Nilsson.

— Et son successeur ?

— Egalement.

— Vos cours d'histoire vous ont-ils appris qui prit alors la succession ?

Nilsson marqua une petite pause.

— L'homme que nous avions déposé.

— C'est tout à fait exact. Et vous persistez à dire que la Maison de Sinanju fut battue ?

Chiun, sur ce, laissa fuser un rire perçant et nasillard.

— Nous devrions toujours perdre de la sorte. Notre mission était de protéger l'empereur et de le maintenir sur le trône. Un an plus tard, quand nous repartîmes, il était toujours vivant et son trône stable, ses deux ennemis ayant connu une fin soudaine.

Chiun éleva légèrement les bras de côté comme s'il administrait une bénédiction.

— La fierté est une bonne chose pour une maison, mais dangereuse pour ses membres pris isolément. Ils arrêtent alors de penser et ne vivent que d'orgueil, et celui qui vit d'orgueil ne vit guère longtemps. Comme vous l'apprendrez.

Nilsson sourit. Sa main droite tenant le revolver automatique se détacha lentement de la poche de son veston.

Barenga à ce moment revint dans la pièce.

— Y a personne nulle part.

— Parfait, fit Nilsson, ses yeux ne quittant plus Chiun. Assieds-toi et tais-toi. Dites-moi, vieillard, comment m'avez-vous reconnu ?

— La Maison de Sinanju n'oublie jamais ceux qu'elle a combattus. Chaque Maître, à son tour, apprend les mouvements et les caractéristiques des anciens ennemis, telle votre famille par exemple. Or il en est avec vous comme il était avec vos ancêtres. Avant de bouger vous clignez des yeux fort. Avant de mettre votre main dans votre poche vous vous raclez la gorge.

— Pourquoi apprendre cela ? À quoi cela peut-il bien servir ? demanda Lars Nilsson.

Il pointait maintenant son revolver sur la poitrine de Chiun séparé de lui par deux mètres cinquante de salon moqueté.

— Vous connaissez la réponse. Pourquoi poser la question ?

— D'accord, c'est pour apprendre les faiblesses de vos adversaires. Mais alors pourquoi prévenir l'ennemi ?

Barenga assis par terre, s'était adossé à un mur et suivait la conversation, sa tête allant de l'un à l'autre comme s'il regardait un match de tennis.

— En informer l'ennemi a pour but de le détruire. C'est le cas pour vous. Même maintenant, vous vous souciez de savoir si vous pourrez appuyer sur la détente sans ciller. Ce doute vous détruira.

— Vous êtes bien sûr de vous, vieillard, fit Nilsson, un léger sourire flottant sur ses lèvres. N'est-ce pas là justement le genre d'orgueil qui, vous le disiez, peut détruire un homme ?

Chiun se redressa de toute sa taille. Il avait encore une tête de moins que Nilsson.

— Pour n'importe qui peut-être bien, dit-il. Mais je suis le Maître de Sinanju et non un membre de la famille Nilsson.

Son mépris cinglant, toucha et fit mouche, déclenchant une véritable fureur chez Lars Nilsson.

— C'est ton talon d'Achille, vieillard, lança-t-il.

Son doigt se referma sur la détente, il essaya de se concentrer sur Chiun qui demeurerait immobile au milieu de la pièce. Mais ses yeux, qu'allaient-ils faire, ses yeux ? Nilsson sentit le premier harcèlement du doute dans son esprit.

Il essaya de le rejeter mais n'y réussit point. Il appuya donc sur la détente et constata en le faisant qu'il avait cillé. Ses deux yeux s'étaient refermés entièrement, une malédiction ancestrale héritée au travers des âges. Il n'eut pas besoin de vérifier pour savoir que sa balle était perdue. Il l'entendit s'enfoncer dans le mur. Il n'avait pas besoin qu'on lui dise qu'il n'aurait pas une seconde chance de tirer. Soudain il ressentit une horrible douleur à l'estomac, et son corps se déséquilibra. Tout ça à cause d'un cillement. Si seulement il pouvait avertir Gunnar. Avant de mourir Lars Nilsson haleta :

— Vous avez de la chance, vieillard. Mais quelqu'un d'autre viendra. Quelqu'un de plus fort que moi.

— Je saurais l'accueillir avec gentillesse et respect, répondit Chiun.

Ce furent là les dernières paroles qu'entendit à tout jamais Lars Nilsson. Ce furent aussi les dernières paroles que Abdul Hareem Barenga voulait entendre.

— Allez, mes pieds, remuez-vous ! hurla-t-il et, gémissant comme une flûte à minuit, il se précipita vers la porte qu'il ouvrit violemment, courant comme un diable dans le couloir.

Remo se faisait du souci, il n'avait pas retrouvé la moindre trace de Vickie Camer. Personne ne l'avait vue. Chiun et lui avaient bien raté leur coup. De plus, elle était tellement dans les vaps quand il l'avait quittée, que Remo pensait qu'elle n'avait vraiment rien pu lui dire qui pourrait le mettre sur une piste.

Perdre la fille le rendait furieux, mais n'avoir aucune idée de l'endroit où la chercher le rendait malade.

Tout cela, en principe, n'avait rien à voir avec Abdul Hareem Barenga. Ce fut simplement pas de chance pour Barenga de se trouver sur le chemin de Remo.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au dix-huitième étage, Remo en sortit et fut bousculé par le chef suprême Barenga qui se rua dans la cabine comme s'il menait son Armée noire pour la Libération de l'Afrique indépendante vers des bonus de l'allocation chômage.

— Du calme, fit Remo. Pourquoi cette hâte ?

— Pousse-toi, le Blanc, cria Barenga qui avait trompé son attente de l'ascenseur en enfonçant ses ongles dans le tissu qui recouvrait les murs du couloir. Faut que je me tire !

Il essaya de pousser Remo, qui, maintenant carrément agacé, saisit une des portes de l'ascenseur d'une main et refusa de bouger. Barenga poussa, mais il aurait tout aussi bien pu s'acharner contre l'Empire State Building.

— Qu'est-ce qui se passe ? insista Remo.

— Allez, mec, tire-toi ! Y a un vieux Jaune fou-dingo, qui va nous faire la peau. Faut faire gaffe. Je vais chercher un flic.

— Pourquoi ? demanda Remo soudain attentif, se demandant si par hasard les feuilletons télévisés de Chiun s'étaient prolongés plus longtemps que d'habitude.

— Vient de tuer un mec. Ouah ! Il a sauté à travers la pièce. Bougé son pied, et le type il est cuit. Comme ça. Ouaah ! Ça fait trop de mecs qui se font descendre aujourd'hui. Je vais appeler un flic.

Ses yeux tournaient effarés dans tous les sens, et Remo comprit que Barenga ne se contenterait pas d'un seul policier. Il ameuterait des centaines de flics, le bureau du shérif, le procureur général, le FBI et la CIA. Et même s'ils venaient tous en tenue de combat avec des gilets pare-balles pour le protéger, Barenga serait toujours en pleine panique. Remo n'avait vraiment pas besoin d'autres complications

pour aujourd'hui. Or rien ne résout les difficultés plus rapidement que la mort.

— C'est ça, fit Remo, faites-le. Allez chercher un agent. Dites-lui que Remo vous envoie.

Sur ce, il sortit dans le couloir, pivota rapidement, et au moment où Barenga, s'étant rué dans l'ascenseur, appuyait sur une touche, il lui enfonça un index droit dans la clavicule. Barenga n'eut pas le temps de s'écrouler que Remo, fredonnant allègrement, s'occupait du panneau de commandes de la cabine. Il trouva les câbles électriques qu'il sectionna, détruisit les fils avec ses doigts pour que rien ne contrecarre plus la loi de la pesanteur. Il en ressortit, et passant ses bras dans l'ouverture des portes, il joignit deux fils ensemble puis sauta en arrière. L'ascenseur se débloqua et tomba dans le vide avec un sifflement mourant.

Remo l'observa par les portes ouvertes prendre de plus en plus de vitesse en route vers le sous-sol. Il attendit pour voir la cabine s'écraser au fond du conduit dont les murs s'effondrèrent comme s'ils étaient faits de papier. Les câbles tombèrent à leur tour sur le toit de la cabine dégageant de gros nuages de poussière.

Remo recula, se frottant énergiquement les mains. Il se sentait nettement mieux maintenant. Rien de tel qu'une petite bagarre agrémentée d'un petit problème de mécanique pour éclaircir un esprit préoccupé.

Il se sentait si bien qu'il fut même capable d'ignorer les déclarations extravagantes de Chiun sur une maison nouvelle venue qui se permettait d'insulter le Maître de Sinanju. Remo se contenta tranquillement d'enfermer le corps de Lars Nilsson dans un placard en attendant de trouver un moyen de contraindre Chiun à s'en débarrasser tout seul.

CHAPITRE XI

Big Boum Benton appuya sur le bouton qui envoyait son indicatif musical, puis attendit le signal de son ingénieur indiquant qu'il n'était plus sur l'antenne. Il se leva enfin pour faire de grands gestes aux vingt-cinq filles qui le mangeaient des yeux à travers la vitre insonorisée.

Il se passa une main sur son crâne en faisant bien attention de ne pas déranger sa superbe moumoute de cheveux entrelacés, s'étira longuement, puis leur fit de nouveau quelques signes de la main. Les filles lui répondirent par des hurlements qu'il ne pouvait pas entendre.

Benton s'avança vers la glace. C'était un drôle de bonhomme, bizarrement foutu. En forme de poire, marchant lourdement sur les talons de ses bottes de cow-boy. Comme mues par un même instinct, ses admiratrices, qui avaient dans les quatorze ans, se ruèrent vers lui, écrasant leurs visages contre la paroi de verre, comme des poussins affamés.

Benton déclencha de nouveau des cris hystériques lorsqu'il se repassa la main dans les cheveux.

Il fit descendre ses lunettes fumées jusqu'au bout de son nez et avança son visage vers la vitre, faisant bien attention de ne pas s'y appuyer de peur de froisser les fleurs en satin épinglées à sa chemise de satin blanc et violet.

Sa bouche articula les paroles tant attendues :

— Qui veut venir parler avec le vieux Boum ?

Les filles n'avaient pas besoin de l'entendre pour comprendre. Ce fut l'habituel tollé. Big Boum Benton se redressa pour examiner les réactions. Vingt-cinq filles, donc vingt-cinq volontaires. Attention. Non. Vingt-quatre. Une mince rouquine pleine de taches de son, avec un air camé pas possible, ne s'intéressait pas du tout à lui.

Elle était certainement dans les vaps jusqu'aux yeux car elle semblait s'ennuyer, ce qui n'est pas dans les habitudes des jeunes filles en sa présence à lui, Big Boum Benton.

Big Boum la fixa de son regard de séducteur par-dessus ses verres fumés, laissant ses yeux lui chanter de douces mélodies d'amour tout en savourant d'avance en vieillard lubrique, sa proie.

Elle bâilla sans même se donner la peine de mettre sa main devant

sa bouche. Cela le décida. Il fit signe à un jeune huissier boutonneux qui attendait debout derrière les jeunes filles. Lui désigna la rouquine.

Sur ce, il se retourna et quitta le studio pour sa loge, au bout du couloir. Une loge était vraiment tout à fait inutile pour un disc-jockey, il pourrait tout aussi bien travailler en slip. Mais Big Boum, qui avait commencé sa brillante carrière dans le show-business il y a quinze ans, en avait exigé une et l'avait obtenue dans son nouveau contrat.

Sacrée bonne chose, pensa-t-il, parce que si la station avait fait la moindre difficulté il était prêt à se tirer en emmenant avec lui tous ses fans pour une des douze autres stations concurrentes de la ville qui n'arrêtaient pas de lui faire des propositions alléchantes. Quand il éternuait, la maison sursautait et pour l'artiste frustré qu'il était, c'était une petite musique bien douce.

— Mais pour qui se prend-il, de partir comme ça ? s'exclama une de ses admiratrices.

— Il nous a souri, peut-être reviendra-t-il ? répondit sa compagne.

L'huissier s'approcha de la rouquine.

— Big Boum veut vous voir, fit-il touchant le bras de la jeune fille.

Cette dernière se retourna et plongea un regard insistant et profond dans les prunelles du jeune garçon, ses yeux ayant de nettes difficultés à s'accommoder.

— Connaît-il vraiment L'Asticot ? demanda-t-elle d'une voix traînante et épaisse comme si la pointe de sa langue était collée derrière ses dents du bas.

— Le roi du Boum-Boum connaît tout le monde, chérie. Sont tous copains, répondit l'huissier.

— Bien, fit Vickie Camer. Faut que je me fasse cet Asticot.

L'huissier se penchait contre son oreille et lui glissa :

— D'abord faudra te faire Big Boum.

— C'est sans importance, répondit Vickie. Faut que je me tape L'Asticot.

Les filles avaient maintenant compris que le choix de Big Boum s'était porté sur Vickie pour aujourd'hui. Elles s'agglutinèrent autour d'elle, se demandant si elle n'était pas une groupie célèbre qu'elles n'auraient pas reconnue. Mais son visage ne leur était pas familier. Après quelques secondes d'examen, ayant décidé qu'elle n'était pas géniale du tout et que Big Boum Benton n'avait aucun goût, elles s'éloignèrent.

L'huissier prit Vickie par la main et l'entraîna vers une porte dans

le coin de l'auditorium. Arrivé à la porte, il se retourna vers les autres filles, qui, silencieuses, les regardaient s'éloigner, et leur cria :

— Attendez-moi les filles ! J'en ai pour une seconde et je reviens vous raconter quelques cancons sur la vie privée de Big Boum et sur vos vedettes préférées.

Il leur sourit, faisant éclater un énorme bouton à tête blanche sur le coin de sa bouche, mais cela n'empêcha pas les filles de l'acclamer. Même un huissier, dans une station de radio acid-rock, était une célébrité.

L'huissier poussa Vickie par l'ouverture et ils empruntèrent un long couloir moqueté, dont les murs portaient les initiales de la station : W A I L{9}, ainsi que d'innombrables placards publicitaires. Toutes ces annonces, avec leurs allusions au sexe, sont destinées aux enfants, pour qu'ils puissent embêter leurs parents, sans vraiment faire quelque chose de mal.

Vickie Camer se laissa guider le long du couloir, indifférente à tout ce qui l'entourait, même aux pression furtives de l'huissier qui trouvait difficile de résister à un désir soudain mais qui, par crainte d'éventuelles représailles de la part de Big Boum, en restait là.

— Nous y voici, chérie, fit-il s'arrêtant devant une porte de bois, ornée d'une grande étoile dorée. Le roi du Boum-Boum est à l'intérieur.

— Faut que je me fasse cet Asticot, répéta Vickie Camer.

Elle ouvrit la porte et entra. La loge était en réalité un mini-appartement entièrement équipé, avec réfrigérateur, cuisinière, coin repas et, bien sûr, lit. Big Boum Benton y était allongé sous un drap remonté jusqu'au menton. Il fixait Vickie par-dessus ses verres fumés.

— Ferme la porte à clé, mignonne.

Vickie Camer se retourna, tripota la serrure, se moquant de savoir si oui ou non elle l'avait bien verrouillée.

— T'es une fidèle admiratrice du vieux Boum, hein ? demanda Benton.

— Est-ce que tu connais L'Asticot ? demanda-t-elle.

— L'Asticot ? Un de mes meilleurs et plus proches amis. Un grand talent. Une véritable étoile du firmament musical. Tiens, juste l'autre jour il me disait...

— Où est-il ? interrompit Vickie.

— En ville, répondit Benton. Mais pourquoi parler de lui ? Parlons de toi et de moi, le vieux Boum.

— Faut que je me fasse cet Asticot.

— Le chemin vers son lit passe par le mien, répliqua Benton.

Vickie approuva de la tête et s'effeuilla. En un rien de temps elle était nue, se faufilant sous le drap où elle se laissa tomber sur l'estomac ballonné de Benton.

Une fois que ce fut terminé, Benton décida que pour le bien de la fille il devait faire le geste de s'intéresser à elle. Peut-être allait-il même faire preuve de grande sincérité en lui faisant comprendre que les grandes vedettes n'étaient au fond que des hommes comme les autres. Il se mit donc à lui parler de ses besoins, de ses espoirs, de ses frustrations et de son boulot qu'il concevait comme une façon d'apporter un peu de bonheur dans la vie de la jeunesse américaine grâce à un divertissement sain.

Avant même qu'il pût constater que Vickie ronflait, le téléphone sonna à côté de lui. Il hésita un instant, puis fut soulagé de découvrir qu'il ne s'agissait pas de son bookmaker mais du service de publicité de la station. Il devait remettre, plus tard dans la journée, un disque d'or à L'Asticot pour le succès de son dernier tube : *Mouga, mouga, blink, blank*.

— L'Asticot est d'accord ? demanda Big Boum.

— C'est O.K. avec lui, répondit le publicitaire.

— Faut que je me fasse cet Asticot, murmura Vickie dans son sommeil.

— C'est bon, fit Benton. Où et quand ? interrogea-t-il, puis il répéta la réponse : Hôtel *Carlton*, dix-sept heures trente. O.K.

Il raccrocha et allait se tourner vers Vickie lorsque l'appareil sonna de nouveau. Cette fois-ci, aucun doute possible. Big Boum lâcha un profond soupir et décrocha, se hissant dans son lit pour écouter comme si son attitude vautrée pouvait se voir au téléphone.

— Ouais, Frankie, ouais. Je comprends, fit-il en essayant de ricaner un coup pour voir si cela soulageait la tension.

Sentant Vickie Camer s'agiter à côté de lui, il étendit une main vers elle, qu'elle évita. Elle se leva et commença à se rhabiller. Il lui fit signe de s'arrêter tout en écoutant Frankie.

— Frankie, tu m'appelles vraiment au plus mauvais moment. Je suis au pieu avec une ravissante nana rousse qui s'appelle Vickie et... je ne sais pas. Attends une seconde je vais lui demander. Hé Vickie ! Quel est ton nom de famille ?

— Camer.

— Je sais que t'es camée. Ton nom de famille, je te demande ?

— Faut que je me fasse cet Asticot, répliqua Vickie en ouvrant la porte.

Alors qu'elle se refermait, Benton dit :

— Je ne sais pas. Tout ce qu'elle a dit c'est qu'elle était camée... Je sais pas, peut-être, qu'elle a dit Camer ?

Puis Big Boum écouta attentivement décrire qui il venait d'avoir dans son plumard. Il écouta combien elle valait, écouta intensément combien toute information sur Vickie Camer pouvait non seulement effacer ses dettes de jeu, mais lui enlever tout souci d'argent *ad vitam aeternam*. Il écouta, tellement captivé par ce que lui racontait Frankie que, lorsqu'il eut raccroché, il se précipita à poil dans le couloir à la recherche de Vickie Camer, mais elle avait disparu depuis belle lurette.

Il ne vit qu'un groupe d'éclaireuses de Kearny, New Jersey. Elles semblèrent toutes ravies d'avoir vu Big Boum tout nu, mais leur cheftaine estima que cette exhibition était obscène et alla se plaindre à la direction.

Vickie était déjà dans la rue. Quelque chose dans sa tête lui disait que L'Asticot était à l'hôtel *Carlton*. Elle ne savait pas d'où lui venait cette idée. Peut-être était-ce la dernière pilule qui était particulièrement bonne. Pour le secret de toute connaissance, pour une vie meilleure : Vive la chimie !

Incertaine sur ses jambes, mais l'esprit décidé, elle partit vers le centre de la ville où, elle le savait, se trouvait l'hôtel *Carlton*.

À la station, Big Boum réintégra sa loge et décrocha son téléphone. Il demanda à la standardiste de lui appeler un numéro et lorsque le téléphone sonna et que l'on eut décroché il dit :

— C'est le roi du Boum-Boum à l'appareil. Passez-moi L'Asticot.

CHAPITRE XII

Calvin Cadwallader raccrocha, fortement exaspéré, oui tout à fait, jusqu'au plus profond de son être intérieur, jusqu'à son âme. Cela le réjouit. Il se promit de décrire cette sensation de long en large et en travers à son psychanalyste. Il lui parlerait en détail de la colère et de l'énervement qu'il avait ressenti. Appliquant cette curieuse théorie qui voulait qu'après s'être libéré verbalement d'une angoisse on s'apercevait qu'il n'y avait pas vraiment eu lieu de se mettre dans un tel état.

Mais pour le moment il était persuadé d'être fou de rage.

— Si tu vois une groupie rouquine qui s'appelle Vickie Camer, ramasse-la. C'est capital.

Le sexe pouvait avoir une certaine importance aux yeux de Big Boum Benton, mais lui, Calvin Cadwallader avait compris depuis longtemps qu'au fond c'était sans grande importance.

Il toucha du bout du doigt sa robe de chambre en brocart puis se passa la main dans ses cheveux blonds récemment bouclés, et retourna dans la salle à manger de sa suite de huit pièces. Le *Wall Street Journal* ouvert à la page de la bourse l'attendait là où il avait été interrompu par le téléphone alors qu'il vérifiait le cours de ses actions.

Mais c'était très bon, oui tout à fait bien en effet. Dans des moments pareils il se réjouissait d'être L'Asticot. Mais il ne fallait pas oublier l'envers de la médaille : les maux de tête, les pressions constantes et le sentiment de perdre son identité.

Le psychiatre lui avait certifié qu'il était tout à fait courant de mener deux existences. Calvin Cadwallader le croyait, car il était bien la seule personne au monde, lui Calvin Cadwallader, à s'aimer pour lui-même et non parce que sept nuits par semaine et parfois quelques journées en plus, il revêtait son terrible déguisement, se barbouillait de cet horrible maquillage, pour se transformer en étal de boucher et devenir pour son public L'Asticot, le chef des Poux d'Outre-Tombe.

L'Asticot enfila ses gants en coton blanc, puis parcourut du doigt les longues colonnes de chiffres indiquant le prix de clôture des actions. De temps en temps, il notait rapidement un chiffre sur une feuille de papier et était pris d'une grande agitation, faisant de rapides, très rapides spéculations, ce en quoi il avait appris à exceller lorsqu'il était au Rensselaer Polytechnique Institute. C'était là

également que, pour la première fois, il s'était emparé d'une guitare et s'était contraint à en apprendre le maniement, espérant que ça l'aiderait à surmonter la timidité malade qui l'étouffait depuis qu'il avait compris que ses parents, véritables globe-trotters, le haïssaient et désiraient sa mort.

*

* *

Le groupe L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe, c'était au départ une plaisanterie, une parodie pour la représentation de fin d'année de l'école. Mais quelqu'un dans la salle connaissait quelqu'un d'autre et avant qu'ils n'aient eu le temps d'éternuer, L'Asticot et ses Poux avaient signé un contrat d'enregistrement.

La renommée, la fortune et la schizophrénie suivirent. Maintenant Calvin Cadwallader considérait L'Asticot et Calvin comme deux personnes tout à fait distinctes. Il préférait de loin Calvin. Mais parfois c'était assez sympathique d'avoir L'Asticot sous la main parce que sa musique rapportait beaucoup d'argent, et ce que Calvin faisait de ses gains lui était bien égal à L'Asticot.

Cadwallader avait d'ailleurs très bien investi les avoirs de L'Asticot, surtout dans le pétrole et les minerais, en évitant très soigneusement les compagnies appartenant entièrement ou en partie à son père. Il espérait toujours qu'elles feraient faillite. Même si cela lui était extrêmement pénible, il écrivait régulièrement au Congrès demandant qu'on arrête les *allocations de compensation de la cherté et de la raréfaction du pétrole*, sur lesquelles, justement, s'était construite la fortune paternelle.

Ses supputations matinales terminées, L'Asticot se leva et se dirigea vers un petit réfrigérateur dans un coin de la pièce. Il en sortit six flacons de comprimés, les ouvrit un à un déposant sur une assiette propre qu'il sortit d'un placard sa dose du moment : six vitamines E, huit vitamines C, deux multivitamines, quatre capsules de B12, un assortiment de comprimés de germes de blé, d'églantier et des capsules à fort dosage en protéines. Il referma bien à fond ses flacons qu'il remit au réfrigérateur. Puis il enleva ses gants et commença à les ingurgiter un à un, sans eau, le comble du talent pour un fana de comprimés.

Calvin mesurait un mètre soixante-quinze, pesait soixante-douze kilos et attribuait à toutes ses pilules le mérite de lui donner un poulx de cinquante-huit. Il ne buvait, ni ne fumait, il n'avait jamais pris de médicament et allait à l'église épiscopale tous les dimanches, un déplacement rendu d'autant plus facile, que sans son maquillage, sa perruque dingue et les côtelettes d'agneau pendant sur sa poitrine,

personne ne reconnaissait dans sa mince silhouette élancée, très WASP{10}, le chanteur que *Time Magazine* avait qualifié de « puisard de la décadence ».

L'Asticot se dirigea ensuite là où les trois Poux d'Outre-Tombe partageaient des chambres, et où ils devaient être en train de jouer aux cartes, lorsque retentit timidement la sonnette.

Il chercha du regard un serviteur, n'en voyant aucun et ne pouvant supporter ni le carillon de la porte ou celui du téléphone, il renfila ses gants blancs et ouvrit lui-même.

Une longue jeune fille à la chevelure rousse se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle le regarda d'un air rêveur et parla doucement.

— Vous êtes L'Asticot, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne veux pas qu'on me touche, répondit Cadwallader qui pensait qu'il fallait toujours rester sincère.

— Je m'en fous de vous toucher. Baisons tout de suite, dit-elle et elle s'effondra sur le sol.

Cadwallader, qui avait eu juste le temps de reculer rapidement, pour éviter que le corps de la jeune fille ne l'effleure, cria aux Poux de venir s'occuper d'elle.

— Au secours ! Femme inconnue ! Au secours ! Dépêchez-vous !

L'Asticot hurla une seconde fois la même chose puis se précipita en courant vers le réfrigérateur pour prendre deux calcium, ce qui, on le lui avait assuré, était bon pour ses nerfs.

CHAPITRE XIII

La Land-Rover avait roulé toute la nuit, le gros bidon de quarante-cinq litres à l'arrière de la voiture avait été entièrement consommé. Maintenant que le véhicule débouchait au sommet de la colline, et que le soleil du matin tel un poignard s'enfonçait dans les yeux du conducteur, Gunnar Nilsson réalisa à quel point il était fatigué.

Il se rangea sur le côté de l'étroite piste, sauta à terre et alla vers un arbre proche où il essuya de son mouchoir la rosée matinale sur les feuilles basses. Puis il se nettoya consciencieusement le visage et les yeux. La sensation de fraîcheur ne dura qu'un court instant avant que le mouchoir devienne chaud et plein de transpiration, mais Nilsson recommença une seconde fois. Il se sentait mieux.

Lars avait dû insister un certain temps pour qu'il s'intéresse au projet, mais maintenant Gunnar Nilsson était entièrement résolu à ce que le contrat ouvert d'un million de dollars sur une Américaine soit mené à bien par la famille. Un million de dollars ! Avec ça il se construirait un véritable hôpital qu'il pourrait approvisionner en médicaments et équiper des dernières nouveautés chirurgicales. Ce million de dollars donnerait à sa vie une certaine signification, et il était arrivé à un âge où cela comptait. Lui et Lars étaient les derniers Nilsson. Après eux il n'y en aurait plus. Personne pour perpétuer le patronyme et sa cruelle tradition. Et quoi de mieux pour terminer la dynastie que ce dernier assassinat qui, en fait, serait un tribut à la vie ?

La fin justifie les moyens, du moins dans ce cas précis, tout comme la fin avait également justifié les moyens douze ans plus tôt lorsqu'il avait opéré Lars d'une appendicite et en avait profité pour effectuer une vasectomie sur son jeune frère endormi, garantissant ainsi l'extinction de la race des tueurs Nilsson.

En tant qu'aîné, Gunnar était le détenteur de la tradition et il avait décidé qu'il fallait la détruire. Sauf pour ce dernier contrat, à cause de tout le bien qui en résulterait.

Gunnar Nilsson se hissa dans sa voiture, ne craignant plus maintenant de s'endormir au volant, et parcourut les difficiles quatre kilomètres de descente vers le petit village en bordure d'eau qui était équipé de la plupart des nécessités y compris un téléphone installé dans la maison de l'agent de liaison britannique.

Lars avait sûrement appelé pour laisser un message. Maintenant l'affaire devait être réglée et la bonne nouvelle devait l'attendre. Ça faisait quand même une sacrée différence d'être un missionnaire médical millionnaire ou un raté éduqué, sans le sou, essayant de guérir des indigènes qui n'étaient pas prêts pour une médecine qui ne tenait pas compte des masques, des danses et des chansons tribales.

Le lieutenant Pepperide Barnes était à la maison lorsque le docteur Gunnar Nilsson arriva. Il était de toute évidence ravi de voir le vieux monsieur. Il se faisait souvent du souci pour ce gentleman doux et calme, tout seul là-haut dans les collines au milieu des sauvages. D'ailleurs, depuis quelques jours, il voulait monter le voir.

Non, il n'y avait pas de message pour le docteur Nilsson. Y avait-il quelque chose de grave ? Oh, il attendait des nouvelles de son frère en vacances. Mais bien sûr, je vous en prie, le téléphone est à votre disposition.

Le lieutenant Barnes devait se rendre à son bureau pour voir à quelles insultes envers Sa Majesté, les habitants retardés de cette région s'étaient encore livrés au cours de la nuit. Peut-être qu'une fois que le docteur Nilsson se serait reposé et qu'il aurait obtenu sa communication, désirerait-il passer par le bureau du lieutenant, ils pourraient y faire une partie d'échecs ?

Après le départ de Barnes, Gunnar Nilsson resta assis un long moment, fixant le téléphone, espérant presque qu'il sonne. Il ne pensa pas une seconde que Lars eût pu échouer. Après tout, c'était un Nilsson, avec les instincts des Nilsson, et Gunnar lui avait appris comment agir. Or les Nilsson n'échouaient jamais. Il aurait quand même pu appeler.

Gunnar attendit une heure avant de se décider à demander un numéro en Suisse.

Il patienta une autre heure, le téléphone à la main, fixant avec une certaine satisfaction sa vieille main ridée et tannée qui, de sa propre initiative, avait déposé les armes, lesquelles depuis six cents ans constituaient l'héritage des Nilsson, de père en fils, génération après génération, siècle après siècle.

Il n'y aurait plus de tuerie. Juste ce dernier assassinat par Lars, puis ce serait terminé. Il sentit l'appareil vibrer dans sa main et le colla à son oreille.

— Nous avons votre numéro en Suisse, annonça une voix féminine.

— Merci, fit Gunnar.

— Allez-y, parlez, dit-elle.

— Allô, fit une voix masculine.

— Je téléphone au sujet d'une certaine somme d'argent due à un M. Nilsson pour un certain service rendu.

Il y eut un silence puis la voix répondit.

— Qui est à l'appareil ?

— Je suis Gunnar Nilsson, le frère de Lars Nilsson.

— Ah, je vois, docteur Nilsson. Je suis navré de devoir vous apprendre qu'il n'y aura pas de versement effectué sur ce contrat.

La main de Gunnar Nilsson serra nerveusement le téléphone.

— Pourquoi ?

— Le contrat n'a pas été honoré.

— Je vois, fit Gunnar lentement. Avez-vous des nouvelles de Lars ?

— Je regrette, docteur, je ne l'ai pas eu au téléphone. Mais j'ai eu de ses nouvelles indirectement, je suis navré de devoir vous annoncer que votre frère n'est plus de ce monde.

Nilsson cligna fortement des yeux, s'en rendit compte et réagit en les ouvrant très grand.

— Je vois. Avez-vous des détails ?

— Oui, mais je ne peux pas les transmettre par téléphone.

— Bien sûr, je comprends, dit Gunnar Nilsson s'éclaircissant la voix. Je vous contacterai à nouveau d'ici quelques jours. Mais il y a quelque chose que vous devez faire dès maintenant.

Il se racla à nouveau la gorge.

— Qu'est-ce ?

— Fermer le contrat. Je m'en chargerai personnellement. Sans interférence.

— Etes-vous certain de bien vouloir le faire ?

— Fermez le contrat, répéta Nilsson, et il raccrocha sans même dire au revoir.

Sa vieille main tannée se posa à nouveau sur l'appareil. Il décrocha, le sentant bien calé dans sa paume, frais au toucher, tout comme, pensa-t-il, la crosse d'un revolver.

Il resta assis, pensant à tous les enfants qu'aurait pu avoir Lars et qui se seraient chargés de soutirer au monde un paiement adéquat pour la mort de leur père. Mais Lars n'avait jamais eu d'enfants, Gunnar s'en était occupé. Alors que restait-il ?

Gunnar serra l'écouteur, le leva lentement visant un point imaginaire sur le mur d'en face, son index appuya.

Pendant un instant il éprouva le besoin de ciller mais le surmonta. Il se racla alors la gorge, son doigt appuyant fort au milieu de l'écouteur.

Lars n'aurait pas besoin d'enfants pour le venger.

CHAPITRE XIV

— Oui, je vous disais que nous avions perdu la fille.

Il entendit Smith tousser à s'étouffer à l'autre bout du fil.

— J'espère que c'est incurable, remarqua Remo.

— Ne vous en faites pas, répondit Smith. Avez-vous une idée quelconque de l'endroit où elle peut être ?

— Peut-être. Elle est à la poursuite d'un drôle de type, un certain Asticot, apparemment un chanteur. J'ai une chance de la trouver dans son entourage.

— Il est impératif de la garder en vie.

— Tout à fait, reconnut Remo.

— Au fait, il y a de nouvelles complications, annonça Smith.

— Par opposition aux anciennes ?

— Le Lars Nilsson que vous avez rencontré.

— Ouais, et alors ?

— Il est la preuve que ce contrat est devenu international.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Ça peut être dangereux. La famille Nilsson est tout à fait remarquable.

— Dans quel sens ? interrogea Remo.

— Ils sont dans la profession depuis six cents ans.

— La profession à laquelle vous faites allusion étant le meurtre, je présume ?

— Ils ont la réputation de n'avoir jamais échoué, précisa Smith.

— Pourtant j'en ai un dans le placard qui va gâcher leur score, répondit Remo.

— C'est bien ce qui m'inquiète, expliqua Smith. Je ne peux croire que cela s'arrêtera là.

— Mais je vous ai dit que c'était sans importance. Que tous les pays s'en mêlent et que tous les Nilsson rappliquent cela n'y changera rien. Ce qu'il faut c'est retrouver la fille et elle sera en sécurité.

— Votre arrogance est-elle feinte ou réelle ?

— Écoutez, fit Remo, vous vous faites du souci à cause des Nilsson ? Pensez-vous vraiment qu'il y ait une comparaison possible entre eux et la Maison de Sinanju ?

— Ils sont très appréciés.

— Venez regarder dans mon placard, vous pourrez lui offrir votre admiration posthume, proposa Remo.

— Je ne fais que suggérer que vous reveniez sur terre. Soyez plus réaliste et faites attention. Vous avez maintenant en face de vous des gens très capables et vous réagissez comme Chiun. D'ici peu, si vous n'y prenez garde, vous allez me parler de la majesté et de la grande valeur de la Maison de Sinanju.

— Savez-vous, s'énerma Remo, que vous ne méritez vraiment pas ce que vous avez ? Un gros lourdaud de tueur qui aurait besoin de deux acolytes pour lire le nom de sa victime vous suffirait amplement.

— C'est pas la peine de devenir comme Chiun.

— J'essayerai. Mais ne vous attendez pas à ce que la montagne tremble sous la brise.

Remo raccrocha, dégoûté et énervé par le manque de confiance évident de Smith. Il leva les yeux et remarqua Chiun qui l'observait de l'autre bout de la pièce, un petit sourire aux lèvres.

— Pourquoi ce sourire amusé ? lui demanda Remo.

— Sais-tu qu'il y a des moments où j'arrive sincèrement à croire que tu peux encore donner quelque chose ?

— Je vous en prie, du calme, ne vous emportez pas ! Venez, nous allons rendre visite à quelqu'un.

— Puis-je savoir à qui ?

— J'espérais bien que vous le demanderiez. Nous allons voir L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe.

— Seule l'Amérique pouvait m'offrir une telle occasion !

*

* *

Vickie Camer tira la langue et lécha longuement la sucette rouge translucide et brillante que tenait dans sa main droite les Poux d'Outre-Tombe Numéro Un, assis au bord de son lit.

— Super ! C'est comme si on retombait en enfance, fit-elle.

— C'est encore mieux, répondit-il. C'est pas n'importe quelle sucette.

— Ah ?

— Non. Ce sont des spéciales.

Il se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Elles viennent de la maison du hasch paradisiaque.

— Super, vieux, super !

— Des douceurs pour ma douce.

— Sensas, Numéro Un ! Tu viens juste d'inventer ça ?

— Non je l'ai lu une fois dans des paroles.

— Génial ! approuva-t-elle. Pourquoi ne viens-tu pas dans le plumard à côté de moi ?

— J'ai cru que tu me le demanderais jamais.

Poux Numéro Un ne portait qu'un dashiki qui lui arrivait aux cuisses. Il l'enleva rapidement et sauta dans le lit à côté de Vickie qui tenait toujours sa sucette dans la main droite.

— Tu sais que je vais me faire L'Asticot, lui glissa-t-elle à l'oreille.

— Laisse tomber, Vickie. L'Asticot veut pas baiser... à cause des microbes.

— Il baisera, faut tout simplement que je trouve comment.

— Et moi, tu m'oublies ? C'est moi qui t'ai remis la tête à l'endroit quand tu as échoué ici et c'est encore moi qui ai foutu ce gros disc-jockey à la porte en lui racontant que tu t'étais tirée. Ne m'oublie pas.

— Je n'oublie jamais un service, Numéro Un, mais il faut que je me fasse L'Asticot. Au fait, quelle heure est-il ?

Il lui tendit la sucette pour consulter sa montre.

— Six heures, répondit-il.

— Non pas l'heure, le jour de la semaine ?

— Je sais pas, mardi ou mercredi, mercredi je crois.

— Bon, reste là et attends-moi, j'en ai pour une minute, lui dit-elle, déposant la sucette sur son torse poilu. Faut que je passe un coup de fil.

*

* *

— Je suis très satisfait de tes réponses au docteur Smith, annonça Chiun.

— Je ne comprends pas pourquoi il s'énerve sur quelqu'un dont personne n'a jamais entendu parler auparavant.

— Tu ne devrais pas négliger ses anxiétés. Il est parfois difficile de traiter avec une nouvelle maison. Ils sont sans tradition et par conséquent ne sont pas liés par les usages.

— Peut-être, mais je refuse de me faire du souci à cause d'eux. Ce qui m'inquiète le plus c'est de retrouver la fille. C'est quand même bizarre. Avez-vous remarqué que ceux qui sont censés la tuer n'ont jamais de difficultés pour la localiser ?

— Peut-être porte-t-elle un bip bip ? suggéra Chiun. J'ai entendu que c'était une coutume dans ton pays pour les gens importants.

— Comment pouvons-nous la protéger lorsque nous ne savons même pas où elle se trouve ?

— Un autre Maître de Sinanju a déjà connu cette situation et tout s'est bien passé.

— Comment ? demanda Remo soupçonneux.

— Le Maître avait été engagé pour protéger quelqu'un dont il ne connaissait pas la cachette mais le tueur, en revanche, lui, savait.

— Alors que s'est-il passé ?

Chiun haussa les épaules.

— Le tueur élimina la personne que devait protéger le Maître !

— Alors comment pouvez-vous dire que tout se passa très bien ?

— Parce que c'était la faute de l'empereur, et que personne n'imputa l'échec au Maître de Sinanju qui fut rétribué normalement. Tu peux par conséquent mettre ton esprit en paix. Personne ne nous en voudra s'il arrive quelque chose à la fille et nous serons payés.

Remo, à court de réparties, leva les yeux au ciel.

— Avant de partir, reprit Chiun, il nous faut ensevelir Lars Nilsson correctement. Il est membre d'une maison, n'oublie pas.

— Et alors ?

Chiun explosa en coréen, puis se calma et expliqua :

— Un membre d'une maison est un confrère, il doit être enseveli avec un certain rite. Je crois savoir que les gens de ces contrées lointaines ont une manière particulière d'enterrer leurs guerriers.

Remo réfléchit un instant puis se souvenant du film *Beau Geste* dit :

— Funérailles par le feu.

— Exact, fit Chiun. Sois gentil de t'en charger.

— Comment ? explosa Remo. En appelant les pompes funèbres du coin ?

— Je suis sûr que pour quelqu'un qui comprend les secrets de Sinanju, une telle chose ne sera pas difficile. Sois gentil de t'en occuper.

Sur ce, Chiun s'éloigna pendant que Remo, exaspéré, répétait tout bas :

— Sois gentil de t'en occuper. Sois gentil de t'en occuper...

Il se rendit dans la chambre où étaient entassées les malles, puis se dirigea vers le placard d'où il retira le sac en plastique vert qui renfermait Lars Nilsson.

Il le chargea sur son dos et sortit dans le couloir tout en râlant tout bas. C'était Gary Cooper qui, dans *Beau Geste*, organisait les funérailles.

Mais qui jouait le frère, celui qu'on enterre à la Viking ? Oh tant pis ! Mais était-ce bien seulement une incinération ? Il avait maintenant l'impression qu'il y avait également autre chose. Qu'était-ce ?

Remo vérifia les abords de la chambre et du corridor, puis prit sur sa droite. Arrivé à la moitié du couloir il trouva ce qu'il cherchait. Une bouche de vide-ordures qui aboutissait dans l'incinérateur de l'hôtel et dont se servait le personnel. Mais Gary Cooper avait fait quelque chose de plus, mais quoi ? Ce n'était pas une simple crémation.

Remo tira sur la poignée du vide-ordures de la main gauche et, d'un coup d'épaule, balança le sac dans l'ouverture béante. Il s'apprêtait à lâcher son fardeau dans le trou lorsque des aboiements perçants lui crevèrent les tympans, et qu'il sentit des piqûres d'aiguille à sa cheville droite. Il baissa les yeux. Un loulou de Poméranie affublé d'un collier scintillant le mordillait. C'est ça, pensa-t-il, un chien. Dans le rite funéraire viking, un chien accompagne le mort.

Du bout du couloir lui parvint une voix féminine de stentor, huante.

— Bonbon, où es-tu ? Viens voir maman !

Mais Bonbon, pendant ce temps, s'amusait beaucoup avec la cheville de Remo. Ce dernier poussa le sac en plastique renfermant la dépouille de Lars Nilsson qui partit en produisant un sifflement contre les parois du conduit. Un bruit mat lui annonça que le corps avait touché le fond.

La grue huante qui cherchait son Bonbon approchait, Remo le savait, car le volume sonore était monté. Il se pencha, s'empara de la boule de poils par son collier et tendit la main vers le vide-ordures.

— Ah te voilà, Bonbon !

Remo se retourna pour voir une femme magnifiquement drapée dans une robe noire se ruer sur lui.

Elle lui arracha Bonbon des mains, pivota et s'en alla sans remerciements, mais murmurant des mots doux à son chien.

Tant pis, pensa Remo, c'est l'intention qui compte, Lars, après tout, n'avait pas vraiment besoin d'un chien pour lui tenir compagnie.

Rentrant dans la suite, il rencontra Chiun qui sortait de sa chambre après avoir changé son kimono de cérémonie bleu pour le même en vert.

— Ça y est, annonça Remo. Les funérailles Viking sont terminées.

Chiun leva un sourcil.

— Ses ancêtres seront-ils satisfaits ?

— Oui, fit Remo.

— Bien, répondit Chiun avec un sourire. On doit respecter les traditions, rendre les cendres à la cendre, la poussière à la poussière.

— Et les ordures aux ordures, murmura Remo, puis plus haut il ajouta : Il est en route pour Valhalla.

— Valhalla ?

— Oui c'est un restaurant de hamburgers à White Plains. Allons, partons, nous devons retrouver Vickie Camer.

— Doit-on approcher cet Asticot pour cela ? demanda Chiun.

— Bien sûr, et il est grand temps que vous voyiez de près le côté sain et enrichissant de la culture américaine. Nous allons élargir vos horizons, petit père.

CHAPITRE XV

L'Asticot ingurgitait des pilules : une vitamine C, jaune, une vitamine E, ambre, une vitamine B12, rose.

— Elle doit partir, fit-il catégorique.

Il était vêtu d'un peignoir de bain blanc et avait enfilé ses gants. Un masque chirurgical lui pendait au cou, son usage n'étant plus nécessaire puisque maintenant Poux Numéro Un, Numéro Deux et Numéro Trois gardaient une distance respectueuse. Ils étaient installés à l'autre bout de la table de la salle à manger.

— Mais, L'Asticot, elle est sympa, argua Poux Numéro Un.

— Une groupie est une groupie, répliqua L'Asticot. Qu'est-ce qu'elle a de différent si ce n'est qu'elle passe tout son temps au téléphone ?

— D'abord elle est intelligente, deuxièmement elle n'est pas vraiment dans nos jambes, et troisièmement, à en croire ce gros disc-jockey, quelqu'un essaye de la tuer.

— Eh bien, laissons tomber, répliqua L'Asticot. Je ne tiens pas à être tué par accident. Écoutez, nous avons deux concerts en dehors de la ville puis le grand festival de Darlington. On n'a pas de temps à perdre avec des problèmes de groupie.

— Je propose un vote, suggéra Poux Numéro Un qui avait aperçu Poux Numéro Deux et Poux numéro Trois ressortir de la chambre de Vickie à plusieurs reprises.

— D'accord, fit L'Asticot. Selon les règles habituelles. Je vote pour son départ.

— Et moi pour qu'elle reste, dit Poux Numéro Un.

Il regarda Deux et Trois qui s'agitaient nerveusement sur leurs chaises sous son regard et celui de L'Asticot qui, s'emparant d'une carotte crue, ordonna :

— Votez !

— Elle reste, fit Deux.

— De même, fit Trois.

— Égalité des voix, Asticot, nous trois contre toi, donc elle reste.

L'Asticot mâcha furieusement sa carotte.

— C'est bon, fit-il. Pour le moment elle peut rester. Mais que je ne la voie pas, et qu'elle se prépare parce que nous partons pour Pittsburgh tout de suite.

— Elle est déjà prête, répondit Numéro Un.

*

* *

Abdul Hareem Barenga vivait encore grâce à tout un attirail de tubes enfoncés dans son nez, dans ses bras, dans toutes les veines de son corps. C'est ce qu'expliquait l'interne de service au chirurgien consultant qui venait juste d'arriver d'Afrique.

— Il a de graves lésions internes, docteur Nilsson, continua-t-il. La seule chose que nous pouvons faire est de le garder en vie par tous les moyens existants. Nous allégeons sa souffrance au maximum mais il n'a pas la moindre chance de s'en tirer. Il ne survivrait pas cinq minutes sans tous les gadgets qu'on lui a branchés.

Il parlait debout à côté du lit où reposait Barenga ne prêtant pas plus d'attention au blessé qu'aux rapports nocturnes de sa femme concernant les bêtises de son fils au jardin d'enfants.

— Je vois, fit le docteur Gunnar Nilsson. Néanmoins j'apprécierais l'autorisation de pouvoir l'examiner en privé si c'était possible.

— Mais bien sûr, docteur, répondit l'interne. Si vous aviez besoin de quelque chose, la sonnette est au-dessus du lit. L'infirmière vous aidera.

— Merci, dit Nilsson.

Il retira le veston de son costume bleu et remonta lentement ses manches de chemise, gagnant du temps pendant que l'autre médecin remettait en place la carte du malade, vérifiait le fonctionnement des différentes perfusions et finalement quittait la chambre.

Nilsson le suivit jusqu'à la porte qu'il verrouilla, puis retourna au lit de Barenga. Il déplia alors le paravent prévu pour protéger le malade de la vue des passants dans le couloir, la porte de la chambre étant vitrée.

Barenga dormait, profondément abruti par les sédatifs. Nilsson ouvrit sa sacoche médicale repoussa de côté son revolver calibre 38 et fouilla jusqu'à ce qu'il trouve l'ampoule qu'il cherchait. Il la décapita brutalement, aspira son contenu dans une seringue hypodermique, arracha un des tubes du bras de Barenga et enfonça l'aiguille dans la peau marron clair à l'intérieur du coude gauche du malade. En moins de soixante secondes Barenga se mit à bouger, ses glandes surrénales qui luttèrent contre les calmants pour le contrôle de son corps

commençaient à l'emporter.

Il ouvrit tout grands des yeux frénétiques sous la douleur qui lui revenait avec le regain de conscience. Son regard s'agitait follement, puis finalement il concentra sa vision sur Nilsson sans le reconnaître, ni comprendre. Nilsson s'approcha.

— Qu'est-il arrivé à Lars Nilsson ? murmura-t-il de sa voix gutturale et dure.

— Qui c'est ?

— Le grand type aux cheveux blonds. Il cherchait la fille.

— Le vieux, le vieux Jaunet l'a tué. Horrible !

— Qu'est-ce qu'un Jaunet ?

— Un Jaunet, un Jaune, un mec jaune.

— Quel est le nom de l'homme jaune ?

— Je sais pas.

— Y avait-il quelqu'un d'autre ?

— Le type qui m'a eu, un Blanc, copain du Jaunet.

— Vous savez son nom ?

— Remo.

— Prénom ou nom de famille ?

— Je sais pas. Il a dit Remo, c'est tout.

— Hmmm... Remo et un vieillard oriental. L'Oriental a tué Lars ?

— Oui.

— Avec un revolver ?

— Avec son pied. C'est Lars qu'avait le pistolet.

— Où ça c'est passé ?

— Chambre 1821 *Waldorf*.

— Y avait-il une fille ? Une certaine Vickie Camer.

— Elle s'était tirée quand on est arrivé. Le Jaunet la protégeait.

La voix de Barenga baissait de plus en plus n'étant maintenant qu'un faible filet, son corps fatigué s'épuisait dans la lutte qui faisait rage en lui, entre les sédatifs qui neutralisaient la douleur et l'adrénaline qui l'intensifiait.

— Merci, fit le docteur Gunnar Nilsson.

Il remit le tube dans le bras de Barenga. De sa sacoche il prit deux autres ampoules d'adrénaline, remplit à nouveau sa seringue, puis

enfonçant profondément l'aiguille dans la plante du pied gauche de Barenga il lui injecta une dose mortelle.

— Ça va vous faire dormir. Faites de beaux rêves.

Barenga se tordit sur son lit sous l'effet de la piqûre qui l'emportait sur les sédatifs. Ses yeux roulèrent en tous sens, sa bouche essaya de crier puis sa tête retomba mollement sur le côté.

Nilsson retira le paravent, ferma sa sacoche, ouvrit la porte et partit.

Chambre 1821 au *Waldorf*. C'était pas grand-chose mais c'était suffisant, du moins pour le dernier des Nilsson.

CHAPITRE XVI

L'avion à hélice se posa sur l'aéroport de Pittsburgh sous une légère pluie. L'hôtesse de l'air estima que, décidément, le passager assis au quatrième rang à gauche contre le hublot était tout simplement grossier. C'est souvent comme ça avec les étrangers.

Il n'avait pas réagi une seule fois durant le voyage. Il l'avait ignorée lorsqu'elle était venue lui demander s'il n'avait pas besoin de quelque chose, tout comme lorsqu'elle avait passé les boissons et lui avait offert un magazine. Il restait là, serrant contre sa poitrine sa sacoche en cuir, regardant fixement par le hublot.

Lorsque l'avion se posa, il ignora tout simplement le signal exigeant de garder sa ceinture attachée, et se dirigea vers la porte de sortie avant même que l'avion ne se soit entièrement arrêté. Elle ouvrit la bouche pour lui dire de retourner à sa place, mais il la regarda d'une telle façon qu'elle décida finalement de se taire. Elle fut d'ailleurs très vite débordée par les autres passagers qui voulaient aussi se lever, et n'avait absolument plus le temps de s'occuper de lui.

Gunnar Nilsson fut le premier à débarquer. Il descendit la passerelle comme le dieu Thor en personne. Sûr de ce qu'il faisait, sûr comme il ne l'avait jamais été au cours des nombreuses années passées à exercer la médecine. Pendant quarante-cinq ans il avait été le docteur Gunnar Nilsson, mais maintenant il était Gunnar Nilsson, l'assassin, le dernier survivant de sa famille, et cela lui donnait un nouveau sens de ses responsabilités. Les titres vont et viennent, les étapes de la vie changent pour le meilleur et pour le pire, mais la tradition reste la tradition. Elle est inscrite dans les gènes et même si elle peut être cachée ou ensevelie, un jour vient où elle ressurgit, encore plus violente d'avoir été étouffée.

Il avait été fou de songer à construire ces hôpitaux. Comme s'il accomplissait un acte de pénitence, mais pourquoi ? Parce que depuis six cents ans sa famille excellait dans un certain domaine ? Cela n'était pas une raison. Il était heureux de l'avoir compris maintenant. Ainsi sa résolution de venger son frère n'avait plus l'aspect d'une vulgaire vendetta, mais devenait un accomplissement professionnel, un acte de cérémonie rituelle.

La pluie se mit à tomber plus fort. Il héla un taxi devant l'aérogare et demanda à être déposé au *Théâtre Mosque*, dans le centre de la cité.

Il appuya son visage contre la vitre humide pendant que la voiture empruntait des rues dont le système de drainage semblait avoir été conçu pour une légère rosée printanière.

Pittsburgh est une ville bien laide mais, réfléchit-il, pas plus que la plupart des villes américaines. Les gauchistes ont tort, pensa-t-il, d'affirmer que l'Amérique a inventé les bidonvilles. Elle n'en a fait qu'une forme d'expression artistique.

La pluie rendait la visibilité difficile et ni le cliquetis des pistons, le toussotement des valves et le vrombissement du tuyau d'échappement ne parvenaient à couvrir le bruit qui envahissait le taxi lorsqu'il s'arrêta devant le *Théâtre Mosque*.

Les trottoirs et la rue étaient pleins de jeunes gens. Des policiers à l'air sinistre dans leurs uniformes bleu foncé, recouverts d'un imperméable jaune et coiffés de casques d'émeutes blancs, se tenaient debout devant le théâtre, remplissant la fonction d'ouvreuses aux frais des contribuables, essayant de garder les jeunes déchaînés en ligne, devant les caisses.

La rue mouillée brillait sous la lumière du gigantesque signe lumineux qui indiquait : « CE SOIR ET CE SOIR SEULEMENT, L'ASTICOT ET LES POUX D'OUTRE-TOMBE ».

— Hé, c'est *quelqu'un* ! hurla une des filles lorsque le taxi de Nilsson s'arrêta devant la queue.

Des têtes se tournèrent vers la voiture.

— Non, c'est personne, fit une autre fille.

— Mais si, reprit la première. Il a un taxi, non ?

— N'importe qui peut prendre un taxi.

Nilsson descendit de voiture après avoir payé le chauffeur et lui avoir laissé un pourboire de vingt cents qu'il estimait tout à fait suffisant. Les deux filles avancèrent à sa rencontre. Il remonta son col d'imperméable.

— T'as raison, reprit la première, c'est personne.

Dégoutées, elles retournèrent à leur place dans la longue file d'attente.

Avant toute chose, Nilsson examina rapidement les environs. La police était bien trop occupée pour faire attention à lui. Bien. Il traversa la rue, gagnant le trottoir d'en face. Il avait besoin de réfléchir. Fourrant sa sacoche sous son bras pour en protéger le précieux contenu de la pluie, il se mit à marcher, ses semelles clapotant alors qu'il essayait d'éviter les nombreux trous des trottoirs défoncés. Il devait faire attention de ne pas marcher dans une flaque,

car de l'eau sur l'extérieur de ses chaussures s'en irait sans problème, mais si par inadvertance elle rentrait à l'intérieur, il lui serait désormais impossible de se déplacer en silence, il serait trahi par le floc floc de l'eau dans ses godasses.

Il fit le tour du pâté de maisons, faisant bien attention où il posait les pieds. Puis, sa décision prise, il retraversa la rue à son point de départ, contourna les différents groupes de jeunes qui attendaient, et s'approcha de l'entrée principale du théâtre.

— Hé là, où allez-vous ? lui cria un policier.

— Je suis médecin, répondit Nilsson, accentuant exprès son accent étranger et tendit sa sacoche pour l'inspection.

Le policier le dévisagea l'air suspect.

— Monsieur l'agent, reprit Nilsson, ai-je vraiment l'air d'un inconditionnel de L'Asticot et de ses Poux chanteurs ?

Sous sa grosse moustache, les lèvres du policier se décrispèrent en un sourire.

— Je suppose que non, fit-il. Allez-y, docteur, et appelez-nous si vous avez besoin de quelque chose.

— Merci, monsieur l'agent.

Il se glissa par la porte menant aux coulisses et trouva, comme il s'y attendait, une confusion totale digne de Bedlam{11} à l'exception d'un vieux gardien calme qui s'avança vers lui.

— Puis-je vous aider, Monsieur ? demanda le vieil homme.

— Je suis le docteur Johnsson. On m'a demandé de rester dans les coulisses pendant le spectacle au cas où il y aurait des blessés.

— Mon Dieu ! Il faut espérer que non !

Nilsson se sentait bien. Ses chaussettes n'étaient pas mouillées. Il fit un petit signe au vieil homme se pencha en avant et chuchota dans son oreille :

— Ne vous en faites pas. On n'en a pas perdu un seul, de ces imbéciles, encore.

Puis il se redressa, poussa un profond soupir, partageant avec le vieux la contemplation du gouffre qui sépare les générations. Après un long silence, le vieil homme murmura :

— Eh oui, docteur. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi.

— Merci.

Des machinistes installaient les instruments de musique sur la

scène, derrière le rideau tiré qui laissait filtrer, assourdi, le chahut des spectateurs.

Nilsson ne voyait rien qui pouvait ressembler à des asticots ou à des poux d'outre-tombe. Soudain, de l'autre côté de la scène, il aperçut la rouquine. Elle était grande et jolie avec un visage tout à fait inexpressif. Il diagnostiqua immédiatement une narcose due, soit à une overdose, soit à l'usage permanent de drogue.

Il enleva son léger imperméable tout en inspectant les alentours. Pas le moindre Américain qui pourrait être Remo ni de vieil Oriental. S'ils étaient les gardes du corps de la jeune fille, ils auraient dû être à ses côtés.

En revanche il remarqua que quelqu'un surveillait la jeune fille indolente, adossée au panneau d'éclairage. Deux hommes debout au milieu de la scène l'observaient. L'un portait un ensemble sport des plus vulgaires, des lunettes aux verres fumés et une moumoute noire aussi naturelle sur son crâne qu'une motte de gazon. Il parlait très vite à un petit homme carré, coiffé d'un chapeau. Le petit costaud l'écoutait, regardait la rouquine, puis reportait son attention sur son interlocuteur, approuvant de la tête. Instinctivement, probablement inconsciemment, sa main droite s'éleva et tapota sa veste près de son aisselle gauche, indiquant sans erreur possible qu'il portait une arme.

Nilsson comprit que les deux individus qu'il examinait s'apprêtaient, comme lui, à exécuter le contrat ouvert, alors qu'il avait expressément spécifié au Suisse que le contrat devait être, depuis son entrée en scène, considéré comme fermé. La présence du petit costaud au chapeau était une insulte intolérable à la famille Nilsson. Gunnar ouvrit sa trousse médicale, vérifia discrètement le chargeur de son revolver et enleva la sécurité. Satisfait, il posa la trousse sur une petite table de manière à la cacher avec son corps, vissa rapidement le silencieux. Après avoir refermé sa trousse, il se tourna de nouveau vers la fille.

Comme cela serait facile si elle était sa seule cible. Une balle, et le contrat d'un million de dollars serait exécuté. Les deux meurtriers de Lars compliquaient tout. Il scruta de nouveau la foule. Toujours rien. Pas de Remo ni d'Oriental. Tant pis, puisqu'il fallait les attendre, il attendrait, mais s'assurerait que la jeune fille reste en vie jusqu'à ce qu'il puisse, lui, lui régler son sort. Étant donné que le monde avait besoin d'un message clair concernant l'honneur des Nilsson, lesquels n'appréciaient guère que l'on vienne piétiner leurs plates-bandes, eh bien, il se chargerait également de ce dernier point.

Nilsson regarda de nouveau la fille. Son regard était toujours aussi vague et flou, et elle était avachie contre le panneau d'éclairage.

Décontracté, il traversa la scène. En s'approchant d'elle il vit ses lèvres articuler quelque chose :

— Faut que je me fasse cet Asticot.

Il se posta aux côtés de Vickie Camer et vit alors l'homme au chapeau s'éloigner de la scène. Son corps se tendit instinctivement. Sans remarquer Nilsson, l'individu s'avança vers eux puis les dépassa, empruntant un petit escalier qui apparemment montait aux loges du premier balcon. Nilsson attendit quelques instants puis le suivit. Une fois en haut des marches, sans l'abri de l'épais rideau protecteur, le bruit des conversations des spectateurs était assourdissant. L'homme s'était installé dans une loge d'une personne, à gauche de la scène d'où il avait sans aucun doute une vue imprenable sur les coulisses de droite. La porte de la loge était munie d'un hublot de verre et Nilsson put voir l'individu enlever son chapeau puis se pencher en avant comme s'il mesurait la distance le séparant de la fille, que Nilsson distinguait très bien par-dessus l'épaule du petit costaud.

À ce moment-là une soudaine excitation s'empara des coulisses, puis apparurent, dans leurs costumes de satin chargés de steaks, de côtelettes, de rognons de bœuf et de tranches de foie, ce qui ne pouvait être que L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe. Leurs costumes blancs étaient déjà largement tachés par les pièces de viande qui s'amollissaient sous la chaleur des lumières. Le sang commençait à couler le long de leurs jambes.

Malgré sa concentration sur l'individu devant lui et Vickie Camer, Nilsson eut quand même le temps de trouver ce spectacle incroyable.

Une fanfare éclata. Les lumières de la salle baissèrent. Le rideau s'ouvrit pour laisser passer le gros bonhomme à la moumoute aux vêtements criards et aux lunettes fumées. Une acclamation monta de la salle pleine à craquer.

— Salut les enfants ! C'est moi Big Boum ! cria-t-il dans un micro. Vous êtes tous prêts pour un peu de boum musical ?

Un millier de voix se mirent à hurler. L'homme devant le micro se mit à rire très fort :

— Vous êtes venus à la bonne adresse ! hurla-t-il avec un accent qu'après réflexion Nilsson situa comme étant originaire des Etats du Sud.

Il ne savait pas qu'à New York, les disc-jockeys ont toujours l'intonation sudiste. Plus la musique est mauvaise, plus l'accent est prononcé.

— Nous allons tous nous éclater, annonça Big Boum, puis il jeta un regard vers la loge sur sa droite en faisant un petit signe de la tête.

— On veut L'Asticot ! bêla une voix.

— Où sont les Poux ? cria une autre.

— Ils arrivent, répondit Big Boum Benton. Ils terminent juste un petit morceau de viande morte. Ah, comme ils ont de la chance, ces petits bouts de viande morte !

Dans la salle ce fut du délire. Les filles se manifestaient frénétiquement, les garçons avec plus de retenue. Big Boum paraissait content d'avoir fait arrêter les huées et il ne tenait pas à les subir de nouveau. C'était vexant pour une grande vedette comme lui. Il s'éclaircit la voix, leva les mains au-dessus de sa tête et d'un air officiel reprit :

— L'heure est venue ! Allez-y pour... pour... les seuls... les plus fantastiques de tout temps... Voici L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe.

Un ouragan souleva l'assemblée. Les lumières baissèrent davantage et un spot géant illumina le centre du rideau. Comme s'y attendait Nilsson, le petit costaud dans sa loge se pencha en avant. À travers le hublot il le vit glisser sa main sous sa veste. Silencieusement, Nilsson tira à lui un battant de la porte et entra. Ses chaussures ne firent aucun bruit sur la moquette, Big Boum Benton était toujours sur scène encadré par la lumière du spot géant. Les spectateurs acclamaient toujours frénétiquement, mais le rideau demeurerait obstinément fermé. De faibles lumières éclairèrent les ailes de la scène. Sur la droite, Nilsson aperçut la rouquine, Vickie Camer, toujours au même endroit. Un éclair métallique jaillit de la main du petit costaud.

Nilsson plongeait la main dans sa trousse médicale et sortit son revolver. Il regarda par-dessus l'épaule du petit costaud et vit Big Boum Benton fixer la loge. Le petit gros levait lentement son arme. D'un pas, Nilsson fut derrière son fauteuil. Dans un seul mouvement souple le docteur laissa tomber sa sacoche et entoura la gorge du petit gros de son bras gauche. Puis il tira le bonhomme brutalement en arrière, l'éloignant du bord, pour que son arme ne tombe pas sur la tête d'un spectateur. Le petit costaud se débattait vigoureusement jusqu'à ce Nilsson lui appliquât le canon de son revolver à la base de la nuque et lui envoyât une balle, de biais, dans le thorax. Son geste avait la simplicité d'une grand-mère arrosant ses pétunias. Le silencieux n'émit qu'un faible toussotement, l'homme frémit et s'affala dans les bras de Nilsson qui le tenait toujours dans son étau. Il était mort. Son arme était tombée sans bruit sur la moquette, à ses pieds. Les balles de Nilsson resteraient dans son corps jusqu'à ce que le médecin légiste les trouve. Rien n'était venu rompre le charme du spectacle. Nilsson garda le petit gros un instant dans ses bras,

savourant l'impression de puissance que lui donnait le meurtre. Combien de temps cela faisait-il ? Vingt-cinq ou trente ans qu'il n'avait pas touché à une arme ? Il avait tourné le dos à l'histoire de sa famille et où cela l'avait-il mené ? Une tradition glorieuse, personne pour l'assumer et un frère mort.

L'homme pesait de plus en plus lourd. Nilsson était enfin convaincu : il était le plus grand assassin au monde. Et il faisait maintenant, en pleine possession de son génie et de son talent, ce que Dieu avait toujours voulu qu'il fasse. Le sang lui battait aux tempes. La fureur des Vikings lui monta à la gorge, le goût amer de la colère lui envahit la bouche. Quelqu'un avait osé toucher à un contrat Nilsson ! Et là, en bas, au milieu de la scène, en veston violet et lunettes fumées, se tenait l'imbécile qui avait ignoré l'avertissement lancé au monde par Gunnar Nilsson : « Ce job est à moi, n'y touchez pas ! »

Big Boum, ou peu importe son nom, aurait également besoin d'une leçon. Le rideau commença à s'ouvrir. L'Asticot et les Poux, dans leurs invraisemblables costumes, se tenaient à leurs places. La foule se déchaîna complètement. Les musiciens se contentèrent de rester là, sans jouer une note. Des filles sautèrent sur leurs sièges alors que d'autres se précipitaient vers leur idoles, encombrant les allées. Avec regret, Big Boum quitta le centre de la scène vers la coulisse opposée à celle de Vickie Camer.

Nilsson patienta jusqu'à ce que son angle de tir soit parfait puis tira, sa balle partit, emportant la pomme d'Adam du disc-jockey. Benton saisit sa gorge à pleines mains et quitta la scène en chancelant. Personne n'y fit attention et la balle, lui ayant traversé la gorge, alla se loger tranquillement dans un sac de sable près du rideau.

Nilsson sourit. Big Boum ne se servirait plus de sa voix pour proposer à nouveau un contrat que la famille Nilsson avait décidé d'honorer.

L'Asticot gratta une corde de sa guitare, en sortit une note grave qui resta un instant suspendue dans l'atmosphère et dont l'écho calma les fans. Un silence d'expectative s'abattit sur la salle, puis la voix plaintive et obsédante de la jeune fille aux cheveux flamboyants s'éleva des coulisses :

— Faut que je me fasse cet Asticot !

Ses paroles furent emportées par la musique qui explosa d'un seul coup. Nilsson leva à nouveau son pistolet, visant très précisément la paupière droite de Vickie Camer. Il la tint un instant dans son viseur puis, souriant, abaissa son arme. Le million de dollars serait pour plus tard. D'abord il devait s'occuper de ce Remo et de l'Oriental.

Gunnar Nilsson quitta la loge, longea le corridor et descendit l'escalier qui menait au hall d'entrée. Ses deux premières cibles ne seraient pas là ce soir.

Le grand foyer du théâtre, aujourd'hui nu et délabré, avait dû être autrefois élégant. Son tapis rouge était usé, laissant par endroits apparaître la trame.

Gunnar Nilsson, tout en marchant, avait l'esprit ailleurs. Il lui fallait appeler la Suisse pour leur dire que quiconque s'attaquait à Vickie Camer et au contrat connaîtrait la même fin que le petit costaud au chapeau. Il devrait ensuite découvrir où était prévue la prochaine représentation des Asticots, car il allait les suivre jusqu'à ce qu'apparaissent Remo et l'Oriental. Alors il assouvirait sa vengeance et après, seulement après, il s'occuperait de la fille.

Il était perdu dans ses pensées, en se dirigeant vers la sortie du théâtre, et son esprit absent, indifférent à ce qui l'entourait. Il ne remarqua pas un jeune homme qui, lui, arrivait et qu'il bouscula.

— Excusez-moi, fit Nilsson.

L'individu grogna quelque chose.

Gunnar Nilsson ne remarqua pas davantage le vieil Oriental immobile un peu plus loin, examinant des photos de films qui dataient de mille neuf cent cinquante-trois. L'Oriental, lui, en revanche, avait vu Gunnar Nilsson.

— Venez, dit Remo à Chiun. Nous devons surveiller Vickie si elle est là.

Il remarqua alors le regard de Chiun fixé sur l'homme qui venait juste de le bousculer.

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça ? demanda Remo.

— Cet homme.

— Et alors, qu'est-ce qu'il a ?

— Il t'est rentré dedans et il n'a pas cillé.

— Et alors ? Il n'a pas roté non plus.

— Oui, mais il aurait dû ciller.

— Peut-être que son clignotant est cassé ? fit Remo, suivant des yeux l'individu qui maintenant s'éloignait sous la pluie dans la rue. Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Pour un insensé rien ne compte. Mais souviens-toi simplement que cet homme ne cilla pas.

— J'emporterai cette remarque avec moi jusque dans ma tombe, fit

Remo. Venez.

Sur ce, il se retourna et pénétra rapidement dans le théâtre. Mais Chiun traînait derrière, regardant la rue, pensant toujours à l'homme qui n'avait pas cillé.

CHAPITRE XVII

Le vieil Oriental adressa la parole aux deux flics qui gardaient l'entrée des artistes. Le temps qu'ils lui répondent, le Blanc qui accompagnait le Chinetoque s'était volatilisé. Les flics le cherchèrent du regard. Et puis ils constatèrent que le Chinetoque avait, lui aussi, disparu, de la même stupéfiante façon. Comme deux ronds de flanc, ils en restèrent, les flics. Puis pensèrent à autre chose.

À l'intérieur, Remo et Chiun cherchaient, scrutaient, bref s'enquéraient. Et Remo fut bien soulagé lorsqu'il aperçut Vickie Camer adossée au tableau de commande des éclairages. Envapée sévère, mais vivante.

Des mecs s'agitaient dans les coulisses et, visiblement, cela avait un rapport avec la prestation électronique-musicale des Poux d'Outre-Tombe et de L'Asticot qui se produisaient sur scène. Le regard de Chiun avait enregistré tout cela.

— Au revoir, Remo, dit-il.

— Comment ça au revoir ?

— Le maître de Sinanju ne s'attarde pas dans un endroit où les gens chantent « mouga, mouga, mouga, mouga ».

— N'écoutez pas. Il faut vous bloquer l'esprit, conseilla Remo.

— Facile pour toi, dont l'esprit est perpétuellement bloqué. Je rentre à l'hôtel.

— Chiun ! Nom d'un chien ! On ne sait pas ce qui risque d'arriver ici ? J'aurai peut-être besoin de vous.

— Tu n'auras pas besoin de moi. Peu importe, ce qui devait s'y passer a déjà eu lieu.

— Vous en êtes persuadé ?

— Absolument.

— Qui vous l'a dit ?

— L'homme qui n'a pas cillé.

Et, sur ce, Chiun lui tourna le dos et partit. Il longea le corridor, s'excusant au passage auprès des agents qui étaient presque arrivés à se convaincre que les deux hommes qu'ils avaient cru voir n'étaient que des apparitions, des visions hystériques, résultant de la musique

de L'Asticot et des Poux d'Outre-Tombe.

Remo regarda la porte se refermer derrière Chiun. Il haussa les épaules et s'approcha de Vickie Camer.

— Ils sont bien, hein ? fit-il.

— Super, vieux, super ! répondit-elle se tournant pour voir son interlocuteur. Hé, mais c'est toi ! Ça alors, mon seul et unique amant !

Son visage affichait une joie réelle.

— Si vous m'aimez autant, pourquoi avoir disparu ? demanda Remo.

— C'est que j'avais des choses à faire et je savais que tu me laisserais pas les faire. Sans compter que *quelqu'un* commençait à me faire braire avec ses feuilletons télévisés.

— Dorénavant vous restez avec moi. Ne vous mettez pas entre Chiun et son téléviseur et tout ira très bien.

— Comme tu voudras Remo, dit-elle passant un bras autour de ses épaules. T'as raté tout le meilleur.

— Ah oui, quoi ?

— Quelqu'un a tiré sur Big Boum Benton lui emportant la gorge.

— Et c'est marrant ?

— T'as jamais entendu son émission à la radio ?

— Non.

— Lui sans gorge, c'est plutôt bidonnant.

— Et, à vous, vous est-il arrivé quelque chose ? demanda Remo brusquement en alerte, et se mettant devant Vickie pour la protéger des loges d'en-haut qui, venait-il de remarquer, bénéficiaient d'une vue parfaite sur les coulisses.

— Non. Moi j'ai fait qu'écouter mon Asticot. Faut absolument que je me fasse ce mec.

— Oui, je sais, répliqua Remo. Je vais vous arranger ça.

— C'est vrai ?

— Oui, oui. Mais vous devez m'accompagner maintenant pour que nous puissions préparer un plan.

— Eh bien, je vais te dire, je suis pas contre, mais c'est que demain il y a le festival de Darlington.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le plus gros meeting-rock de toute l'histoire mondiale.

— Et vous ne pourriez pas le rater, n'est-ce pas ?

— Pas question, vieux. Pas question.

— Bon, nous y serons demain.

Remo s'apprêtait à ajouter autre chose, mais réalisa que cela lui était impossible. Un rugissement soudain s'échappa de la salle. Il vit alors L'Asticot quitter la scène et s'avancer vers les coulisses vêtu de son costume blanc orné de steaks, et de foies, suivi des trois Poux habillés de la même façon avec juste un peu moins de galons dorés. Vickie retira son bras d'autour de Remo et s'avança vers L'Asticot.

— Hé L'Asticot, appela-t-elle. Viens ici, je voudrais te présenter quelqu'un.

Le chanteur fit un pas prudent vers Vickie et Remo.

— Qu'est-il arrivé à Big Boum ? demanda-t-il.

— Oh, t'en fais pas pour lui, rien de sérieux. Voici Remo, je voulais que tu le connaisses.

L'Asticot regarda Remo sans lui tendre la main. Remo fit de même. Les trois Poux se rapprochèrent de L'Asticot.

— Ravi de vous connaître, fit L'Asticot.

— Moi de même, répondit Remo. Au fait, vous avez un costume fantastique. Qui est votre boucher ?

L'Asticot eut un sourire figé mais ne dit rien. Un des Poux demanda :

— Vickie, ce mec, c'est un de tes copains ?

— Mon amour, mon amour préféré, répliqua-t-elle.

— Lui ? Mais c'est un vieillard. Et t'as vu ses cheveux ?

— Vous faites l'amour avec vos cheveux ? demanda Remo. Peut-être bien que oui, après tout, ajouta-t-il, réflexion faite.

Dans la salle les hurlements ne faisaient que s'accroître.

— Faut que j'y retourne, fit L'Asticot, calmer ces animaux.

— Lancez-leur quelques morceaux de viande crue.

L'Asticot jeta à Remo un regard perspicace d'un quart de seconde puis entraîna les trois Poux sur scène. Les cris repartirent de plus belle. L'Asticot s'inclina. Les trois Poux l'imitèrent. Le public se déchaîna. L'Asticot agita de nouveau les mains. Un autre raz de marée. Il arracha un faux-filet d'un bon kilo de sa poitrine, le tint au dessus de sa tête. Sous les spots le sang et le jus brillaient sur la viande. Encore des cris. Comme s'il s'agissait de *frisbee* {12} il l'envoya dans la salle, provoquant une hystérie collective.

Puis dans une orgie de distribution de viande, L'Asticot et les Poux arrachèrent les morceaux de viande de leurs costumes pour les envoyer à leurs fans qui commencèrent à se battre. On aurait dit la journée du steak de l'armée du Salut. Mais il y avait plus d'amateurs que de provisions.

Ayant entièrement débarrassé leurs costumes de leurs décorations camées, L'Asticot et les Poux quittèrent la scène. La viande avait été engloutie par deux douzaines de filles. Toutes les autres étaient frustrées. Les policiers finirent par céder sous la marée humaine. Les filles se répandirent sur la scène et dans les coulisses.

Les Poux et L'Asticot avaient rejoint Vickie et Remo après la distribution de viande. L'Asticot voulait remercier Remo pour sa bonne idée de distribution gratuite mais ils furent tous emportés dans une tornade de corps transpirants qui déferlait en coulisse comme une gigantesque vague.

Les voix barytons des policiers essayant de dégager cette marée humaine s'entendaient à peine au-dessus des cris perçants du public fanatisé. Remo était coincé contre le panneau d'éclairage. Il se tourna péniblement et, au hasard, abaissa un maximum de leviers. Le cinquième levier réussit à plonger les coulisses dans une nuit noire.

Un nouveau genre de cri, celui de la panique, se répandit. Remo se pinça un instant les paupières fermées, forçant ses pupilles à s'élargirent, puis ouvrit les yeux. Il pouvait maintenant voir aussi bien que si tout baignait dans la lumière.

Il se fraya un chemin à travers la foule des jeunes aveugles et des policiers, comme s'ils n'étaient pas là. Il emprunta une porte qui le ramènerait au hall d'entrée. Vickie n'était nulle part. L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe avaient également disparu. Il sortit dans la rue au moment où démarrait une Rolls Royce poursuivie par une bande de filles.

Vickie avait encore réussi à s'échapper.

CHAPITRE XVIII

Il y avait deux appels téléphoniques de Pittsburgh concernant Vickie Camer ce soir-là.

Le docteur Gunnar Nilsson réussit à convaincre le réceptionniste de son hôtel minable de lui appeler la Suisse après lui avoir remis en dépôt un billet de cinquante dollars. Nilsson prit la communication dans le hall pour s'assurer que le réceptionniste n'écouterait pas.

— Nilsson à l'appareil, dit-il tout simplement. Quelqu'un d'autre était après la fille ce soir.

Il écoutait puis reprit :

— D'accord, ils n'étaient pas à vous, mais si jamais un des vôtres montre son nez il lui arrivera la même chose.

Il laissa parler son interlocuteur puis répéta :

— Le festival de Darlington. C'est bon, dans ce cas c'est là que tout se terminera. Mais je vous préviens, plus d'amateurs qui se mettent en travers de mon chemin. Vous pourriez le faire savoir.

Puis, sur un « merci », Gunnar Nilsson raccrocha et monta dans sa chambre. Il devait nettoyer et astiquer son revolver. Demain serait un grand jour où sonnerait l'heure de la vengeance. Il voulait être prêt.

— Qui s'intéresse à ce que disent les journaux ? fit Remo dans le téléphone.

Patiemment Smith reprit ses explications : le corps de Lars Nilsson avait été retrouvé et identifié. La presse avait déterré son passé et on supposait que s'il était dans le pays, c'était pour exécuter un contrat d'assassinat au cours duquel il avait trouvé la mort. De plus, le mot était lâché dans le Milieu, que la famille Nilsson était arrivée pour venger la mort de Lars.

— Je me fous de ce que racontent les journaux ! répéta Remo.

— Moi, je m'y intéresse, rétorqua Smith. Tout cela veut dire que Chiun et vous devez faire très très attention. Vickie Camer a maintenant à ses trousses un des plus grands assassins du monde ; et vous deux également. Soyez prudents. Sans oublier que vous augmenteriez considérablement les chances de survie de Vickie Camer si vous réussissiez à la garder auprès de vous plusieurs heures d'affilée.

— D'accord, d'accord, d'accord, fit Remo dégoûté.

— Où allez-vous maintenant la retrouver ? demanda Smith.

— Elle m'a échappé à l'occasion d'un raz de marée, mais demain nous la retrouverons sans problème au festival pop de Darlington et cette fois-ci on l'embarque.

— Faites attention.

— Le souci fait partie de vos devoirs professionnels, n'est-ce pas ? ironisa Remo.

Mais Smith avait déjà raccroché, et Remo raccrocha violemment l'écouteur sur le combiné.

— Le docteur Smith se fait du souci ? interrogea Chiun.

— Oui, il semblerait qu'on a toute la maison Nilsson sur le dos à la suite de ce que vous avez fait à Lars.

— Évidemment qu'ils sont là, dit Chiun secouant tristement la tête. C'est toujours comme ça avec les maisons de parvenus. Ils prennent tout très à cœur.

— Pas nous ?

— Toi, peut-être, mais pas moi. C'est justement la différence entre le gardien d'une tradition et un rien du tout ramassé dans le caniveau.

Remo en avait ras le bol de Chiun autant que de Smith.

— Faites attention quand même, Chiun. D'après ce que j'ai compris, ces Nilsson ne sont pas n'importe qui. Ce n'est pas une bande de nouveaux riches puisque leur maison exerce depuis six cents ans.

— Ils sont quand même des parvenus, répliqua Chiun. La Maison de Sinanju existait déjà quand les Nilsson vivaient encore dans des huttes en bouse de vache.

— Smith recommande de faire attention.

— Tu devrais suivre ses conseils, affirma Chiun.

CHAPITRE XIX

Etant de vieux habitués des festivals rock et de leur organisation, L'Asticot et les Poux d'Outre-Tombe, en compagnie de Vickie Camer et du chauffeur, roulèrent de nuit jusqu'à Darlington, une petite ville dans les Catskills new-yorkaises où avait lieu le concert du lendemain.

Des chambres avaient déjà été réservées dans l'unique motel de la ville sous le nom de Calvin Cadwallader et c'est là que le lendemain L'Asticot et sa troupe s'habilleraient avant d'être déposés en hélicoptère sur la scène même du festival. Ils repartiraient de la même façon. Ce moyen de transport aérien était le fruit d'une longue expérience. Sans lui ils risqueraient d'être pratiquement écartelés par leurs admirateurs à chaque fin de concert.

Dans la voiture qui s'éloignait de Pittsburgh, L'Asticot était assis sur la banquette arrière, Vickie à ses côtés. D'un compartiment encastré sur le côté, il retira une paire de gants qu'il enfila soigneusement, presque cérémonieusement. Il prit ensuite la première édition du *Wall Street Journal* qui lui parvenait chaque jour par avion où qu'il se trouve.

Il ouvrit le journal à la page de la bourse après avoir allumé la petite lampe située derrière sa tête. D'un index ganté il parcourut la colonne indiquant la cote des actions.

De temps en temps il lâchait un grognement. Vickie Camer était assise aussi près de lui que le permettait son sens de l'hygiène. Une fois elle s'était carrément collée à lui et il l'avait repoussée comme si elle n'était qu'une poubelle renversée. Les trois Poux s'étaient installés sur la banquette qui leur faisait face. Ils discutaient musique, filles, musique, filles et argent.

Calvin Cadwallader grogna à nouveau. Son index s'arrêta sur un chiffre. Il rouvrit la boîte à gants sur le côté et en ressortit un feutre et un épais carnet sur lequel il prit des notes.

— Vends, conseilla Vickie Camer qui put déchiffrer ce qu'écrivait L'Asticot.

— Pourquoi vendre ? demanda-t-il. Elle vient de prendre un point.

Durant un moment il oubliait qu'il parlait avec une nymphomane idiote.

— C'est vrai, reprit Vickie, et elle a quintuplé sa valeur. Une

compagnie japonaise fait actuellement une percée sur le marché, fabriquant le même produit à moitié prix. Par conséquent, tant que tu peux t'en tirer avec un bénéfice, vends.

Elle se détourna de Cadwallader et regarda le paysage par la fenêtre.

— Pourquoi mon agent de change ne m'a-t-il rien dit ? demanda Cadwallader.

— Probablement parce qu'il veut d'abord se débarrasser de ses propres actions. Normal non ? Vends.

— Comment se fait-il que tu sois aussi au fait du marché boursier ? s'étonna Cadwallader. S'il est vrai que tu y connais vraiment quelque chose.

— Actuellement L'Asticot, dit Vickie se réjouissant de le voir gigoter en entendant ce nom, je vaudrais soixante-douze millions de dollars au bas mot. Une personne qui vaut autant n'a pas le droit d'être ignorante ou stupide. Lorsque mon père mourra je pèserai un quart de milliard de dollars. Il faut bien que quelqu'un s'occupe de la boutique.

Cadwallader était fortement impressionné. Il se mit à lui énumérer plusieurs noms d'actions.

— Dis-moi la vérité, dit-il. Ta véritable opinion.

Il nomma une société de boissons non alcoolisées.

— Vends, le contrat avec les Russes ne se fera pas.

Un laboratoire.

— Achète. Ils viennent de mettre au point un contraceptif oral pour les hommes.

Une société pétrolière.

— Vends. Il y a eu certaines modifications dans ta rentabilité de leur capital par une régulation des dividendes. Après le premier septembre les impôts te boufferont tout.

Ils discutèrent ainsi haute finance jusqu'à leur arrivée à Darlington. Lorsque la voiture s'immobilisa devant l'entrée du motel, L'Asticot sortit, suivi de Vickie.

— Emmenez la voiture dans le parking de l'auberge à l'autre bout de la ville, ordonna L'Asticot au chauffeur. Mais n'oubliez pas d'être ici demain à cinq heures, les valises chargées et le moteur en marche. C'est l'heure à laquelle notre hélicoptère nous déposera pour rentrer.

— Oui, monsieur, répondit le chauffeur retirant du coffre toute une série de mallettes qu'il déposa au sol pour ensuite vite remonter dans

la voiture et démarrer rapidement pour que personne n'ait le temps de reconnaître la voiture.

L'Asticot et les Poux avaient déjà leur clé de chambre. Marchant vers leurs portes respectives Poux Numéro Un demanda à L'Asticot :

— Tout est prêt pour demain ?

— Oui, oui, fit L'Asticot.

— Tu prévois une répétition ce soir ?

— Non, répliqua L'Asticot, pas le temps.

— T'as pas le temps ? Quoi de si urgent ?

— Faut que je me fasse Vickie, répondit L'Asticot.

Et il s'en alla, laissant Poux Numéro Un absolument abasourdi, pour suivre Vickie dans sa chambre. Il fouillait dans son sac de voyage à la recherche de son flacon de vitamines E.

*

* *

N'étant pas de grands habitués de concerts rock, Remo et Chiun ne partirent pour Darlington que le lendemain matin avant le lever du soleil. Ils purent constater que tous les habitants du continent américain avaient eu la même idée. À trente kilomètres de Darlington, la circulation était entièrement bloquée.

Telle une fourmi essayant de contourner une flaque d'eau, Remo s'engagea dans une route après l'autre, passant d'un bout d'autoroute à une départementale. Sans résultat. Partout la situation était nase. Toutes les voies d'accès étaient entièrement saturées. Personne n'avancait plus. Il était dix heures du matin.

Chiun regardait par sa vitre baissée permettant à l'air conditionné de s'échapper à l'extérieur sans avoir, au préalable, rafraîchi Remo.

— Le réseau d'autoroutes dans ton pays est des plus intéressants, fit Chiun. Il fonctionne à merveille jusqu'à ce qu'on s'en serve. Cela a dû demander énormément de réflexion pour arriver à construire des accès qui sont trop larges pour une circulation légère et trop étroits pour une circulation dense.

Remo grogna. Il fit un demi-tour et reprit l'autoroute. Il lui restait encore trente kilomètres à parcourir et plus que trois heures avant le début du concert. Or il était bel et bien coincé dans les embouteillages. Une voiture de police blanche et noire le dépassa en zigzaguant sur le bas-côté, sa sirène hurlante et sa lumière rouge clignotant comme une folle.

Tout autour de Remo, la foule montrait les premiers signes de relâchement de la discipline. Les gens sortaient de leurs véhicules. Certains s'installaient sur les toits pour jouer aux cartes, d'autres s'allongeaient dans l'herbe des champs qui bordaient l'autoroute, roulant des cigarettes de marijuana. Les portières s'ouvraient comme si l'alarme pour la répétition d'une alerte d'incendie s'était déclenchée. Remo grogna, plus aucun espoir de voir la circulation reprendre.

— Peut-être pourrions-nous marcher ? suggéra Chiun. C'est une belle journée pour une promenade.

— Peut-être que si vous me laissez prendre la situation en main, nous arriverions sans encombres ? répliqua sèchement Remo.

— Peut-être... fit Chiun. Bien que...

Mais Remo n'entendit pas le reste de la phrase. Il observait dans son rétroviseur l'arrivée d'une seconde voiture de police. Il s'agissait cette fois-ci d'une Chevrolet banalisée. Son seul signe distinctif était une petite lumière rouge qui clignotait sur le rebord derrière le pare-brise. Cela donna à Remo une idée. Il dit quelques mots rapides à Chiun.

Tous deux descendirent de leur voiture et s'avancèrent vers le couloir des urgences. Remo fit de larges gestes par-dessus sa tête à l'intention de la voiture qui arrivait à toute vitesse. Elle pila finalement dans un crissement de pneus impressionnant aux pieds de Remo.

Le conducteur baissa sa vitre.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? hurla-t-il. Ça va pas non ! Foutez le camp ! Police.

— D'accord, fit Remo s'approchant du conducteur.

— Combien vous avez raison, ajouta Chiun qui, à son tour, s'avançait vers le côté du passager !

Remo mit ses mains sur la portière, constatant avec déception que la portière droite était verrouillée.

— Écoutez, commença Remo, vous pouvez pas savoir combien ce que j'ai à vous dire est important.

— Alors qu'est-ce que c'est ? demanda nerveusement l'inspecteur.

— C'est vachement important, répéta Remo.

Le policier le regardait de toute son attention ayant complètement oublié Chiun.

— Alors ?

— Je veux que nous procédions à une arrestation massive. Vous

voyez tous les gens qui sont là autour ? Eh bien, ils sont tous en train de fumer de l'herbe. Or, à moins que je ne me trompe, c'est absolument contre les lois de l'État de New York et du gouverneur Nelson Rockefeller. Voyez ce que je veux dire, inspecteur, d'après la nouvelle législation tous ces types-là ils doivent être bons pour dix ou quinze ans derrière les barreaux. Je tiens absolument à ce qu'on les ramasse tous.

— Je peux rien y faire. On nous a dit de fermer les yeux.

— Et vous trouvez vraiment que c'est là une façon de faire respecter la loi ?

— Ce sont les ordres.

— Dans ce cas, fit Remo, auriez-vous une allumette ? L'allume-cigarette de ma bagnole est nase, et j'ai mon herbe qui est là à s'ennuyer toute seule, en train de vieillir et se dessécher. Si je trouve pas de feu, elle va pourrir. Ce serait un vrai gâchis.

— Qu'elle pourrisse, espèce de salaud, répliqua, fou de rage, l'inspecteur passant la première et démarrant sur les chapeaux de roues, ses pneus arrière faisant jaillir des cailloux sur Remo et Chiun.

Remo le regarda partir puis se tournant vers Chiun lui demanda :

— Vous l'avez ?

Chiun ramena une main de derrière son dos. Elle tenait la lumière rouge clignotante du tableau de bord des flics.

— Comment avez-vous ouvert la porte, elle était fermée à clé ?

— Enfantin, répliqua Chiun.

— Bon, allons-y.

Une fois dans leur voiture de location, Remo brancha la lumière sur les deux prises au fond de l'allume-cigarette. Elle se mit à clignoter tout en tournant.

Remo démarra et emprunta la voie des urgences, appuyant à fond sur l'accélérateur, vers Darlington. Des fanas de l'acid-rock lui faisaient des signes au passage. Certains déjà complètement défoncés, se baladaient sur la voie. Remo fit du slalom pour ne pas les écraser.

— Pas si vite, dit Chiun.

— Concentrez-vous sur l'essence de votre être, suggéra Remo.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas. C'est ce que vous me dites sans cesse.

— C'est un excellent conseil, fit Chiun. Je vais me concentrer sur l'essence de mon être.

Sur ce, il mit ses jambes sur le siège et les croisa en position de méditation, regardant droit devant lui. Dix secondes plus tard, ses yeux étaient fermés.

Remo aurait pu jurer qu'il dormait jusqu'à ce qu'il évite de justesse une voiture qui déboîtait sur sa voie et que Chiun commente :

— Fais attention sinon tu vas nous tuer tous les deux et le pauvre M. Nilsson n'aura plus rien à faire.

En parlant il avait ouvert les yeux et regardait la route. Il vit un homme d'un certain âge portant une sacoche de médecin qui avançait rapidement sur le bord de l'autoroute. Chiun le suivit des yeux un instant, puis hocha pensivement la tête. Il se tourna vers Remo, mais ce dernier n'avait rien remarqué. Chiun, sur le point de parler, changea d'avis et referma les yeux. Pourquoi se fatiguer à dire quoi que ce soit à Remo ? Surtout au sujet d'une maison de parvenus.

*

* *

Gunnar leva les yeux sur la voiture qui passa à toute allure et eut un sentiment de dégoût pour ces Américains mous qui marchent quand ils peuvent courir et conduisent quand ils peuvent marcher. Tant pis. Il ne lui restait que quelques kilomètres et il avait largement le temps. Aujourd'hui il n'échouerait pas.

*

* *

L'Asticot prit son petit déjeuner au lit, Vickie à côté de lui.

— Que penses-tu vraiment des arbres de Noël en tant qu'évasion fiscale ? demanda-t-il tout en mâchant un croissant.

— Pas mal si tu es prêt à attendre cinq ans pour que ça commence à rapporter, répondit Vickie.

Elle se pencha, saisit son grand sac en tricot et fouilla à l'intérieur à la recherche d'une fiole de pilules bleues. Lorsqu'elle mit la main dessus, son visage s'éclaira de joie.

— Pourquoi ne manges-tu pas plutôt ? suggéra L'Asticot. Il y en a largement pour nous deux.

— D'accord, L'Asticot, mais je prends toujours mon tonique matinal d'abord.

Elle sortit une des pilules, qui, en chemin vers sa bouche, fut interceptée par la main de L'Asticot.

— Mange, te dis-je, ordonna-t-il expédiant la pilule bleue dans un

coin de la chambre, puis il s'empara d'un croissant qu'il lui fourra dans la bouche.

Vickie Camer regarda le chanteur avec une nouvelle considération. Au lit, il ne valait pas grand-chose, rien à voir avec ce bourgeois de Remo aux cheveux courts, mais il était plein d'attentions.

— Mange ce croissant, reprit L'Asticot et envisageons l'avenir.

CHAPITRE XX

Le soleil était à son zénith, l'air était lourd, et la chaleur pesait sur les dix hectares réservés au concert comme une couverture étouffante.

Remo et Chiun avançaient lentement à travers champs à la recherche de l'estrade.

— Hé camarade ! Où est le kiosque ? demanda Remo au jeune barbu qui, assis jambes croisées sur le sol, se balançait d'avant en arrière.

— C'est quoi un kiosque ?

— L'endroit où ils vont jouer.

— Ouais, ils vont jouer, et moi je vais les écouter.

— C'est ça. Mais où ?

— Je vais rester là, je les écouterai d'ici avec mes oreilles, mes jolies petites oreilles en forme de poire qui n'entendent que le bien et rejette le mal. Vive le bien ! À bas le mal ! (Il ricana.) C'est ma formule secrète pour la respiration artificielle.

— Et quelle est votre formule secrète pour la connerie ? demanda Remo profondément écœuré.

Ils le laissèrent et continuèrent à avancer.

— Très éclairant, commenta Chiun. Ils viennent pour voir et écouter, mais ils ne savent pas qui et où. C'est très intéressant de voir à quel point vous autres, Américains, êtes intelligents. Et qu'est-ce donc que cette fumée qui empeste l'atmosphère ?

— Ce n'est que de l'herbe qui se consume, fit malicieusement Remo.

— Cela n'en a pas du tout l'odeur, constata Chiun. Mais si tu as raison, comment se fait-il que personne ne panique ? N'ont-ils pas peur du feu ?

— Si on consomme suffisamment d'herbe, on n'a plus peur de rien.

— Cette réponse n'a aucune signification.

— Elle n'est incompréhensible que pour vous petit père, précisa Remo, assez content de lui.

Près de deux cent cinquante mille personnes avaient déjà réussi à s'agglutiner sur le site réservé au concert et d'autres continuaient à

arriver, rendant le moindre mouvement pratiquement impossible. La vérification des billets à l'entrée avait été abandonnée. Les promoteurs avaient été largement récompensés de leur peine avec les places vendues d'avance. Avec la coquette somme bien en sécurité à la banque ils étaient indifférents aux resquilleurs.

Ces champs, autrefois labourés, étaient aujourd'hui une mer de taches multicolores. Chaque tache constituait un rassemblement de trois ou quatre personnes, assis ou couchés dans l'herbe ou sur un matelas pneumatique, d'autres à l'abri sous des tentes. En d'autres circonstances, Remo, à la recherche de l'estrade, se serait orienté d'après l'ouverture des tentes, mais ces petits groupes disparates faisaient face à toutes les directions. Les gens n'étaient pas venus ni pour entendre ni pour voir, mais bien pour être vus et entendus. Chaque groupuscule protégeait sa petite parcelle de terrain. Remo et Chiun reçurent plusieurs regards haineux suivis de commentaires désobligeants au cours de leur pérégrination.

Remo finit par entendre au loin devant eux une moto qui démarrait et accélérât.

— Prenons sur la droite, lança-t-il à Chiun.

— Comment sais-tu cela ?

— Il suffit de trouver les motos pour trouver l'estrade.

— Elles font parties de la musique ? demanda Chiun.

— Non, quoiqu'en réalité elles le pourraient très bien.

Résolument il prit sur sa droite. Chiun le suivait tournant la tête de tous côtés, étonné par cette abondance d'humanité en cet endroit.

— Regarde, Remo, fit-il. Celui-là porte le costume de votre Oncle Samuel{13}.

— Chouette ! fit Remo sans se donner la peine de regarder.

— Et voilà Smokey the Bear{14}.

— Super !

— Pourquoi celui-là est-il vêtu de l'uniforme du Custer{15} ? Et il y en a un autre déguisé en gorille.

— Fantastique !

— Pourquoi ne fais-tu pas attention ? Ne sais-tu pas que : comme va la jeunesse, va le pays ? Ne veux-tu pas voir à quoi ressemble la prochaine génération de dirigeants de ton pays ? Regarde, y a un garçon habillé comme Mickey Mouse et une fille en Donald Duck.

— Génial ! Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Remo avançant toujours.

— Je préférerais ne pas le dire, répliqua Chiun qui accéléra l'allure pour rejoindre Remo. Si la prochaine génération de dirigeants doit ressembler à ça, je crois très sincèrement que toi et moi, devrions-nous mettre en quête d'un autre empereur.

— Je suis tout à fait d'accord, fit Remo. Dès qu'on aura sorti Vickie Camer d'ici en une seule pièce.

— Et réglé nos affaires avec M. Nilsson.

— Vous croyez qu'il sera ici ?

— Je *sais* qu'il y sera.

— Dans ce cas, gardez les yeux bien ouverts.

— « Dans ce cas, gardez les yeux bien ouverts », se moqua Chiun. Non, je les garderai fermés.

Les deux hommes venaient de dépasser le dernier petit regroupement de spectateurs et se retrouvèrent seuls, debout au milieu d'une zone déserte en demi-cercle de quarante-cinq mètres de large au bout de la propriété qui séparait d'un côté les spectateurs et de l'autre une longue rangée de motards en combinaison de cuir se tenant presque au coude à coude devant leurs engins. Derrière eux s'élevait l'estrade, haute d'une cinquantaine de mètres, encadrée par des tours de sonorisation sur le côté et derrière.

Remo et Chiun avancèrent.

— Hé là ! Vous êtes en territoire interdit. Foutez le camp ! gueula un des durs qui leur faisaient face.

Sa voix attira l'attention de ses copains. Ils étaient tous habillés pareil, et sur leurs casques Remo put lire « Dirty Devils »{16}.

— Ça va, fit Remo, nous sommes des amis du propriétaire.

— Ça ne veut rien dire pour moi, répliqua le gueulard.

— Ce qui prouve que ça veut bien dire quelque chose, rétorqua Remo. Souviens-toi de l'école, de la double négation ? C'est la sœur Carmélita qui m'a appris ça. T'as pas appris ça à l'école ? Mais y es-tu allé d'abord ? Ils ont une école au zoo ?

— Ça va, connard, toi et le vieux, déguerpissez.

— Je te donnerai cinq cents si tu nous laisses passer, proposa Remo. Réfléchis bien, cinq cents pour toi tout seul. Tu pourras t'acheter un sac de cacahuètes, et même peut-être que tes copains te les éplucheront.

Chiun posa une main sur l'épaule de Remo.

— Nous pouvons attendre. Il n'y a encore personne d'arrivé, nous

avons le temps.

Remo regarda Chiun puis approuva de la tête. Aux quatre motards moulés dans le cuir il lança :

— Compris les gars. Je vous verrai tout à l'heure.

Lui et Chiun quittèrent la bande déserte pour retourner parmi la foule. Une petite blonde sauta sur ses pieds et embrassa Chiun.

— C'est Bodhi Dar Dharma ressuscité, annonça-t-elle.

— Non. Je ne suis que Chiun, répliqua Chiun.

— Vous n'êtes pas venu pour m'emmener dans le Grand Vide ?

La fille semblait déçue.

— Personne ne peut emmener quiconque dans le Grand Vide. Parce que le trouver c'est le remplir, et alors il n'est plus vide.

— Mais quelle est donc la signification du Zen ? demanda la fille.

À ses pieds, étaient assises trois autres filles dans les quatorze ans, les yeux légèrement embués. Le sol autour d'elles était parsemé de ce qu'un œil non averti prendrait pour des cendres de cigarettes et des mégots.

— La même question fut autrefois posée à un autre Maître, dit Chiun. Il frappa son interlocuteur avec un bâton puis lui dit : « Je viens de vous expliquer le Zen. » Voyez-vous, mon enfant, ce n'est pas plus difficile que ça.

— Génial ! Super ! Asseyez-vous avec nous et racontez encore. Toi aussi, ajouta-t-elle pour Remo.

Chiun consulta Remo du regard qui haussa les épaules. Il n'avait pas d'endroit préféré et ici serait aussi bien qu'ailleurs sans compter que comme ça ils restaient à côté de l'estrade, ce qui leur serait utile par la suite. Chiun se coula lentement dans la position du lotus. Remo se laissa tomber à côté de lui ramenant ses genoux sous son menton, surveillant la foule, son attention bien loin de Chiun et des quatre filles.

— Vous étudiez le Zen ? demanda Chiun à la blondinette.

— Nous essayons. Toutes nous l'étudions, mais nous n'y comprenons rien.

— C'est bien là le but, expliqua Chiun. Plus on essaye de comprendre, moins on y arrive. C'est quand vous arrêtez d'essayer que tout s'éclaire.

Remo se sentit attiré dans la conversation par cette stupidité.

— Ça ne veut rien dire, Chiun.

— Rien n'a de signification pour toi, sauf ton estomac. Pourquoi ne nous laisses-tu pas, moi et ces enfants en paix ? Va te trouver un hamburger pour bien t'empoisonner !

Remo renifla, vexé, il leva le menton et détourna la tête. Sans regarder sa montre il savait qu'il était une heure moins cinq. Le concert ne devrait pas tarder à commencer.

Pendant que Remo observait la foule qui les entourait, Chiun parlait, la voix étouffée par le bruit de plus d'un quart de million d'individus.

Remo respirait l'odeur caractéristique et remarqua pour la première fois que la marijuana attirait les moustiques. Il y en avait partout, et un des bruits les plus persistants dans l'énorme champ était le claquement de mains sur les bras, les jambes et les cous. Seul Chiun paraissait épargné malgré le fait que les filles qui l'entouraient fumaient également de l'herbe. Remo perçut l'arrivée d'autres personnes qui s'installaient en cercle autour de Chiun et l'écoutaient.

— Etes-vous prêtre ? demanda une fille.

— Non, juste un sage, plaisanta Remo, et Chiun lui décocha un regard noir.

— Que faites-vous ? demanda une autre.

— Je ramasse des fonds pour les enfants affamés de mon village, répondit Chiun plein d'humilité et d'amour.

Il savourait cet instant.

— Dites-leur comment vous faites, grogna Remo.

— Ne lui prêtez pas attention, dit Chiun au groupe qui maintenant se composait bien de deux douzaines de spectateurs. Vous avez entendu parler de l'antique *Koan* zen du claquement de mains à une seule main ? À côté de moi vous pouvez contempler un mystère encore plus spectaculaire, celui d'une bouche en perpétuelle activité, sans la moindre liaison avec un cerveau.

Quelques ricanements fusèrent. Tout le monde se tourna vers Remo qui pensa répliquer mais ne trouva pas de réponse assez cinglante.

À ce moment il perçut les premiers bruits du rythme familier. Une minute plus tard le champ entier tendait l'oreille. La tension montait par vagues à chaque augmentation de la puissance du son. L'excitation contamina peu à peu les deux cent cinquante mille personnes d'un bout à l'autre du champ. Ils arrivaient, ils arrivaient ! Voilà l'hélicoptère ! C'était L'Asticot et les Poux. Tous étiraient leurs cous pour voir s'approcher l'hélico.

Deux cent cinquante mille personnes l'aperçurent en même temps,

et ils ventilèrent leur joie dans un rugissement massif qui fit trembler la terre sous Remo. Mais autour de Chiun les deux douzaines de jeunes ne bronchèrent pas, suspendues aux lèvres du Maître qui leur parlait doucement d'amour et d'honneur dans un monde plein de haine et de mensonge.

Remo regardait l'hélicoptère tout comme Gunnar Nilsson, qui, s'approchant d'un motard, décida de passer à l'action.

— Je suis le médecin engagé par les promoteurs, fit Nilsson montrant sa trousse. Je dois être à côté de la scène.

— J'ai pas reçu d'ordre à votre sujet, répondit le « Dirty Devil ».

Un autre motard s'approcha comme pour venir soutenir son copain, mais ce dernier lui fit signe de s'éloigner. Qui avait besoin d'aide devant un vieillard de soixante ans ?

— Eh bien, moi, j'ai mes ordres ici même, répliqua Gunnar.

L'hélicoptère était maintenant au-dessus d'eux. Le motard regarda l'engin amorcer sa descente sur l'espace vide derrière l'estrade, entre celle-ci et les arbres qui délimitaient la propriété.

Nilsson en profita pour ouvrir sa trousse, s'emparer d'une seringue hypodermique et d'un coup puissant il enfonça l'aiguille à travers la veste en cuir, dans le biceps gauche du jeune homme. La seringue mordit dans la chair. Gunnar Nilsson appuya sur le piston. Le motard se retourna, l'air mauvais, sa main droite saisit son bras, sa bouche s'ouvrit, prête à protester. Il resta là, figé un instant, puis s'effondra d'un seul coup. Le bruit de son corps heurtant le sol attira l'attention de son copain de gauche.

— Vite ! fit Nilsson. Je suis médecin. Cet homme doit être immédiatement transporté dans la tente médicale.

Le motard regardait incrédule son copain qui gisait à terre.

— Je crois que c'est un coup de chaleur, reprit Nilsson agitant sa trousse sous le nez du garde absolument pétrifié. Dépêchons-nous, il a besoin de soins.

— D'accord, lâcha finalement le motard. Harry, viens me donner un coup de main, lança-t-il à un de ses copains.

Nilsson profita de leurs échanges verbaux pour s'esquiver. Il se précipita vers l'escalier de bois qui à gauche montait sur la scène.

L'hélicoptère s'était posé à une vingtaine de mètres derrière l'estrade. Gunnar Nilsson monta jusqu'au premier niveau d'où il pouvait voir par-dessus les têtes des motards encerclant l'estrade. La foule debout sautillait essayant d'apercevoir L'Asticot et les Poux. Malgré leur curiosité, pas un ne s'était avancé dans la zone interdite

qui les séparait de l'estrade.

Nilsson regardait la foule hurlante, qui pour lui n'était qu'une gigantesque masse humaine mue par la bêtise. Il trouvait désolant qu'autant de gens aient besoin de se rassembler pour se prouver qu'ils existent.

Contemplant ce triste océan humain, Nilsson y remarqua un îlot de tranquillité. Une vingtaine de gosses étaient assis en rond, la plupart tournant le dos à l'estrade, écoutant un vieil Oriental en kimono safran, les mains croisées. À côté de l'Oriental il découvrit un jeune homme américain à l'aspect athlétique qui semblait s'occuper à compter les spectateurs.

Nilsson sentit l'excitation monter en lui, la chair de poule couvrit ses omoplates. Son instinct lui indiquait de qui il s'agissait. Ce ne pouvait être que l'Oriental et ce Remo, responsables de la mort de Lars. Il s'occuperait donc d'abord d'eux et seulement ensuite de Vickie Camer et du million de dollars. L'exécution du contrat était devenue primordiale. C'était la seule façon de donner une justification à la mort de son frère.

Nilsson posa sa trousse sur la rampe et l'ouvrit. À l'intérieur ses mains vérifièrent consciencieusement le revolver.

En bas, dans son îlot de sérénité, au milieu d'un océan de bruits confus et dans le chaos qui balayait le champ, Chiun assis, parlait, regardait et vit.

— Le secret du monde est de voir et non seulement regarder. Un homme peut en regarder un autre et ne rien voir. Il peut remarquer qu'un individu par exemple ne cille pas, ce qui semble peu de chose, mais est important. Pourquoi ? Parce que si un homme ne cille pas, c'est qu'il s'est entraîné à ne pas le faire, et il est toujours utile de savoir que cet homme tient à se contrôler. On sait alors de quel genre d'individu il s'agit.

Il poursuivit son discours de sa voix nasillarde, pendant que Remo observait la foule, cherchant quelqu'un qui pourrait être Nilsson. Des paroles éparées et des bouts de phrases lui revenaient en mémoire : « l'homme qui ne cille pas... dangereux... on ne doit pas se contenter de regarder, mais voir. »

Chiun était en train de lui dire quelque chose. Mais quoi ? Il se tourna vers le Maître et leurs regards se croisèrent. Chiun leva alors la tête vers l'estrade désignant l'escalier d'accès à la scène sur la gauche. Remo y vit enfin un homme sur le premier palier qui regardait dans leur direction. Remo le reconnut comme étant celui qu'il avait heurté dans le hall du théâtre à Pittsburgh.

Gunnar Nilsson était là pour tuer Vickie Camer, alors pourquoi ne regardait-il pas du côté de l'hélicoptère qui venait de se poser ? D'où il était, il ne pouvait la rater lorsqu'elle parcourrait les vingt mètres jusqu'à l'estrade.

Remo se leva calmement.

— J'y vais, petit père. Venez-vous avec moi ?

— Je resterai ici pour divertir nos amis.

— Faites attention.

— Oui, docteur Smith, plaisanta Chiun un mince sourire aux lèvres.

Remo fendit la foule en zigzaguant. Il se tassait, cherchant à se fondre dans la masse. Il partit sur la gauche puis reprit sur la droite se dirigeant vers le territoire neutre du côté opposé à Gunnar Nilsson, vers la droite de l'estrade. En approchant de l'endroit dégagé séparant spectateurs et motards, Remo aperçut L'Asticot, les Poux d'Outre-Tombe et Vickie sous la scène, debout sur une plate-forme. La plupart du service d'ordre avait maintenant le dos tourné à la foule, regardant également les vedettes, ce qui était une violation de la première règle de la profession.

L'estrade empêchait Remo de voir Nilsson. Il s'avança derrière un motard et lui posa la main sur la nuque. Un observateur éventuel n'y aurait vu qu'un geste amical, mais personne dans la foule ne vit que les doigts de Remo se frayaient un passage au travers des muscles de la nuque et saisirent tranquillement une artère principale qui alimentait le cerveau.

En trois secondes le motard s'évanouit. Remo l'adossa contre l'arbre sous lequel il se tenait et se dirigea vers la plate-forme-ascenseur sous la scène.

Gunnar Nilsson, de l'autre côté, sortit son revolver de sa trousse et s'allongea sur les marches. Les poutres le dissimulaient à la foule, mais ne gênaient aucunement sa vision. Il passa le canon de son arme entre deux supports, et visa Chiun qui, assis placidement au milieu des jeunes, continuait à discourir.

Où était donc passé ce Remo ? Nilsson regarda entre les poutrelles à gauche puis à droite, mais ne le vit pas. Tant pis. Il ne devait pas être très loin. Occupons-nous d'abord de l'Oriental, pensa-t-il.

Il visa le front de Chiun, mais le front n'était plus là, il était légèrement sur la gauche. Il rectifia son tir, mais de nouveau le front n'y était plus. Il était juste en-dessous de sa ligne de tir. Nilsson abaissa le canon de son arme. Comment cela se faisait-il ? L'Oriental n'avait pas bougé, Gunnar en était persuadé et malgré cela il n'était

jamais dans sa ligne de tir, mais toujours décalé.

Cela lui rappela quelque chose qui se rapportait à la tradition familiale. Qu'était-ce donc ? Une règle. Il fouilla sa mémoire mais ne trouva rien. De quelle règle, bon sang, s'agissait-il ?

Il n'eut plus le temps de chercher, les haut-parleurs se mirent à hurler avec force, comme si Dieu annonçait le jour du jugement dernier.

— Amis ! cria une voix. À vous tous ! Nous offrons L'Asticot et les Poux d'outre-tombe !

Les dernières paroles furent noyées par des hurlements hystériques tels qu'on se serait cru en pleine révolution sud-américaine.

Gunnar, tenant toujours son revolver, se leva. La scène était enfouie sous d'épais nuages rouges, jaunes, verts et violets provenant, comme il put le constater, de pots chimiques suspendus autour de l'estrade.

Un bruit mécanique, semblable à celui d'un ascenseur, se fit entendre. Puis s'arrêta. Alors d'énormes aspirateurs se mirent en marche absorbant la fumée qui disparut pratiquement instantanément pour dévoiler à la foule L'Asticot et les trois Poux en place sur scène.

Vickie Camer se reculait discrètement.

Avec un hurlement, L'Asticot et les trois Poux se lancèrent dans leur première chanson « Mouga mouga mouga mouga ».

Deux cent mille personnes hurlèrent couvrant les amplis, s'empêchant d'entendre le groupe qu'ils étaient venus, certains de très loin, écouter.

Les oreilles de Remo résonnèrent lorsqu'il passa sous l'estrade vers l'escalier de gauche. En gravissant les premières marches il trébucha légèrement. Nilsson, deux mètres cinquante au-dessus de lui, sentit les planches frémir. Ce n'était pas dû aux vibrations de la musique, qui étaient différentes. Il pivota donc et plongea son regard vers le bas. En dessous de lui il découvrit l'Américain, ce Remo. C'est bon, pensa-t-il, je m'occuperai d'abord de lui.

Remo continua à monter.

— Saviez-vous que votre frère a cillé ? cria Remo.

— Oui, mais c'était mon frère, répliqua Nilsson levant lentement son revolver, visant la poitrine de Remo.

Personne ne faisait attention à eux, tous les yeux étaient braqués sur L'Asticot et les Poux. Remo gravit une autre marche.

— Il se raclait aussi la gorge lorsqu'il était prêt à passer à l'action.

— Beaucoup de gens le font, répondit Nilsson. Mais pas moi.

— Quand même bizarre, fit Remo en montant encore une marche. Je croyais que c'était une sorte de trait familial. Vous voyez... une de ces faiblesses qui font partie de l'héritage génétique et finissent par tuer tout le monde.

— Tout ce qui est ancré peut être modifié à force d'efforts, dit Nilsson. Je n'ai plus les mauvaises habitudes de mon frère.

Il sourit légèrement alors que Remo se rapprochait encore d'une marche. L'imbécile d'Américain devait se croire très intelligent d'avancer sur lui lentement. Avait-il réalisé un seul instant que s'il pouvait continuer à progresser c'était bien parce que Gunnar le voulait bien ?

Gunnar désirait savoir quelque chose. Il dut hausser la voix pour se faire entendre.

— Comment l'avez-vous tué ? demanda-t-il. Avec son propre revolver ?

— En vérité non, fit Remo. Je ne l'ai pas tué du tout, ce fut Chiun.

— Le vieil Oriental ?

Cela confirmait donc ce que lui avait appris le Noir, mais Gunnar n'arrivait pas vraiment à y croire.

— Oui, assura Remo. Je crois qu'il l'a achevé d'un lancer du doigt de pied à la gorge, mais je ne peux être tout à fait certain, je n'étais pas là.

Une autre marche.

— C'est un mensonge, Lars était trop costaud pour que le vieillard en vienne à bout seul.

— Faux, Nilsson, répliqua Remo. C'est justement là le problème avec vous autres, bornés. Rien ne vous profite jamais. J'aurais pourtant cru que, depuis le temps, vous auriez compris la leçon. C'est pas la première fois que vous vous trouvez face à face avec le vieillard ?

Nilsson chercha dans sa mémoire.

— Chiun ? (Ce nom ne lui disait rien du tout.) Je ne l'ai jamais rencontré, affirma-t-il.

— Lui non, mais ses ancêtres ? suggéra Remo gravissant une nouvelle marche. À Islamabad, le Maître de Sinanju ?

Le visage de Nilsson pâlit.

— J'ai entendu parler de lui mais ce n'est qu'une légende.

— Il est tout à fait vivant, certifia Remo gravissant une autre marche.

— Plus pour longtemps, affirma Nilsson.

Mais il pâlit encore se remémorant soudain le dicton qu'il cherchait en vain tout à l'heure et qui se transmettait de génération en génération : « Là où marche le Maître de l'Est, personne ne doit s'aventurer. »

Remo vit le sang quitter le visage de Gunnar Nilsson.

— Vous êtes sûr de ne pas ciller et de ne pas vous racler la gorge ? Alors quelle est votre faiblesse ? D'après ce que je vois, peut-être est-elle tout bêtement coronaire ?

Une autre marche. Il est maintenant trop près, songea Nilsson qui rabattit son index sur la détente. Le coup partit, inaudible, à cause de la musique. L'Américain s'effondra, il était mort. Non il ne l'était pas. Il bougeait. Il s'était laissé tomber sur les marches puis d'une galipette en avant, suivie d'un coup de pied il fit tomber le revolver des mains de Nilsson par-dessus la balustrade. Il était maintenant sur ses pieds, souriant devant Nilsson.

— Désolé, fit-il, c'est la vie, Chéri.

Le profond rugissement de plusieurs générations de pilleurs vikings s'échappa de Nilsson. Peut-être, pensa-t-il, peut-être que la malédiction de Sinanju est sur la famille Nilsson ? Mais il pouvait encore donner une signification à la mort de Lars en remplissant le contrat qui l'avait tué.

Il se rua sur l'escalier, décidé à tuer la fille de ses propres mains. Il escalada les marches quatre à quatre. Remo, surpris tout d'abord, partit à sa poursuite puis s'arrêta. Nilsson également. En haut des marches se tenait le vieil Oriental serein et placide dans son kimono jaune, un sourire sur les lèvres.

Remo ne put entendre les paroles de Chiun, mais il pourrait jurer que le Maître dit :

— Bienvenue, monsieur Nilsson. Bienvenue à votre célèbre Maison.

Nilsson pensa pouvoir, étant plus fort d'aspect que Chiun, le renverser.

Remo le regarda contracter ses épaules, prêt à charger. Or charger Chiun était comme essayer de mordre la gueule d'un alligator. Nilsson rugit de nouveau et se rua sur Chiun. Le vieillard s'esquiva. Cela étonna Remo qui repartit aux trousses de Nilsson qui courait vers la fille.

Debout derrière L'Asticot et sa bande, Vickie battait la mesure du

pied. Elle se tourna et vit Nilsson qui se précipitait sur elle. Ses yeux s'écrouillèrent d'effroi, elle avait décodé l'expression sur le visage de son agresseur. Elle recula.

Remo déboucha à son tour sur l'estrade, mais il ne vit qu'un éclair de tissu safran traverser la scène, et les bras de Nilsson tendus en avant essayant de s'emparer de Vickie.

Le rugissement viking s'éleva à nouveau mais se termina en fausse note lorsqu'une main de fer surgit derrière Nilsson. Les dernières pensées de Gunnar Nilsson furent celles d'un médecin et non d'un assassin. Il identifia le craquement spécifique des os occipitaux qui se fracturèrent en éclats pointus, comme des aiguilles, et lui poignardèrent le cerveau. Puis une lente sensation de douce chaleur, présageant la mort, envahit son corps.

Il se tourna vers Chiun cherchant dans les yeux noisette une signification, mais il n'y trouva que du respect. Il se retourna et avança en trébuchant vers la rampe, dépassant L'Asticot et les Poux, puis bascula dans le vide. Il atterrit sur l'épaule d'un motard du service d'ordre qui commença à tabasser le corps sans vie, appelant ses amis à la rescousse pour lui donner une bonne leçon.

Sur la scène L'Asticot hurla :

— Génial ! Les Poux d'Outre-Tombe règnent sur tout.

En dessous de lui les blousons de cuir se défoulaient sur le cadavre sans défense de Nilsson, rompant le cordon de protection entre les spectateurs et l'estrade.

Ce fut une fille qui, la première, donna l'exemple. Toute seule elle courut vers la scène. Plusieurs la regardèrent et, voyant qu'elle n'était pas arrêtée, l'imitèrent. Au début ce ne fut qu'un léger courant qui peu à peu se transforma en un véritable flot, puis en une gigantesque marée humaine qui se précipitait sur ses idoles.

L'Asticot s'arrêta au milieu d'une note. Il vit la foule qui avançait vers la plate-forme. Des centaines de personnes aux mains sales, aux doigts gras, aux ongles noirs, venaient pour le toucher. Il appuya sur un bouton, libérant immédiatement à nouveau la fumée. La musique s'arrêta pile, et le silence soudain n'était qu'une invitation supplémentaire à l'assaut. Aboyant comme une meute de chiens, les spectateurs déchaînés se ruèrent sur l'estrade.

— Vickie, vite ! hurla L'Asticot, et il appuya sur un second bouton.

Sous la protection de la fumée, l'ascenseur au milieu de la scène se mit à descendre. Les Poux s'y précipitèrent en compagnie de leur chef. Remo passa un bras autour de Vickie pour l'aider à sauter, Chiun les suivit. L'instant d'après ils étaient tous dans l'hélicoptère qui décollait

juste à temps, s'élevant loin au-dessus des mains tendues de leurs admirateurs.

Comme si cela était également programmé, de grosses gouttes, typiques des orages d'été, se mirent à tomber.

— Tu vas bien ? demanda L'Asticot à Vickie.

— Oui, Calvin, répondit-elle.

Remo fut étonné, sa voix était claire et forte.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Remo. Vous êtes à court de pilules ?

— Non, mais c'est fini. J'ai trouvé un nouveau pied.

— Ah ! Et quoi ?

— Calvin. Nous allons nous marier.

— Félicitations, fit Remo. Donnez mon nom à votre premier enfant.

— Nous y penserons.

Remo sourit et regarda la ferme de Darlington en bas. Il ne pleuvait que depuis quelques secondes mais le champ était déjà boueux. Des gens couraient en tous sens, des bagarres éclataient un peu partout. On aurait dit une vue aérienne d'une émeute à Harlem. Quiconque étudie l'entropie, le principe de la confusion maximale, y reconnaîtrait une illustration typique.

Remo sentit le visage de Chiun près de lui se tendre vers le hublot.

— Dis-moi, Remo, est-ce un happening ?

— Un quoi ?

— Un *happening*.

— Oui je crois bien.

— Parfait, dit Chiun. J'ai toujours voulu assister à un *happening*.

L'hélicoptère tourna quelques instants au-dessus du champ puis le pilote prit la direction de la ville vers le motel.

— J'ai hâte d'être rentrée, s'exclama Vickie.

— Pourquoi donc ? demanda Remo.

— Comme ça, pour pouvoir appeler papa et lui dire que je vais bien.

— Votre père ! Vous l'appellez souvent ?

— Tous les jours. Pour qu'il sache où je suis et que je vais bien.

— C'est le père contre lequel vous allez témoigner devant la commission sénatoriale ?

— Oui. Mais ce sont les affaires, le reste c'est personnel. Si je ne l'appelle pas tous les jours il déprime. À chaque fois qu'il entend ma voix il dit « ah c'est toi » comme si c'était la fin du monde.

— Je comprends, fit Remo.

Et en effet, maintenant il comprenait parfaitement bien. Il savait qui avait lancé le contrat ouvert sur la vie de Vickie, et comment les assassins réussissaient toujours à la retrouver. Tout était très clair. Il regarda Chiun assis un peu plus loin, paraissant bien moins mal à l'aise qu'à l'ordinaire lorsqu'il se trouvait dans un hélicoptère.

— Tu comprends maintenant, n'est-ce pas ? demanda Chiun.

— En effet.

— Avec le temps, même un rocher apprend à être usé par l'eau. »

— Savez-vous comment applaudir d'une seule main ? demanda Remo à son tour.

CHAPITRE XXI

Paul Camer, le père de Vickie, était un coup facile.

Il habitait un hôtel particulier d'un quart de million de dollars dans les beaux quartiers, et ses appels au secours ne furent qu'un de plus dans un pâté de maisons tellement habitué aux hurlements que personne n'y prêta attention.

Mais avant de mourir il laissa une lettre pour Remo expliquant son suicide et compromettant tous ceux qui étaient mêlés à l'affaire du blé russe, responsables de l'augmentation de cinquante pour cent sur le prix du pain en Amérique.

Remo maquilla son meurtre en suicide, puis avec les dernières volontés de M. Camer en main, appela Smith à l'indicatif 800 qui ne correspondait à rien.

— C'est terminé, Smitty, annonça-t-il.

— Ah ?

— Camer est mort. Il a tout confessé dans une lettre qu'il a laissée. La voulez-vous ?

— Non, laissez-la sur place. Je vais simplement m'assurer que ce soient les agents fédéraux qui découvrent le corps. Comme ça, la lettre ne se perdra pas.

— Je suppose maintenant que Vickie n'aura plus besoin de témoigner.

— En effet, répondit Smith. La confession devrait suffire largement.

Il y eut un silence.

— Ne trouvez-vous pas que vous devez des excuses à Chiun ? demanda finalement Remo.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas avoir eu confiance en ses capacités face aux Nilsson.

— Est-ce lui ou vous qui désirez des excuses ? demanda Smith.

— Eh bien, puisque vous en parlez, je suppose que nous en méritons tous les deux.

— Lorsque les chèques de vos salaires seront en retard, alors je m'excuserai.

— Comme d’habitude vous êtes d’une délicatesse à toute épreuve. Je souhaite que vos desserts au yaourt caillent ! répliqua Remo, et il raccrocha.

Plus tard dans leur chambre d’hôtel, il demanda à Chiun :

— Il y a une chose que je ne comprends pas, petit père : lorsqu’on l’a vu dans le hall du théâtre, comment avez-vous su qu’il s’agissait de Gunnar Nilsson ?

— Il y a quelque chose de particulier aux Suédois.

— Quoi ?

— Ils se ressemblent tous.

Remo grogna.

— Et comment se fait-il qu’à Darlington il ait réussi à vous basculer ?

— Je l’ai laissé faire.

— Pourquoi ? interrogea Remo.

— Parce que j’avais promis à son frère de le traiter avec respect.

Remo dévisagea Chiun.

— Bravo pour vous. Toop toop toop.

— Qu’est-ce que ce toop toop toop ?

— Un applaudissement à une seule main.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.
Usine de La Flèche, le 30-05-1979.
6008-5 - N° d'Éditeur 10530,
2° trimestre 1979.

- {1} J. Edgar Hoover, longtemps responsable du FBI.
- {2} Équipe de football américain.
- {3} Rock'n'roll très poussé (du mot acid = drogue).
- {4} Skyline : ligne des gratte-ciel à l'horizon.
- {5} Les jeunes filles qui suivaient leurs idoles de représentation en représentation.
- {6} Rongeur américain de la famille des sciuridés.
- {7} Nom donné à la panthère tachetée d'Afrique.
- {8} Allusion au cérémonial du Ku Klux Klan.
- {9} Radio-Soupirs
- {10} White Anglo Saxon Protestant, correspond à « bon chic bon genre » aux États-Unis.
- {11} Bedlam : équivalent de Charenton.
- {12} Jeu d'adresse. Le *frisbee* est un disque en plastique léger que l'on se lance.
- {13} Équivalent US de Marianne.
- {14} Symbole des parcs nationaux. Défense de la nature.
- {15} Général responsable d'une sanglante défaite subie devant des Indiens.
- {16} Sales diables : bande de blousons noirs assurant souvent le service d'ordre des concerts pop.